

# Attitudes des Sénégalais envers la langue française

-un regard sur les tendances sociolinguistiques au Sénégal

Mémoire de maîtrise

Inari Saltevo

Université de Tampere

Langue française

Octobre 2005

## Remerciements

Je voudrais exprimer ma reconnaissance profonde à tout le monde qui m'a aidé avec mon étude et avec mon séjour sénégalais ; aussi bien à chaque interviewé, qu'à mes amis et aux amis de mes amis. Je demeurerai reconnaissante également au personnel au département de lettres modernes à l'université Cheikh Anta Diop de Dakar. Un merci énorme aussi à ma famille sénégalaise qui m'a permise d'observer de l'intérieur la vie sociale et langagière sénégalaise de point de vue de linguiste pendant les trois mois qui vivront toujours dans moi. Donc merci mes très chers Madieng, Magatte, Birane, Khoudia, Abdou, Aïssatou, Mouhamadou Moustapha -Diamil, Salimata et Papa FALL et Fatou DIA ; je veux aussi remercier tout le quartier yeumbelois et les voisins qui ont soutenu cette toubaab sénégalisée.

Jërëjëff.

« Ceux qui ne connaissent pas le français, on dit que ce sont des analphabètes. Même s'ils parlent une dizaine de langues africaines et pourtant ne connaissent pas le français, on dit que ce sont des analphabètes. Mais moi, je qualifie un analphabète celui qui n'a appris aucune langue sur papier. »

-Un locuteur wolof à Dakar

## Table des matières

1. INTRODUCTION	1
1. 1 Objectifs de la recherche	1
1. 2 Recherche sociolinguistique antérieure sur le Sénégal	2
2. LES NOTIONS SOCIOLINGUISTIQUES	4
2.1 Langue maternelle, première langue	4
2. 2 Motivation, fonctions, attitudes	7
2. 2. 1 Remarque	7
2. 2. 2 Motivation intégrative versus motivation instrumentale	7
2. 2. 3 Fonction référentielle versus fonction affective	8
2. 2. 4 Élargissement des fonctions	9
2. 2. 4. 1 Devéhicularisation	9
2. 2. 4. 2 Vernacularisation	10
2. 2. 5 Qu'est-ce qu'influence en plus les attitudes ?	10
2. 2. 5. 1 La distribution des langues dans le monde	10
2. 2. 5. 2 Est-ce qu'il y a des langues « dé-ethnisées » ?	11
2. 2. 5. 3 Contexte sociale et historique	11
2. 2. 6 Accents, attitudes et motivation : Qu'est-ce que « parler natif » ?	12
2. 2. 7 Question identitaire	12
2. 3 Quel genre de bilinguisme ?	13
2. 3. 1 Bilinguisme additif versus bilinguisme soustractif	13
2. 3. 2 Bilinguisme élitiste	15
2. 4 Diglossie et polyglossie	16
2. 4. 1 Variété haute et variété basse	17

3. MÉTHODOLOGIE	18
3. 1 Approche sociolinguistique	18
3. 2 Un ensemble d'entretiens en tant que corpus	19
3. 3 Le déroulement des entretiens	19
3. 3. 1 Le choix des interviewés	19
3. 3. 2 Pourquoi entretiens oraux enregistrés au lieu des questionnaires écrits ?	20
3. 3. 3 Questions posées	21
3. 3. 4 Changements dans la formulation d'hypothèse	22
3. 3. 5 Présentation des interrogés	23
3. 3. 6 Quelques remarques sur la transcription des entretiens	25
4. LÉ SÉNÉGAL PLURILINGUE –ANALYSE DES RÉPONSES	25
4. 1 Cadre social et historique	25
4. 1. 1 Histoire du français au Sénégal	25
4. 1. 2 Explication historique de l'expansion du wolof	26
4. 1. 3 La communauté linguistique, groupes ethniques et linguistiques des interrogés	26
4. 1. 3. 1 Les Diola	27
4. 1. 3. 2 Les Serer	27
4. 1. 3. 3 Les Poular	27
4. 1. 3. 4 Les Wolof	28
4. 1. 4 La dichotomie géographique	28
4. 1. 5 Sant dëkkul fenn –Le chevauchement des ethnies et des langues sénégalaises	29
4. 1. 6 Adaptation linguistique –qui domine et qui se conforme ?	30
4. 1. 7 Codes secrets	32
4. 2 Analyse des fonctions des différentes langues –attitudes et motivation envers celles-ci	33

4. 2. 1 Langue maternelle –relation intime, attitude conservatrice	33
4. 2. 2 Attitudes envers le wolof	34
4. 2. 3 Entre le wolof et le français	36
4. 2. 4 L’arabe dans le répertoire sénégalais	36
4. 2. 5 Attitudes envers l’anglais	37
4. 3 Fonctions du français et attitudes envers celui-ci	37
4. 3. 1 Connotations positives	38
4. 3. 1. 1 Langue urbaine (5/16)	38
4. 3. 1. 2 Langue de l’administration et des bureaux (7/16)	39
4. 3. 1. 3 Langue du travail (8/16)	40
4. 3. 1. 4 Langue scolaire (12/16)	40
4. 3. 1. 5 Un privilège (3/16)	40
4. 3. 1. 6 Langue écrite (6/16)	41
4. 3. 1. 7 Langue véhiculaire (5/16)	41
4. 3. 1. 8 Marqueur d’identité autre que wolof (2/16)	42
4. 3. 2 Connotations négatives	43
4. 3. 2. 1 Fonction purement référentielle (14/16)	43
4. 3. 2. 2 Rappel de la colonisation (2/16)	43
4. 3. 2. 3 Mal à l’aise, l’obligation (5/16)	44
4. 4 Tendances sociolinguistiques sénégalaises	45
4. 4. 1 Changement du rôle de la langue officielle	45
4. 4. 2 Réflexions sur le plurilinguisme	46
4. 4. 3 Renforcer la situation des langues nationales	47
5. CONCLUSION	47
6. BIBLIOGRAPHIE	49
7. ANNEXES	53
7. 1 Les entretiens transcrits	1
7.2 La carte du Sénégal	28

# 1. INTRODUCTION

## 1. 1 Objectifs de la recherche

Mon intérêt pour l'étude du Sénégal remonte à mes deux séjours en Afrique de l'ouest en 2002 et en 2004. Grâce à mon premier séjour d'un mois, j'avais déjà une idée vague sur ce qui était en train de se produire dans le champ sociolinguistique sénégalais, quant à la propagation du wolof par exemple. Ainsi, deux ans plus tard, je me suis de nouveau rendue aux alentours de Dakar, cette fois-ci pour mon mémoire de maîtrise. Consciente de la wolofisation surtout du Nord<sup>1</sup> du Sénégal, je n'avais pourtant pas croisé une seule étude sur les attitudes des Sénégalais envers le français. De cette manière, aussi bien les lectures que les observations personnelles et les recherches antérieures m'avaient poussée à monter des hypothèses que je voulais vérifier dans cette étude. Elle traite des attitudes des Sénégalais envers le français, et se base sur des entretiens qui se sont déroulés au Sénégal au printemps 2004.

Au début j'ai voulu délimiter mon sujet aux sentiments des Sénégalais à l'égard de la langue officielle. Une fois les entretiens commencés, j'ai cependant constaté qu'il est très difficile de rédiger une étude sociolinguistique quelconque traitant le Sénégal sans faire attention au rôle de la *langue véhiculaire*<sup>2</sup>, le wolof, et aux attitudes à son égard. C'est-à-dire que, même si chaque fois j'ai posé la question de la même manière « Quelle est votre attitude envers la langue française ? Qu'est-ce que vous pensez de son importance aussi bien pour vous personnellement que pour le Sénégal au niveau national ? », les personnes interrogées ont à la fois exprimé une opinion aussi bien sur le wolof que sur leur langue maternelle. Ainsi, j'ai consacré tout un chapitre aux attitudes des Sénégalais, issus de quatre groupes ethniques différents, envers le wolof. Les langues qui ont fait les Sénégalais parler le plus ont été, à ma surprise, l'arabe et l'anglais. Ces langues-ci, mériteront également un chapitre d'analyse.

Le Sénégal, ancienne colonie française sur la côte de l'océan Atlantique est linguistiquement hétérogène : dans ce pays de 9 millions d'habitants, 36 langues<sup>3</sup> sont parlées. Le français reste toujours la langue officielle, même depuis l'indépendance en 1960. Il est de ce fait la langue de scolarisation nationale. Même si le français est la langue employée majoritairement dans le contexte

---

<sup>1</sup> « Le Nord » dans le langage des Sénégalais réfère à tout territoire au nord de la Gambie ; « le Sud » par contre est le terme employé pour référer à la Casamance, c'est-à-dire, le territoire sénégalais au sud de la Gambie

<sup>2</sup> La langue employée dans l'interaction, qui s'utilise entre locuteurs ou groupe de locuteurs n'ayant pas la même première langue (Calvet 1997 : 281) ; « Sert aux communications entre des groupes de langue maternelle différente » (Le Nouveau Petit Robert)

<sup>3</sup> [www.ethnologue.com](http://www.ethnologue.com)

scolaire, quelques tentatives ont été entreprises afin d'essayer de créer des écoles bilingues. Pourtant à cause de l'hétérogénéité linguistique, l'introduction des *langues nationales* -le wolof, le serer, le diola, le poular, le mandingue et le soninké- dans l'éducation nationale est un vrai défi à relever (Diouf et Yaguello 1991 : 8). Néanmoins, dès l'ère de la décolonisation, nous pourrions nous demander quel est le rôle d'une langue d'origine européenne dans un État africain. Quels avantages et possibles inconvénients cela représente ? Comment pourrions-nous promouvoir le statut des langues africaines, majoritaires et minoritaires, qui ne se parlent même guère à domicile ?

Dans mon mémoire de maîtrise j'analyserai les différentes fonctions de la langue officielle, et les attitudes que les Sénégalais adoptent à son égard. J'analyserai également les attitudes des Sénégalais à l'égard de leur langue maternelle qui est soit la langue véhiculaire, le wolof, soit l'une des cinq autres langues nationales. Selon mon hypothèse il y aurait certains locuteurs défavorables au français qui, d'après eux, est toujours un enjeu de hiérarchisation. On peut se demander également si l'attitude négative est néfaste à la compétence linguistique. Mon objectif initial était aussi d'étudier si la langue officielle, qui n'est pas maîtrisée par tous les Sénégalais, crée encore des stratifications sociales à cause de son statut de langue de la classe éduquée. J'avais aussi voulu découvrir quelles seraient les démarches à entreprendre afin de décomposer ces fragmentations sociales et linguistiques.

Faisant une synthèse, dans mon étude je m'interroge sur les attitudes des Sénégalais vis-à-vis de la langue française. La première partie, la partie A de mon mémoire, explique théoriquement les rapports des personnes bi- ou plurilingues avec les langues qu'elles maîtrisent, et avec les autres locuteurs avec lesquelles elles cohabitent. Dans cette partie théorique je présente une série de notions sociolinguistiques. La section B aborde la méthodologie que j'ai utilisée pour ce travail. Quant à celle-ci, ma façon de recueillir des informations et de les organiser, ne repose pas sur une seule théorie. J'ai plutôt gardé un point de départ qui accentue le corpus, c'est-à-dire les entretiens, que j'analyserai à travers une terminologie sociolinguistique. Finalement, la dernière partie, la partie C, est consacrée à l'analyse qui repose sur les entretiens faits au Sénégal au printemps 2004. Dans cette section j'appliquerai les notions présentées dans la première partie aux exemples tirés des entretiens.

## 1. 2 La recherche linguistique antérieure sur le Sénégal

Le Sénégal a fait l'objet de plusieurs études linguistiques effectuées surtout par des chercheurs français et sénégalais. Outre la recherche sur les langues nationales, l'émergence de la variation code mixte français-wolof a soulevé beaucoup d'intérêt. Notamment l'interférence entre

ces deux langues a été étudiée. Dans ce domaine aussi, le degré des emprunts français en wolof et les emprunts wolofs dans le français sénégalais ont été objets de plusieurs études. Les particularités lexicales ont intéressé Ndiassé Thiam, entre autres. Il s'interroge sur de telles questions dans « La variation sociolinguistique du code mixte wolof français à Dakar » (Thiam 1994).

À part les idiosyncrasies du code mixte dakarois, ce qui a également intéressé les linguistes, a été la wolofisation du pays et l'expansion toujours croissante de cette langue. Ce phénomène a été analysé soit au niveau fonctionnel, soit au niveau des attitudes des locuteurs plurilingues africains. *Les fonctions* sont le point de vue de Louis-Jean Calvet, entre autres, dans « Quel modèle sociolinguistique pour le Sénégal ? –ou il n'y a pas que la véhicularité » (Calvet 1994). Un autre point intéressant est que, quand le wolof est parlé par les autres que les Wolof, quelles seront les particularités propres à chaque ethnie ? Ceci est le sujet du discours de Juillard et al. (1994) dans « Leur wolof, dit-il qui ils sont ? La perception des appartenances régionales et ethniques à travers du wolof urbain parlé par des adolescents ». *Les attitudes* ont été étudiées par Marie-Louise Moreau dans « Ombres et lumière d'une expansion linguistique -Les attitudes des Diola et des Peul d'Oussouye à l'égard du wolof » (Moreau 1994). Caroline Juillard (Juillard 1995), par contre, a rédigé une étude holistique sur le plurilinguisme casamançais : *La Sociolinguistique urbaine -la vie de langues à Ziguinchor (Sénégal)*.

Les dernières recherches portent souvent sur les fonctions langagières des langues sénégalaises et sur leur cohabitation dans une société plurilingue. Les études qui concernent la question d'attitude, s'intéressent souvent à la langue véhiculaire. Marie-Louise Moreau (Moreau 1994) montre dans son étude sur les attitudes à l'égard du wolof, que le fait de parler le wolof se fait pour des « raisons de *commodité* ». C'est-à-dire que la wolofisation des Diola, des Manding et des Serer ne s'explique pas par une *volonté* d'adopter les façons de parler et la culture wolof. Il s'agit plutôt d'une wolofisation pour des raisons pratiques, qui s'explique par des besoins communicatifs.

Ce que Moreau avait également découvert dans la recherche effectuée à Oussouye en Casamance, c'était que des divergences d'opinion émergent selon l'ethnie de la personne considérée. Dans son étude elle a aussi commenté les attitudes envers le français, ce qui est notamment le sujet de mon étude sociolinguistique. Moreau parcourt les attitudes vis-à-vis du français de la façon suivante (Moreau 1994 : 84) :

« Le français, dans les deux groupes (les Peul et les Diola), bénéficie d'une *image positive*<sup>4</sup>, qu'il doit à sa liaison avec l'école, avec l'écriture, avec la culture internationale, avec la promotion sociale et l'avenir professionnel des intéressés ou de leurs enfants. Par ailleurs, dans les deux groupes, le seul impérialisme auquel le français est associé, c'est celui, historique, de la

---

<sup>4</sup> Mes italiques

colonisation, mais ni les Peul ni les Diolas ne lisent, dans la présence du français au Sénégal, la marque d'une volonté hégémonique actuelle. »

Elle poursuit en synthétisant l'opinion collective des Diola, favorable au français (ibid.) :

« Le français jouit d'un meilleur crédit encore chez les Diola ; ils montrent un attachement au français à plusieurs reprises dans le corpus. »

Juillard (1995 : 99), de son côté, affirme que

« Le français n'a pas ce rôle d'unification et restera toujours une *langue étrangère*. Les filles surtout ont un complexe : en parlant wolof, on peut faire toutes les fautes que l'on veut, ça passe quand même ; en français ça ne passe pas. Le français est la langue de l'effort, le wolof, la langue de récréation, au sens propre et figuré, même lorsqu'on a quitté école. »

Dans ces conditions, nous verrons si ces aspects de la langue française au Sénégal ont changé lors de la dernière décennie, et comment ma recherche complètera ce que Juillard et Moreau, entre autres, ont présenté.

## 2. LES NOTIONS CLÉES SOCIOLINGUISTIQUES

### 2.1 Langue maternelle, première langue

Si claire que sa définition peut être pour un locuteur issu d'un milieu monolingue, les locuteurs bi- et plurilingues ne voient guère la *langue maternelle* de façon aussi explicite. Ceci implique qu'elle peut être interprétée de multiples façons. Ainsi, il n'est pas si évident que la langue maternelle soit forcément la première langue, L1, par contre, on trouvera d'autres définitions aussi. D'ailleurs, il est très important pour un individu de pouvoir définir sa langue maternelle, car beaucoup de droits y sont liés : c'est le moyen primordial pour un individu d'expliquer le monde.

Dans son analyse, Skutnabb-Kangas (1988 : 77) distingue deux aspects quant aux connaissances d'un individu plurilingue: le premier est *la capacité de parler une langue couramment dans les situations quotidiennes*. En présence d'un interlocuteur, nous pourrions utiliser des indices extralinguistiques, ou non-verbaux, de notre environnement pour désigner une chose : voir ou montrer du doigt, par exemple. En revanche, s'il s'agit de *la langue de la pensée* (ibid.) nous parlons de l'habilité à utiliser la langue en tant que moyen primordial pour la solution des problèmes. C'est la langue avec laquelle on pense et réfléchit et qui permettra de résoudre une situation problématique, quand la langue reste le seul moyen pour donner de l'information.

Quoique le français sénégalais soit appris à l'âge où on entre à l'école, je me permets de suggérer que lorsqu'on le pratique, on commence au fur et à mesure à penser aussi en français. De même, au fur et à mesure que le wolof commence à être largement utilisé dans le domaine de la première langue, il se peut qu'il devienne une deuxième langue maternelle, occupant aussi une place dans la pensée. Ainsi, lorsqu'un individu indique sa langue maternelle, il est bien important de savoir que la langue maternelle pourra changer durant la vie. De plus, il se peut qu'un individu ait au moins deux langues considérées comme langues maternelles et que le même individu considère une différente langue comme sa langue maternelle dépendant de différentes définitions et situations.

Ces critères peuvent être d'abord, *l'origine* de la langue, dans ces conditions la langue maternelle serait la langue que l'on a acquise de ses parents, de la mère ou du père, à domicile. Dans mon étude tous les interrogés auraient une autre langue que le français comme langue maternelle : presque tous ont annoncé une langue nationale ou *vernaculaire*<sup>3</sup>. La deuxième définition selon Skutnabb-Kangas (1988 : 35) pour la langue maternelle est la langue que l'on *maîtrise* le mieux. D'après ce critère, elle pourra être remplacée par une autre si l'on n'est pas en contact avec ses origines, ni avec la langue acquise premièrement<sup>5</sup>. Finalement, *la fonction* sert aussi de critère : la langue que l'on utilise le plus, peut être la langue maternelle. Ci-dessous, des approches sociolinguistiques ont été faites. Le quatrième point est lié à *l'identification* interne ou externe.

Cette fiche récapitulative illustre les définitions pour la langue maternelle de Skutnabb-Kangas (1988: 35)

<b>Critère</b>	<b>Définition</b>	<b>Domaine</b>
Origine	La langue que l'on a acquise en premier lieu, avec laquelle on a noué ses premières relations linguistiques	Sociologie
Connaissance (maîtrise, compétence)	La langue que l'on maîtrise le mieux	Linguistique
Fonction	La langue que l'on utilise le	Sociolinguistique

<sup>3</sup> Selon *le Nouveau Petit Robert* 1994: vernaculaire = endémique (lat.), indigène, domestique; du pays, propre au pays ; langue vernaculaire (opposé à véhiculaire) la langue parlée seulement à l'intérieur d'une communauté, souvent restreinte (→dialecte).

Ici : Toutes les autres langues sénégalaises à part les six langues nationales et le français.

<sup>5</sup> Il s'agit d'une *perte* d'une langue au niveau individuel et d'un *passage* d'une langue à une autre au niveau collectif (cf. Fase et al. 1992 : 8), voir 2.2.4.1.

	plus	
Identification *la sienne (identification interne) *celle des autres (identification externe)	a) La langue à laquelle on s'identifie soi-même b) La langue à laquelle les autres identifient le locuteur	Sociopsychologie, psychologie individuelle Sociopsychologie, sociologie
Automatisation, vision du monde	La langue avec laquelle on a) compte b) pense c) rêve d) écrit son journal ou des poèmes	Définitions vulgarisées

La frontière entre la langue maternelle et la première langue semble dans beaucoup de cas être floue : la langue maternelle n'est pas forcément la première langue que l'individu a acquise. À partir de beaucoup de réponses, quelle que soit l'ethnie de la personne interviewée, une conclusion peut être tirée : la façon dont on se définit soi-même, en ce qui concerne l'appartenance ethnique et linguistique chez les plurilingues, est compliquée. Dans l'exemple suivant, nous verrons bien que l'ethnie, la langue maternelle et la langue actuellement la plus utilisée du locuteur ne se correspondent pas (voir 4. 1. 5). Ainsi le cas du P1 n'est pas exceptionnel :

« Moi, je me considère comme un Peul, mais ma langue maternelle c'est le manding, parce que ma mère, elle est manding. On le parle à la maison chez moi. Mon père aussi, il parle le manding, il nous n'a pas appris à parler le wassoulou (poular / peul), même si lui, il le parle entre les autres langues qu'il sait. Quand je pense, c'est en wolof ou quoi, parce que on est au Sénégal. »

En demandant la langue maternelle d'un interviewé que je savais être Poular, il commençait par expliquer *le passage* linguistique (cf. Fase et al. 1992 : 8), qui s'est produit chez la génération de ses parents. Ainsi, si le jeune musicien décide d'élever ses futurs enfants à Dakar, il semble que cette famille d'origine casamançaise sera passée dans trois générations du poular au mandinka et encore au wolof.

Prenons un locuteur serer, S3, comme autre exemple pour illustrer la classification difficile des fonctions et les rôles des langues dans un répertoire plurilingue :

« Puis moi, je parle le wolof parce que ma mère est Wolof. Je n'ai pas appris ma langue le serer, parce que mon père il parle le socé et ma mère elle parle le wolof. On dit que je suis une Serere, mais ma langue maternelle est le wolof ; je suis Serere mais je n'ai pas appris le serer. Ici en famille on parle le socé parce que ma grand-mère est socé, et mon grand-père serer. »

La confusion des notions se manifeste aussi chez D2 :

« La langue maternelle ici au Sénégal c'est le wolof ; après le wolof il y a aussi la langue maternelle ; pour moi, la langue maternelle, c'est le manding, mais le diola, c'est la première langue que j'ai apprise. C'est le diola, c'est le diola ou quoi. Ma langue maternelle c'est le diola mais je parle aussi le manding. En famille quand je suis avec ma mère je parle le diola, mais souvent je parle le wolof aussi ; parfois un peu aussi le français. Tu vois, à la maison on parle un peu tout ou quoi : on mélange le wolof, le français et les autres. »

## 2. 2 Motivation, attitudes et fonctions

### 2. 2. 1 Remarque

Plusieurs facteurs influencent la façon dont on explique son attitude envers une langue donnée dans le *répertoire linguistique*, c'est-à-dire dans l'ensemble des langues que le locuteur plurilingue utilisera d'une base régulière (Holmes 1992 : 21). Partant de la problématique des attitudes, à mon avis aussi bien *la motivation* que *la fonction* influencent la façon dont le locuteur montre son *attitude* envers la langue maternelle, la deuxième, troisième, quatrième langue, et cetera. Quant à la façon de montrer sa relation vis-à-vis des langues du répertoire, Holmes (1992 : 348) différencie *le prestige explicite* et son contraire *le prestige implicite*<sup>6</sup> pour exprimer la façon dont on parle du statut et de l'importance que la langue officielle et les autres langues connaissent. Autrement dit le prestige explicite explique ce que l'on *veut* dire, alors que le prestige implicite désigne ce que l'on *devrait* dire.

### 2. 2. 2 Motivation intégrative versus motivation instrumentale

Afin d'acquérir<sup>7</sup> une connaissance d'une langue étrangère, également, afin de mettre en pratique les connaissances linguistiques déjà acquises, il faut de la motivation. Beaucoup de linguistes se réfèrent souvent au rôle important des attitudes envers la culture cible. Gardner et Lambert (1972 : 3), introduisent une dichotomie du concept de motivation : elle est soit *intégrative*

---

<sup>6</sup> « Overt prestige » et « covert prestige »

<sup>7</sup> J'insiste sur le terme « acquisition » et non pas « apprentissage » afin de souligner le caractère extrascolaire du plurilinguisme sénégalais.

soit *instrumentale*. Si les locuteurs bi- ou plurilingues admirent la culture cible, fréquentent les locuteurs natifs, lisent leur littérature et visitent les milieux authentiques où ils peuvent utiliser la langue parlée par les locuteurs de langue maternelle, et qu'ils simulent les accents natifs, leur motivation est *intégrative*. Ils voient la deuxième langue surtout comme quelque chose de positif et ainsi éprouvent une motivation interne à la pratiquer. Ces locuteurs, par conséquent, améliorent leurs compétences et performances dans cette langue.

Par contre, pour ce qui est de la motivation *instrumentale* (ibid.), la deuxième langue joue un rôle de *moyen*, et est peu liée à la culture cible. Le locuteur a une *orientation utilitaire* envers la deuxième langue. Les apprenants ou les bilingues de ce genre, acquièrent des compétences, par pression interne ou externe, par exemple pour des buts de carrière, afin d'obtenir un poste ou d'être admis à une université. Tout ceci implique que peu est exigé de ce qui est d'intégration ou même d'assimilation à la culture cible.

Les situations d'acquisition du bilinguisme varient bien évidemment : le plurilinguisme endogène<sup>8</sup> n'est qu'une des situations possibles<sup>9</sup>, mais la seule que nous examinons dans cette étude. Nous pourrions aussi nous demander jusqu'à quelle mesure le bilingue est censé s'assimiler aux locuteurs natifs, c'est-à-dire aux Français, pour bien parler « leur » langue. Là bien sûr, nous pouvons nous poser la question sur ce que signifie « parler natif » (Segalowitz & Gatbonton 1977 : 86). En parlant de l'assimilation, culturelle et langagière, permettons-nous de nous demander à qui l'apprenant ou le bilingue doit-il s'assimiler ? Qui sont les détenteurs de la culture cible ?

### 2. 2. 3 Fonction référentielle versus fonction affective

Les langues ont différentes fonctions, aussi bien chez les locuteurs dans les sociétés plurilingues, que dans les milieux linguistiquement homogènes. Considérons-en deux selon les termes de Holmes (1996 : 14, 286) : la fonction *référentielle* implique que l'utilisation d'une langue donnée se restreint aux emplois allusifs, pour véhiculer de l'information par exemple. Au contraire, si une langue connaît des fonctions *affectives*, elle sert au raisonnement, à l'organisation des pensées, des opinions et des émotions ; elle garantit une forme langagière directe pour la pensée<sup>10</sup>. L'affectivité dans le contexte langagier correspond souvent à la définition d'une *langue maternelle*, qui n'est pas forcément la première langue (cf. Skutnabb-Kangas 1988 : 35). Nous pouvons à présent affirmer qu'à défaut d'une motivation intégrative, le locuteur ou l'apprenant n'accède guère

---

<sup>8</sup> Dans ce cas il n'y aurait pas de « langues étrangères ».

<sup>9</sup> L'étude des attitudes et de motivation peut également être appliquée au contexte scolaire. Nous pourrions ainsi aussi analyser « le plurilinguisme scolaire ».

<sup>10</sup> Voir 2.1 et les définitions de la langue maternelle de Skutnabb-Kangas.

au niveau affectif. C'est-à-dire que si une langue ne bénéficie que d'une valeur instrumentale, il est improbable que le locuteur déclare son amour ou se mette en colère dans cette langue.

#### 2. 2. 4 Élargissement des fonctions

Les fonctions d'une langue ne restent pas éternellement solides chez un individu plurilingue. Comme la langue est un système dynamique, toujours changeant et s'adaptant à son milieu, des modifications se produisent également dans des milieux plurilingues. C'est-à-dire que les relations des différentes langues dans un répertoire linguistique ne sont pas constantes. La langue maternelle ou la première langue, qui autrefois a été utilisée dans un domaine large, peut au fur et à mesure perdre certaines de ses fonctions. Contrairement, une langue qui autrefois était réservée à un domaine référentiel et limité pourra aussi déborder de ses fonctions. Dans ces conditions, en ce qui concerne le français et le wolof au Sénégal, il faudra présenter deux concepts : *la dévéhicularisation* et *la vernacularisation*.

##### 2. 2. 4. 1 Dévéhicularisation

Selon Calvet (1997 : 293) *la dévéhicularisation* a lieu quand une langue employée par une famille en tant que langue véhiculaire, devient la première langue de la nouvelle génération. Notamment, la dévéhicularisation du wolof est un exemple par excellence de ce phénomène au Sénégal. Dans un milieu urbain, caractérisé par un brassage ethnique, il est très probable qu'une langue véhiculaire devienne la première langue des nouvelles générations. Cependant, nous pouvons parler de la dévéhicularisation quoiqu'il s'agisse d'un seul individu ou d'une famille.

La dévéhicularisation est dans quelque mesure semblable à la *créolisation* ; une langue pidgin<sup>11</sup> devient un créole une fois qu'elle est la langue maternelle de la nouvelle génération. Un créole émerge dans un environnement où deux ou plus de langues sont régulièrement en contact et que les communautés linguistiques n'ont pas une langue en commun<sup>12</sup>. Pourtant, ce qui est idiosyncrasique à cette nouvelle langue, c'est qu'elle est l'amalgame de deux ou plusieurs langues, alors qu'une langue véhiculaire –quelquefois même dévéhicularisée– est une variété d'une seule langue initiale (Calvet 1997 : 293).

---

<sup>11</sup> Un langage simplifié, créé spontanément pour permettre la communication entre deux ou plus groupes linguistiques différents ; il n'est jamais la langue maternelle d'un locuteur (Anhava 2002 : 201).

<sup>12</sup> Ce qui accélère également la genèse d'un créole, c'est un rapport de dominance entre les communautés linguistiques: le groupe subordonné essaye de communiquer en langue de groupe dominant; ce premier l'acquiert d'une façon inachevée et y ajoute des traits des langue(s) indigène(s) (Anhava 2002 : 201-202).

La substitution d'une langue à l'autre, ce qui normalement commence par l'élargissement des fonctions, peut aboutir à la disparition de la première langue. Selon Fase et al. (1992 : 8) la disparition de la première langue peut se produire aussi bien au niveau individuel que communautaire. Nous pouvons parler du *passage* d'une langue à l'autre, lorsqu'il s'agit d'un groupe entier, ce qui est connu comme *language shift* dans les textes anglais. *La perte* de la première langue en revanche, *language loss*, est la notion qui réfère à un individu (ibid.).

#### 2. 2. 4. 2 Vernacularisation

Les langues *vernaculaires* sont des langues indigènes : le terme souligne le caractère domestique des langues et les distingue des « étrangères » (Calvet 1997 : 292). Selon Holmes (1992 : 81) ce sont des langues « non standardisées qui n'ont pas de statut officiel ». Les langues vernaculaires du Sénégal sont toutes les autres langues à part la langue officielle le français et les six langues nationales. Dans ces conditions, il s'agit du processus de *vernacularisation* quand une langue « étrangère » devient une langue « locale » pour une communauté (Calvet 1997 : 292-293). Ainsi les langues officielles en Afrique –le français, l'anglais et le portugais- seraient débarrassées de leurs connotations hiérarchiques et deviendraient « nationales » ou « vernaculaires ». Ceci est le cas du français en Côte d'Ivoire, où les emplois de la langue officielle s'étendent au domaine de la langue véhiculaire. Dans ces conditions de vernacularisation des langues européennes en Afrique, nous pourrions aussi nous demander dans quelle mesure le français est vernacularisé au Sénégal.

#### 2. 2. 5 Qu'est-ce qui influence en plus les attitudes ?

##### 2. 2. 5.1 La distribution des langues dans le monde

Huntington (2002 : 62) affirme que dans l'histoire, la distribution des langues a reflété celle du pouvoir dans le monde. Ceci implique que les langues les plus répandues –l'anglais, le mandarin, l'espagnol, le français, l'arabe et le russe- en tant que langues des États impériaux, ont été activement promues et le sont encore aujourd'hui pour des autres peuples. Ceux-ci peuvent être motivés à apprendre ces langues afin d'acquérir du pouvoir en les maîtrisant. Les gens qui choisissent une langue particulière et ceux qui élaborent les programmes éducatifs sont bien sensibles aux changements dans la distribution du pouvoir qui par la suite, génère des changements dans l'utilisation des langues. Selon Chrystal (1997 : 14-15) les locuteurs qui ont une langue qui

sert de *lingua franca*<sup>13</sup> comme langue maternelle sont privés de compétences dans les langues étrangères non pas pour des raisons d'habilité, mais de motivation. Ils ont du *pouvoir linguistique* (ibid.) dans leur disposition et ceci les privilégie dans les champs professionnels, éducatifs et culturels.

#### 2. 2. 5. 2 Est-ce qu'il y a des langues « dé-ethnisées » ?

Il semble que la motivation et les attitudes positives soient une condition préalable pour maîtriser la langue et la culture cible. Pourtant, la motivation intégrative n'est pas exigée afin de pouvoir parler une *lingua franca*, ou, une *langue de communication répandue*<sup>14</sup>, c'est-à-dire une langue véhiculaire employée par plusieurs communautés linguistiques dans un territoire vaste. Huntington (2002 : 60) affirme qu'il y a des langues qui ont été « dé-ethnisées » et qui ne sont, par la suite, plus associées à un groupe ethnique, ni à une religion ou à une idéologie. Selon Huntington (ibid.), le latin et le grec sont des langues dé-ethnisées dans le passé occidental. L'arabe, par contre, est la langue qui est toujours fortement la langue de prestige des civilisations musulmanes. Le français et l'anglais d'aujourd'hui sont, en plus des *lingua francas*, des exemples de langues qui sont utilisées dans le monde entier en tant que langues *véhiculaires*.

#### 2. 2. 5. 3 Contexte social et historique

Considérons quelques facteurs qui influencent les attitudes envers les langues. Selon Stern (1983 : 269) les langues étrangères imposées par un programme éducatif sont apprises surtout par *motivation instrumentale*. Les langues sont choisies pour des besoins individuels et nationaux, ces derniers dépendent de la distribution des langues dans le territoire et des relations historiques et contemporaines entre les communautés linguistiques. La langue étrangère dans ce contexte peut être soit la langue d'apprentissage, ce qui est le cas pour le français au Sénégal, soit une autre langue obligatoire à apprendre, comme le suédois en Finlande pour les finnophones.

Nous pourrions imaginer que plusieurs facteurs sociaux influencent l'acquisition d'une deuxième langue : la situation éducative, les facteurs psychologiques, la situation économique, les idéologies politiques et nationales, et finalement, l'influence culturelle et religieuse. D'après Stern (1983 : 278), l'utilisation de certaines langues ou plus spécifiquement l'emploi d'une variété ou

---

<sup>13</sup> Ici : Langue auxiliaire de relation, utilisée par des groupes de langues maternelles différentes (2. Sabir utilisé dans la Méditerranée du XIIIe au XIXe, semblable à pidgin), Petit Larousse 1997 ; voir aussi Anhava (2002 : 206).

<sup>14</sup> LWC, *language of wider communication*, Huntington (2002 : 60)

d'un dialecte d'une langue donnée peut évoquer des connotations négatives. Le français, pourra dans ces conditions encore aujourd'hui suggérer des associations au colonialisme, à l'obligation. Cependant dans ces anciennes colonies, l'importance des langues *nationales* a été consciemment soulignée après les indépendances, au détriment du statut de la langue du pouvoir colonial.

## 2. 2. 6 Accents, attitudes et motivation : qu'est-ce que « parler natif » ?

En parlant dans une langue, que l'on considère comme appartenant à un autre groupe ethnique ou à une autre nationalité, on s'approprie des marqueurs d'identité d'un groupe externe. Lightbown & Spada (1996 : 40) nomment ceci « taking on identity markers of another cultural group ». La façon dont un individu parle construit un lien proche avec son identité, aussi bien dans la langue maternelle que dans les langues acquises ultérieurement, qu'elles soient apprises par pression externe ou par motivation interne.

La langue que les locuteurs choisissent de parler ou d'apprendre, dévoile un grand nombre d'attitudes : Segalowiz et Gatbonton (1977 : 86) introduisent le terme « parler natif »<sup>15</sup> pour désigner la simulation des accents des locuteurs natifs. Ceci suggère de l'*intégration langagière* (Schumann 1978 : 165), ce qui pourra être suivie par l'assimilation. En revanche, les locuteurs qui refusent de s'assimiler aux natifs, peuvent ainsi refuser de simuler les accents natifs. Ainsi, même si le français s'était dans quelque mesure vernacularisé au Sénégal, cette variété régionale serait acceptée telle qu'elle est, avec l'interférence du wolof et des autres langues, sans qu'elle soit stigmatisée. Nous pouvons ainsi nous demander si sans assimilation culturelle, ce qui est le résultat des attitudes positives envers la culture cible, la langue en question peut jamais être « parfaitement » acquise, à la française.

## 2. 2. 7 Question identitaire

La question de l'identité influence aussi bien les attitudes et la motivation d'apprendre une langue que le refus de l'utiliser. Ceci veut dire que les attitudes reflètent l'utilisation du répertoire linguistique, ce qui désigne l'identité personnelle et collective et ses modifications en cours. L'identification à une langue se construit alors, au moins partiellement, de façon « je suis de telle ou telle région et je parle la langue de mon groupe de référence ». Ce qui est évident, c'est que la

---

<sup>15</sup>Ibid: terme original « going nativelylike »

langue joue un rôle important dans la question d'appartenance, identitaire, ce que souligne aussi Juillard (1995 : 63) :

« Les usages linguistiques variants témoignent alors de ce à quoi les locuteurs pensent être en train de s'identifier, en termes d'appartenance à des réseaux d'association dont certains sont en cours de formation. La manière dont les individus communiquent, c'est-à-dire l'idiome (ou les idiomes) utilisé(s) ainsi que la variation dans l'usage, réfléchit alors l'étendue de leur *identification*<sup>16</sup> ou de leur *distance* avec d'autres. »

Dans ces conditions, la question de la langue et de l'identité au Sénégal est une question de *proximité* ou de *distance* (Holmes 1992 : 255, voir chapitre 4.1.6). En abordant la question du langage et de l'identité, des relations psychologiques entre la langue maternelle et les autres langues acquises ou apprises ultérieurement, il faut se rappeler que la frontière entre la langue maternelle et la première langue est floue<sup>17</sup>. Ceci est aussi souligné par Juillard (1995 : 67) en expliquant que la langue maternelle n'est pas forcément la langue de la mère et que par une identification extérieure ou intérieure personnelle du locuteur même, il peut considérer de pratiquer plusieurs langues maternelles.

Holmes (1992 : 346) soulève que la question primordiale dans le discours des attitudes envers des langues est celle des attitudes envers un certain groupe linguistique :

« People generally do not hold opinions about languages in a vacuum. They develop attitudes towards languages which reflect their views about those who speak the languages and the contexts and functions with which they are associated. »

## 2. 3 Quel genre de bilinguisme ?

### 2. 3. 1 Bilinguisme soustractif versus bilinguisme additif

Le bilinguisme sur le plan psychologique met en relief le caractère *affectif* des langues. Selon Preston (1989 : 79) l'emploi de plusieurs langues et surtout l'assimilation à celles-ci peut aboutir à une confusion d'identité, voire à l'aliénation de soi même, ce qui pourrait suggérer une *schizophrénie linguistique*. Ceci est le résultat des contradictions entre les visions du monde que les deux langues imposent. Si dans ces conditions, le locuteur sent qu'il est privé de sa première identité culturelle et langagière, et qu'il est d'avis que la deuxième langue a été imposée au détriment de la première et que la deuxième langue est nocive à la première, il pratique un

---

<sup>16</sup> Mes italiques

<sup>17</sup> Voir le chapitre 2. 4

bilinguisme *soustractif* (ibid.). Les locuteurs bilingues peuvent toutefois considérer leur pratique langagière d'une autre façon : le bilinguisme *additif* amène des résultats positifs. Le locuteur ne pense pas que les normes des deux langues se contredisent ou affaiblissent la capacité langagière en soi, c'est-à-dire qu'un bilingue confiant ne craint pas de devenir confus par la pratique journalière de son répertoire linguistique qu'il soit utilisé de façon *référentielle* ou *affective*. Quand le locuteur considère la coexistence des différentes langues dans son milieu quotidien comme quelque chose d'enrichissant, de positif, elle pratique le bilinguisme additif.

Certes, Allard et Landrey (1992 : 223) affirment que le bilinguisme des minorités linguistiques a tendance à être de type soustractif. C'est-à-dire que l'acquisition de la langue du groupe dominant est souvent un pas transitoire vers l'assimilation, au moins quand celle-ci commence à grignoter les fonctions de la première langue ou de la langue maternelle. La question identitaire est aussi primordiale pour ce qui est des attitudes envers les langues. À cause de connotations négatives par exemple, le locuteur bi- ou plurilingue peut connaître la deuxième langue comme une possible menace à la première, ce qui évoque le bilinguisme soustractif.

Selon Skutnabb-Kangas (1988 : 134) les conditions additives apportent de meilleures compétences langagières dans la deuxième langue que les conditions soustractives. Skutnabb-Kangas (ibid.) accorde beaucoup d'importance à la langue maternelle, qui connaît une valeur indispensable. Elle affirme que, malheureusement, les enfants issus des minorités linguistiques sont souvent privés de leur langue maternelle. Dans le contexte scolaire par exemple, ils sont souvent obligés de s'assimiler à la majorité et de s'identifier à la langue d'autorité. Il s'agit de *l'exploitation langagière* (Skutnabb-Kangas 1988 : 146) quand une minorité est scolarisée dans la langue de la majorité. Ceci se produit quand la coexistence des différentes communautés linguistiques est placée sur une hiérarchie, et seulement l'une d'entre elles jouit de l'estime générale.

En conclusion nous pouvons constater qu'un système complexe de facteurs sociaux et psychologiques influence les compétences et les performances des locuteurs bilingues. Une dichotomie de base peut être tracée entre la *volonté* et l'*obligation* ou le besoin. Un besoin d'apprendre à utiliser une langue peut impliquer l'obligation, ce qui veut dire que la fonction de la langue dans de telles conditions demeure la plupart des fois référentielle. Pour ce qui est de la motivation, le bilinguisme dans ce cas-là, tend à être soustractif ; la langue est apprise dans des buts instrumentaux. L'acquisition des langues dans les milieux plurilingues selon Cook (1992 : 40), se fait souvent par besoins communicatifs.

Au contraire, une attitude positive accompagnée de motivation intégrative mène à de bons résultats : il s'agit du bilinguisme additif. Ces conditions peuvent aboutir à une situation où la

deuxième langue commence à s'utiliser parallèlement avec la première langue ; elle peut devenir une deuxième langue maternelle.

### 2. 3. 2 Bilinguisme élitiste

Les minorités linguistiques *dominées* ou *subordonnées* essaient normalement de devenir compétentes dans leur savoir multilingue (cf. Skutnabb-Kangas 1995 : 7). Cette compétence est nécessaire afin de survivre économiquement, culturellement, politiquement, voire psychologiquement. Il s'agit du *multilinguisme des élites* quand les compétences multilingues font partie du capital symbolique langagier et culturel. Ceci est nécessaire pour les élites afin de maintenir ou de reproduire leurs capitaux matériels ou politiques. Le multilinguisme est ainsi une question d'enrichissement et de profits (ibid.). Par exemple, les parents, qui envoient leurs enfants dans les filières bilingues, et les futurs émigrants qui apprennent une langue pour pouvoir au fur et à mesure l'utiliser dans un poste, appartiennent à cette catégorie. La situation élitiste de la langue française au Sénégal néanmoins est différente : il ne s'agit pas d'un *choix* mais d'une *obligation* d'apprendre la langue si l'on veut accéder aux possibilités que la maîtrise de la langue officielle permet.

Selon Skutnabb-Kangas (1988 : 78, 1995 : 7) la volonté des élites d'apprendre la deuxième langue naît du souhait des couches supérieures, ce qui implique que leur motivation devrait être très haute. En ce qui concerne les attitudes dans de tels cas, ni l'identification ni l'acculturation à la culture cible sont nécessaires car il est peu probable que les locuteurs se sentent inférieurs ou supérieurs à une culture cible qu'ils ne fréquentent pas. Dans de telles situations, les locuteurs ou les apprenants d'une deuxième langue ne sont pas nécessairement censés parler la langue étrangère ; déjà les compétences passives demeurent un marque de statut social. Tout ceci veut dire que dans les conditions du bilinguisme élitiste le locuteur ne s'expose pas à la communication avec la culture cible.

Outre le multilinguisme des élites, Skutnabb-Kangas (1995 : 8) parle du *multilinguisme des groupes minoritaires*, ce qui est le cas au Sénégal entre autres. C'est-à-dire que le multilinguisme n'est pas un choix, mais la situation prévalante, créée par des besoins communicatifs. Elle est également entretenue par le système scolaire, au moins pour ce qui concerne le français dans le répertoire multilingue sénégalais.

## 2. 4 Diglossie et polyglossie

Quand nous parlons d'une société diglossique, nous soulignons son caractère linguistiquement hiérarchisé et institutionnalisé. Selon la définition d'Holmes (1992 : 38) *la diglossie, dans son sens étroit*, signifie un bilinguisme national qui implique que dans la société deux *variétés* d'une langue sont utilisées, par exemple un créole et la langue européenne dont il est dérivé. *Le sens large de la diglossie* par contre, renvoie aux sociétés dans lesquelles deux *langues* s'emploient pour différentes fonctions institutionnelles (Spolsky 1998 : 64). *La polyglossie*, par contre, réfère à une situation sociolinguistique au sein de laquelle plus de deux variétés (sens étroit) ou langues (sens large) connaissent des domaines d'usage divergents.

*Le bilinguisme* et *le plurilinguisme*, pour les distinguer de la diglossie et la polyglossie, sont des termes qui renvoient à la gestion et à la cohabitation des langues au niveau individuel (Holmes 1992 : 36), même si les étymologies de ces termes renvoient au même sens. C'est-à-dire que diglossie et polyglossie ont une origine grecque, alors que bi- et plurilinguisme sont dérivés du latin (Spolsky 1998 : 63). Ainsi, une personne n'est jamais diglossique, mais une société peut l'être, et à la fois nommée « plurilingue ». Dans ces conditions, je me permets de parler du *plurilinguisme sénégalais* même si je me réfère à la configuration linguistique de la société, et non pas toujours individuelle.

Quelques linguistes se lancent dans des explications plus détaillées quant aux plurilinguismes : il s'agit de la *diglossie fonctionnelle* (Beniamino 1997 : 126) quand les langues se retrouvent dans les schémas de communication quotidienne et s'utilisent pour différentes fonctions. Pourtant j'ose me poser la question de savoir quelle est la diglossie si elle n'est pas « fonctionnelle ». Afin de détailler la polyglossie, Beniamino (ibid. : 129) propose d'analyser les schémas d'interaction en tant que situations de *triglossie*, *tétraglossie* et ainsi de suite. Dans les situations où les fonctions des différentes langues commencent à se répartir et à se catégoriser, nous pourrions revenir à parler d'une diglossie, mais *enchâssée* ou *juxtaposée* (ibid).

On parle de *la diglossie enchâssée* quand la situation sociolinguistique est caractérisée par un emboîtement de deux ou de plusieurs diglossies. Elle est en outre « caractérisée par une nette concurrence entre le véhiculaire et le français » (ibid.). La diglossie est *juxtaposée* quand la *variété haute*<sup>18</sup> assure aussi des fonctions de communication interethnique comme le français en Côte d'Ivoire, en absence de véhiculaire africain. Le français y est à la fois la langue officielle et véhiculaire, car il connaît toutes les fonctions hautes. En revanche, il est difficile de distinguer les

---

<sup>18</sup> Voir le chapitre 2.3.1

classes hiérarchiques nettes pour les autres 78 langues ([www.ethnologue.com](http://www.ethnologue.com)). C'est-à-dire que le français est superposé aux langues nationales, qui, entre elles, ne sont plus posées sur une hiérarchie.

Les états africains sont pour la plupart des systèmes qui connaissent une *diglossie enchâssée*. Le Sénégal en fournit un exemple ; ce plurilinguisme est divisé en langue officielle, langue véhiculaire, quelques langues dites nationales et finalement en langues vernaculaires minoritaires.

#### 2. 4. 1 Variété haute et variété basse

Ce qui caractérise une société diglossique est la cohabitation de deux variétés qui connaissent des emplois différents. Selon Beniamino (1997 : 287-288), la variété H, (high, haute) est réservée au domaine de la « haute culture » : la littérature et l'écriture en général, la religion et les relations formelles. La variété B (basse, ou L, 'low'), se situe dans l'autre pôle du continuum étant réservée plutôt aux interactions intra-familiales, souvent orales. Les locuteurs de la variété B se trouvent souvent dans une situation d'*insécurité linguistique*, car ils stigmatisent la variété qu'ils utilisent (ibid.).

À Haïti, par exemple, le créole français ne sert guère aux *fonctions hautes* (Holmes 1992 : 38), comme le français, puisque son emploi se restreint aux *fonctions basses*. Ce dernier réfère à l'interaction intra-familiale par exemple, et exclut tout emploi officiel et éducatif.

Dans une *polyglossie* ou *diglossie enchâssée*, telle qu'elle se manifeste au Sénégal, il ne s'agit plus d'une hiérarchie des *variétés* d'une langue par exemple dans un continuum créole<sup>19</sup>, mais, d'une hiérarchie institutionnelle de plusieurs *langues*. C'est-à-dire que le français est le plus utilisé dans les institutions nationales du Sénégal, le wolof l'est en quelque mesure. L'emploi des autres langues nationales est plus répandu que celui des langues vernaculaires, qui ne connaissent que des fonctions basses. Cette polyglossie dans son sens étroit (Holmes 1992 : 38) a produit une société où la langue de prestige, le français, connaît des fonctions hautes, tandis que la plupart des langues sénégalaises ne servent qu'aux fonctions basses. Le wolof, et quelques langues nationales se situent

---

<sup>19</sup> Dans un continuum créole les variations à partir de la langue la plus simplifiée vers la norme littéraire de la langue de source sont le *basilecte*, le *mésoglecte*, et l'*acrolecte*. Le créole est une langue de mélange de deux ou plus de langues, qui s'est autonomisée au cours de temps. Il n'y a pas d'intercompréhension entre par exemple le français et ses créoles. Même si l'on peut être en train d'assister à un processus de créolisation dans les pays africains francophones, il n'est véritablement parlé qu'en Guadeloupe, en Martinique et au Haïti aux Antilles et à l'Ile de la Réunion et à l'Ile Maurice dans l'Océan indien (Anhava 2002 : 203-204, Bickerton 1975 : 24).

quelque part au milieu. C'est-à-dire qu'en tant que langues véhiculaires, elles s'utilisent dans un contexte officieux.

Cette fiche simplifie la diglossie enchâssée sénégalaise, et le rôle dual du wolof :

Langue officielle	variété haute, H		français
Langue véhiculaire	H	variété basse, B	<b>wolof</b>
Langues nationales	H	B	<b>wolof</b> , diola, serer, poular(/toukouleur), mandingue, soninké (/sarakolé)
Langues vernaculaires (qui n'ont pas de statut officiel)	B		lébou, bambara, mandjak, mancagne, créole, balante, soussou, etc.

### 3. MÉTHODOLOGIE

#### 3. 1 Approche sociolinguistique

Mon travail est une étude *sociolinguistique*. Celle-ci comme discipline scientifique, aborde d'habitude les questions autour du concept de *la variation* qui en tant que phénomène langagier reflète la société (Häkkinen 1996 : 23-24). Néanmoins, sur un macroplan, elle examine aussi les relations et les interdépendances des langues dans une société plurilingue. La sociolinguistique examine également le langage des immigrés et la problématique langagière dans la société. Comme mon étude aborde le domaine de ce que les différentes langues représentent pour les Sénégalais issus de différentes ethnies, cette étude relève aussi de l'*ethnolinguistique*. Cette branche s'intéresse à la question du langage et de l'identité nationale et ethnique. Une fois que la recherche s'intéresse aux connections entre des langues, par exemple aux mots d'emprunt ou à d'autres représentations d'interférence, nous nous déplacerons de la sociolinguistique à la *linguistique du contact* (ibid.), dont il n'est pas question dans cette étude.

### 3. 2 Un ensemble d'entretiens en tant que corpus

Selon Raittila (2002 : 84) lorsqu'on fait une analyse d'un *corpus qualitatif*, la bonne méthode pour décomposer les données n'existe pas. Les solutions dépendent de l'objet et de l'objectif de la recherche. Si l'on s'intéresse aux pensées et aux opinions de la personne interrogée et que l'on cherche des réponses à ce *qu'on dit*, une méthode possible, entre autres, est une analyse descriptive basée sur les textes d'entretien transcrits que l'on décrit et dont on analyse le contenu qualitatif. Ainsi on cherche à classifier les types de réponses ou d'opinions et ensuite à les mettre en comparaison. Je me suis servie de cette méthode avec une approche quantitative dans le chapitre 4.3 qui est notamment le sujet de cette étude, c'est-à-dire les attitudes envers le français. Ainsi, dans les sous-chapitres j'ai tâché de compter les occurrences d'attitudes et de fonctions du français dans les entretiens. Dans le reste de cette étude, quand je cite des passages des entretiens, je le fais juste afin d'illustrer la théorie, sans que mon but soit d'en trouver des lignes systématiques et quantitatives.

Si l'on mettait l'accent sur l'analyse de *comment on dit*, on aurait recours à plusieurs méthodes de *l'analyse de discours*. Dans ce cas, le chercheur ou la chercheuse accorde de l'intérêt à la rhétorique de la parole, l'intercommunication des deux locuteurs ; les choix de mots et les prises de position latentes. Toutefois, dans cette étude qui se concentre en premier lieu sur la question des attitudes, nous nous servons surtout de la méthode de classification, sans pourtant exclure la deuxième méthode d'analyse.<sup>20</sup>

### 3. 3 Le déroulement des entretiens

#### 3. 3. 1 Le choix des interviewés

Les entretiens ont été faits lors de mon deuxième séjour au Sénégal du 14 février au 28 avril 2004 ; j'en ai recueilli la plupart dans l'agglomération dakaroise, où j'étais basée, mais quelques-uns ont été effectués à Ziguinchor, dans la capitale de la région casamançaise. Ce qui a déterminé le choix des interviewés, a d'abord été au moins une base de connaissance du français pour que la personne puisse m'expliquer ses sentiments sur la langue française dans cette langue d'entretien. À part l'appartenance ethnique et une connaissance suffisante du français pour comprendre les questions et l'argumentation dans cette langue, je n'ai pas exigé d'autres critères, comme le sexe ou

---

<sup>20</sup> Cf. Les méthodes que Raittila (2004 : 84) a utilisées dans sa thèse de doctorat sur les attitudes des Finlandais envers les Estoniens et les Russes que les textes de la presse et les entretiens avaient dévoilés.

l'âge par exemple. Toutefois, une maîtrise déjà médiocre du français suggérait un passé éducatif et ainsi un statut social élevé.

Afin d'acquérir un échantillon pertinent de locuteurs, mon idée principale avait été d'interviewer quatre locuteurs issus de quatre ethnies différentes, c'est-à-dire d'avoir seize locuteurs dans l'ensemble : quatre Wolofs, quatre Diolas, quatre Serers et quatre Poulars. En plus, pendant mon séjour, j'ai croisé des locuteurs occasionnels de mandingue<sup>21</sup>, de balante et de créole portugais entre autres ; curieuse de leurs pratiques plurilingues et de leur attitude envers le français, je leur ai posé des questions sur leurs pratiques langagières. Cependant, j'ai exclu de mon corpus ce qui a surgi lors de nos discussions puisque j'ai pensé qu'uniquement un ou deux locuteurs étaient insuffisants pour en tirer des conclusions.

J'aurai tout de même pu interviewer quatre autres représentants des 36 ethnies et 9 millions de Sénégalais, cependant, comme mon voisinage était habité pour la plupart par ces groupes mentionnés, et qu'ils étaient disposés à me répondre, ils constituent l'objet de mon étude. Ce qui motivait mon choix des interviewés était pourtant le fait que ces quatre langues sont incluses à ce que les programmes éducatifs et administratifs appellent les *langues nationales*, qui connaissent un statut dans les médias et aussi dans quelque mesure dans l'enseignement. En outre, les quatre langues qui figurent dans mon corpus, le mandingue et le soninké complètent la liste de ces langues.

### 3. 3. 2 Pourquoi des entretiens oraux enregistrés au lieu de questionnaires écrits

La culture africaine est traditionnellement orale. En Afrique, l'importance de la parole vient de sa fonction de socialisation et de cohésion du groupe. Ces deux aspects sont centraux dans une société traditionnelle : les Africains s'expriment ainsi bien différemment à l'oral par rapport à leur expression écrite, l'oralité portant toujours à des réponses plus fructueuses. Dans les cultures orales la langue n'existe que dans les *dialogues* : elle équivaut dans ces conditions à la *parole*, et exige toujours la présence de l'interlocuteur. Comme l'écriture restructure la pensée (cf. Ong 1986 : 120-121), afin d'atteindre des réponses les plus proches possibles de l'idée originale, je n'avais qu'à me tenir à l'entretien oral enregistré que j'ai ensuite transcrit sur papier (voir annexe).

Ong (ibid.) explique davantage le clivage de la conception du monde oral et littéraire : selon lui, les ressortissants des sociétés privées de tradition écrite sont munis d'un esprit plus clair par rapport à ceux qui sont issus des civilisations qui basent leur connaissances sur la lecture et l'écriture. Ceux-ci, d'après Ong, subissent une restructuration des procès mentaux soit directe soit

---

<sup>21</sup> Manding/mandingue/mandingo/mandinka sont les différentes transcriptions pour la même ethnie près des Bambaras maliens

indirecte. Les sociétés africaines sont traditionnellement participatives : comme le son socialise, il est plus valorisé que l'écriture et la lecture. Ceux-ci sont considérées comme des actes solitaires et individuels, et sont souvent méprisés par le groupe (ibid.).

Platiel (1988 : 14) affirme que pour les plurilingues il est naturel d'entendre parler autour d'eux des langues qu'ils ne comprennent pas. Au moins les habitants sénégalais d'origine urbaine surtout, parlent souvent au moins trois langues acquises à des âges différents pour diverses raisons. Les habitants d'origine rurale, par contre, n'ont pas forcément eu de contact avec le français, surtout s'ils n'ont pas été scolarisés. En plus, selon Juillard (1995 : 312), les répertoires oraux de nombreuses langues sont bien idiosyncrasiques chez les locuteurs issus de minorités linguistiques, qui se sont acquises des connaissances dans multiples langues pour besoins communicatifs. Les riches répertoires sont typiques de « l'appartenance à un groupe minoritaire et de la nécessité de s'ouvrir pour communiquer avec les autres en apprenant leurs langues » (ibid.).

L'ensemble des entretiens transcrits, qui compte 27 pages, se trouve en tant qu'annexe à la fin de mon mémoire ; des passages de celui-ci viendront cités et synthétisés en cours de la partie d'analyse. Dans l'annexe, j'ai mis les passages aux quels je fais allusion en caractère gras.

### 3. 3. 3 Questions posées

Lors de chaque entretien mon principe a été de rester la plus objective et impartiale possible, et de poser les questions toujours de la même façon. Avant de commencer à enregistrer avec le magnétophone, j'ai expliqué mon but scientifique à la personne interrogée. Ensuite j'ai demandé à l'interviewé de se présenter afin d'avoir une conscience de sa situation familiale et de son passé ethnique et linguistique. La première partie s'intéressait alors à

- a) L'âge, le sexe, l'ethnie et le lieu de résidence
- b) Le répertoire linguistique, la langue maternelle (voir 2.1)
- c) Comment et où le locuteur a appris les autres langues, le français entre autres

Ensuite je leur ai posé les questions présentées ci-dessous avec un support écrit, pour qu'ils puissent réfléchir d'abord un peu avant de démarrer le magnétophone.

#### A. Questions sur l'attitude

1. Quelle est votre attitude envers la langue française ? Qu'est-ce que vous

pensez de son importance aussi bien pour vous personnellement que pour le Sénégal au niveau national ?

2. Comment vous sentez-vous envers les autres langues que vous utilisez ?  
Est-ce que vous avez des préférences parmi les langues que vous maîtrisez ?
3. Qu'est-ce que vous pensez du wolof et de sa distribution au Sénégal ?

#### B. Questions sur la fonction

1. Comment et quand utilisez-vous la langue française par rapport à d'autres langues que vous utilisez ?
2. Quel est son rôle pour vous dans l'interaction quotidienne ?
3. Est-ce qu'il vous arrive de mélanger les langues que vous maîtrisez ?

#### C. D'autres remarques sur l'usage des langues

### 3. 3. 4 Changement dans la formulation d'hypothèse

Après avoir entendu les questions, la personne commençait à parler des sujets qui venaient d'être présentés. Quelques-uns ont été plus loquaces que d'autres, déjà parce que certains maîtrisent mieux la langue française que d'autres. Analogiquement, comme pour n'importe quelle personne, pour l'une la langue n'est qu'un outil ou un moyen pratique de communication, tandis que l'autre peut être plus sensible à la langue en général. Ainsi pour ce dernier la langue sert même à compléter l'identité personnelle et collective ; la personne est consciente de la situation de sa langue par rapport à d'autres langues avec lesquelles la sienne cohabite. Ceci implique que certains ont bien voulu expliquer leurs attitudes et les différentes fonctions des langues dans leur *répertoire linguistique*, ils ont même pris des positions, tandis que d'autres n'ont fait que constater des remarques dans leur propre comportement langagier.

En outre, quelques-uns ont commencé à expliquer la prédominance du wolof aujourd'hui au Sénégal. Ces mêmes interrogés, bien scolarisés, ont utilisé des termes linguistiques comme « l'interférence » et « le code-switching », tandis que d'autres ont tout simplement constaté que « Quand je parle le français, en même temps je le mixe avec le wolof, avec peut-être un peu d'anglais » (P1).

Au début, j'avais voulu insister surtout sur le niveau psychologique, c'est-à-dire que je me suis intéressée principalement aux sentiments et aux *attitudes*. Afin de découvrir ce qui favorise la

place de la langue officielle aujourd'hui, et les inconvénients qu'elle pose, je me suis posé la question de savoir ce que les différentes langues sénégalaises<sup>22</sup> représentent au niveau des idées. Ma curiosité était de découvrir les raisons pour lesquelles quelquefois le locuteur plurilingue refuse de parler une langue que pourtant il connaît et comprend bien. Mon hypothèse initiale ne traitait ainsi que les questions d'attitude. Pourtant au fur et à mesure j'ai constaté que l'aspect de *la fonction* d'une langue détermine l'attitude que la personne éprouve : elle « aime » bien apprendre et parler une langue car elle en a *besoin* afin d'obtenir un bon travail.

Beaucoup de locuteurs montraient une attitude ouverte, propice à l'*adaptation*, comme S2 (voir chapitre 4.1.6) :

« Dans les dialogues je mélange toutes les trois langues mais ça dépend aussi de celui qu'on a en face. Si par exemple vous vous comprenez toutes les trois langues, en parlant avec vous je peux les mélanger toutes. Normalement je n'ai pas de préférences entre les langues que je comprends ; je choisis la langue dépendant de la personne qui est en face de moi ».

À part l'importance de *la fonction*, j'ai constaté que quand nous faisons une étude du Sénégal, nous ne pouvons pas rédiger une étude sociolinguistique seulement sur le rôle et les attitudes envers le français. Nous sommes obligés d'aborder également le rôle du *wolof*. Ceci occupe une place centrale dans les discours des ressortissants sénégalais quand ils abordent des questions liées à la situation sociolinguistique sénégalaise. C'est bien la langue véhiculaire dominante surtout dans le Nord du Sénégal, c'est-à-dire dans tout le territoire à part la Casamance. Sa pénétration dans des familles ne laisse pas les Sénégalais silencieux.

### 3. 3. 5 Présentation des interrogés

Quand je me réfère aux personnes interrogées dans la partie d'analyse, j'utilise des abréviations, c'est-à-dire que la lettre initiale indique l'ethnie (P, S, D, W) ; le numéro la place de la transcription dans l'annexe. Ci-dessous, j'ai marqué le prénom, l'âge, sexe et la profession du locuteur si celle-ci est pertinente. Dans certains cas, j'ai aussi précisé le sous-groupe ethnique :

---

<sup>22</sup> Est-ce que le français est une langue sénégalaise ?

Les Poular/Peul/Fula(ni)<sup>23</sup> :

P1 Poular (wassoulou), Cappello, masculin, 27 ans, musicien

P2 Poular (foulbé), Seidu, masculin, 32 ans, commerçant

P3 Poular (foulbé), Abdou, masculin, 33 ans, commerçant

P4 Poular (foulbé), Boubacar, masculin, 30 ans, commerçant

Les Serer :

S1 Serer diout, Moussa, masculin, 41 ans, enseignant

S2 Serer safi, Maissa, masculin, 48 ans, enseignant

S3 Serer, Ami, féminine, 25 ans, étudiante

S4 Serer, El-Hadji, masculin, 49 ans

Les Diola :

D1 Diola, André, masculin, 27 ans, musicien

D2 Diola, Lamine, masculin, 32 ans, guide touristique

D3 Diola, Terema, féminin, 17 ans, lycéenne

D4 Diola, Alain Sayo, masculin, 29 ans, musicien

Les Wolof :

W1 Wolof, Magatte, masculin, 28 ans, employé de banque

W2 Wolof, Madieng, masculin, 49 ans, chercheur à l'université

W3 Wolof, Ibraïma, masculin, 46 ans, enseignant

W4 Wolof, Assam, masculin, 37 ans, enseignant

---

<sup>23</sup> Les ethnonymes de ce groupe ethnique sont nombreux, pourtant référant au même groupe nomade. Quelques –uns ont aussi précisé le groupe parmi les Poular dont ils font partie. Référant aux Poular/Peul, Fula(ni) et aux Toukoleur je parlerai des Peul suivant l'ethnonyme utilisé par la majorité des interrogés ([www.ethnologue.com](http://www.ethnologue.com))

### 3. 3. 6 Quelques remarques sur la transcription des entretiens

Revenant aux thèses d'Ong (1986) et témoignant à la fois de mes propres expériences, les êtres humains issus des cultures orales emploient la langue parlée d'une manière différente par rapport aux gens habitués à l'écriture. Ce qui fournit un exemple, entre autres, est la répétition : privé de supports écrits, l'être humain issu d'une culture orale exprime souvent plus d'une fois la chose qu'il veut prononcer. Ceci, justement, fonctionne aussi comme une aide mnémotechnique. En ce qui concerne la façon des Sénégalais de s'exprimer, ils ont pu dire la même chose plusieurs fois durant l'entretien. Restant fidèle au discours originel, je n'ai pas exclu ces répétitions afin de garder l'atmosphère authentique.

Une deuxième remarque concerne le lexique sénégalais. Les interviewés ont occasionnellement utilisé des termes que nous en tant que lecteurs impartiaux pourrions remettre en cause ; j'en ai vu fourmiller dans les témoignages des personnes interrogées, tels que la « race » au lieu de ce que j'appellerais plutôt « un groupe ethnique ». D'autres particularités idiomatiques en ce qui concerne le choix de la terminologie se trouvent dans les réponses ; cela est peut-être dû à l'interférence de la langue maternelle de la personne interrogée. Je n'ai pas cherché un terme « plus français » afin de rendre le texte plus compréhensible. Je l'ai laissé tel qu'il est sorti pour que l'atmosphère demeure authentique.

## 4. LE SÉNÉGAL PLURILINGUE -ANALYSE DES RÉPONSES

### 4. 1 Cadre social et historique

#### 4. 1. 1 Histoire du français au Sénégal

La présence de la langue française au Sénégal aujourd'hui s'explique par l'histoire coloniale (Walter 1988 : 226). L'implantation de la langue française remonte au 17<sup>ème</sup> siècle ; les premiers Français débarquèrent dans les régions habitées par les Wolof en 1638. Cette année marqua un tournant dans l'histoire sénégalaise aussi bien sociale que linguistique dont ce dernier est un témoignage. Dans ce pays qui fut parmi les premières colonies françaises en Afrique, le rôle de la langue des nouveaux gouverneurs a connu des divergences dans l'histoire. C'est-à-dire qu'au long des années il fut cependant changé de la langue véhiculée par l'armée, « le français tirailleur » en « français scolaire » dont parle Walter (ibid.). Ce que le rôle est devenu aujourd'hui sera l'objet du chapitre 4. 3. 1, ce qui veut dire que nous revenons plus tard à ses fonctions actuelles.

Ce que nous devons souligner, c'est le changement du rôle du français à deux reprises, premièrement, ce dont parle Walter, le français scolaire dès 1960, l'année de l'indépendance, et secondement de ce qu'il est actuellement, 45 ans après l'indépendance, dont nous témoigne ma recherche.

#### 4. 1. 2 Explication historique de l'expansion du wolof

La véhicularité croissante du wolof au Sénégal s'explique aussi d'une part par la colonisation. Les raisons sont aussi bien économiques, sociales que géographiques et religieuses : les Français occupèrent premièrement les territoires wolofs et annexèrent ce groupe ethnique dans leur appareil administratif et économique (Walter 1988 : 226, Juillard 1995 : 97). Ceci implique que déjà au 17<sup>e</sup> siècle quand les Français s'installèrent au Sénégal, les villes qu'ils occupèrent en premier lieu, Dakar et surtout St. Louis furent des villes majoritairement wolofs. Grâce à leur position géographique, les nouveaux gouverneurs annexèrent les Wolof dans les organes administratifs. Ainsi, ce ne furent qu'eux de tous les groupes ethniques qui accédèrent aux hauts postes. En plus, ce que les Gambiens appellent les Oulofs, sont majoritairement des commerçants, ce qui a contribué aussi à la dispersion de la langue (cf. Juillard 1995 : 97).

Les Wolof sont devenus la couche économique supérieure et encore aujourd'hui ils habitent les villes les plus animées sur la côte, la capitale incluse. La prédominance du groupe ethnique et la langue est aussi due aux raisons religieuses : le succès de l'islam renforce la position des Wolof, qui sont majoritairement musulmans. Ces facteurs ont conduit aussi bien la position du groupe ethnique, que leur langue à occuper une place dominante dans la société sénégalaise (ibid.).

#### 4. 1. 3 La communauté linguistique, groupes ethniques et linguistiques des interrogés

En analysant les entretiens, ce qui posait parfois des problèmes, entre autres, c'était la confusion des interviewés sur des notions linguistiques et ethniques les concernant. Ceci veut dire que le groupe ethnique et la langue maternelle se révélaient être des notions complexes. À cause du brassage ethnique et de la multitude des langues que l'individu est habitué à entendre, la langue maternelle n'est pas forcément celle de la mère (cf. chapitre 2. 1). Comme les Sénégalais sont déjà dès leur enfance habitués à la coexistence d'une pluralité de langues et à une diversité d'ethnies, et que les mariages exogamiques sont bien répandus, il n'y a plus de cas où un groupe ethnique s'en tient seulement à « sa » langue. Il est bien usuel de rencontrer un Diola, dont la mère est Manding qui ne parle plus le diola, mais le wolof, qui n'est pas non plus la langue de son père mais de son

voisinage d'ethnies mixtes. Nous pouvons dans ces conditions nous demander si cette personne est encore un Diola (cf. Juillard 1995 : 63).

Ainsi, au moment de choisir des interviewés, j'ai tenu l'*ethnie* comme un critère plus pertinent que *la communauté linguistique* (cf. Baggiani et al. 1997 : 88-93). Pour ce qui est de leurs langues, le diola, le serer, le poular et le wolof appartiennent aux langues *nigéro-congolaises* ; de leur sous-classification ce sont des langues *ouest-atlantiques* (Anhava 2002 : 127). Ces langues sont des idiomes complètement différents, entre lesquels il n'y a pas d'intercompréhension.

#### 4. 1. 3. 1 Les Diola

Les Diola en tant que groupe ethnique sont concentrés au sud du pays, le Sud, ou la Casamance où ils sont la majorité. Si l'on parle des Diola en tant que communauté linguistique, d'après la base de données Ethnologue ([www.ethnologue.com](http://www.ethnologue.com)), le diola et ses variantes sont parlés par 313 000 locuteurs. Le diola a aussi des noms alternatifs qui ne diffèrent que dans l'orthographe : jola, dyola, jola-fogny, diola-fogny, jóola, yola.

#### 4. 1. 3. 2 Les Serer

Les Serer au Sénégal sont issus du nord du pays. Ils sont pour la plupart des Chrétiens, ce qui les différencie des autres groupes ethniques sénégalais majoritairement musulmans. Le Serer le plus connu du Sénégal est sans doute le premier président de la république, Léopold Sédar Senghor, qui fut au pouvoir de 1960 à 1980. Le serer est parlé par 1 051 200 de personnes d'après Ethnologue (ibid.). Les noms altérés sont : serer-sine, sereer, sine-saloum. J'utiliserai la transcription « Serer », quoique j'aurais tout de même pu parler de ce groupe comme des « Sérèr » ou « Sérér ».

#### 4. 1. 3. 3 Les Poular

Les Poular sont un des plus grands groupes ethniques de toute l'Afrique de l'ouest ; nomades, ils sont répandus tout au long de la côte Atlantique vers d'autres pays sahéliens comme la Mauritanie et le Niger. L'ethnonyme Poular a aussi ses variantes orthographiques : Pulaar, Peul, Fula, Fulani. La désignation Poular englobe une grande catégorie des ethnies qui ont la même origine nomade, comme les Haal-Poular et les Toukouleur. Selon Ethnologue (ibid.) ils sont 2 100 000.

#### 4. 1. 3. 4 Les Wolof

Les Wolof, ou les Oulof, sont 3 200 000 au Sénégal selon Ethnologue. D'après Diouf et Yaguello (1991 : 8) et Franke et al (2001 : 5) ceux qui le parlent en tant que première langue constituent jusqu'à 40 pour cent de la population du pays, ce qui en fait le groupe ethnique et linguistique dominant du territoire sénégalais. J'en différencierai aussi les Lebou, qui sont ethniquement et linguistiquement très proches des Wolof. La langue de ces pêcheurs, qui habitent la côte de la Sénégalie, ressemble beaucoup au wolof et ces deux langues sont en quelque mesure mutuellement compréhensibles.

Considérer le rôle du wolof aussi bien par les Wolof que par ceux qui le parlent mais ne sont pas d'ethnie wolof, est un point pertinent pour presque toute étude sociolinguistique qui concerne le Sénégal. Même si d'après l'Ethnologue c'est la première langue pour une petite moitié de la population, il est au moins la deuxième langue pour 80 % de la population. Tout de même, la variété du wolof propre à chaque ethnie connaît ses idiosyncrasies (Juillard et al. 1994 : 35) En plus, il s'agit presque toujours d'un code mixte wolof-français, qui a son équivalent wolof-anglais en Gambie.

Selon Diouf et Yaguello (1991 : 8) le wolof est la première langue de 40 % de la population sénégalaise, alors que 80 % l'utilisent quotidiennement en tant que langue véhiculaire. Ainsi, Diouf et Yaguello distinguent la variété « pure » de la variété « véhiculaire » du wolof<sup>24</sup>. Surtout Dakar fonctionne comme un creuset des groupes ethniques sénégalais et produit ainsi un wolof simplifié. Celui-ci en tant que deuxième ou troisième langue, s'emploie majoritairement pour des fonctions référentielles (ibid.).

#### 4. 1. 4 La dichotomie géographique

Il est difficile de parler de la configuration sociolinguistique sénégalaise, car elle se manifeste de manière différente au Nord par rapport au Sud. Ce qui caractérise la distribution du wolof, est son rôle central dans la région dakaroise et dans le reste du Nord. Le plurilinguisme, par contre, est l'ordre normal dans le Sud. Toutefois, le rôle du français est différent dans les deux territoires sénégalais. Les Sénégalais émigrés à la capitale expliquent souvent l'emploi du véhiculaire dakarois par son importance communicative. Ainsi, son usage est avant tout *instrumental* (voir W4).

---

<sup>24</sup> À mon avis on pourrait aussi parler *des* variétés véhiculaires, étant donné le nombre et l'hétérogénéité des locuteurs non-Wolof est tellement grand.

Pour résumer, en ce qui concerne le plurilinguisme au Sénégal, on pourrait à mon avis parler d'une *diglossie* entre le français et les autres langues dans le Sud, et d'une *triglossie* ou d'une *diglossie enchâssée* entre le français, le wolof, et les autres langues nationales et vernaculaires dans le Nord. Cette division se retrouve chez plusieurs personnes interrogées, ce qui par conséquent fait que nous pourrions bien parler d'une *polyglossie* sénégalaise (voir P1).

Le lieu est ainsi souvent la raison déterminante pour le choix de la langue. W1, par exemple, explique ses adaptations linguistiques<sup>25</sup> qui émergent selon la région où il se trouve : le wolof à Dakar, le toukoulour à St. Louis, le peul à Kolda (voir annexe). Il semble que pour D1 il était hors de question d'utiliser le wolof dans le Sud. Le wolof était jusque tard considéré comme marqueur d'identité nord-sénégalais. Le plurilinguisme était ainsi vu comme idiosyncrasique à l'identité casamançaise. D1 a constaté que mieux vaut parler le français que le wolof pour éviter de vexer les Casamançais (voir annexe).

Selon W3, en Casamance le français compense certaines fonctions que le wolof connaît dans le Nord. En plus, beaucoup de locuteurs reconnaissent la division linguistique et géographique du pays. W2 également affirme que le répertoire linguistique des Casamançais contient normalement au moins trois langues. Il distingue clairement « les langues casamançaises » par rapport à celles qui se propagent de la rue ou du travail à la maison : le français et le wolof.

#### 4. 1. 5 Sant dëkkul fenn –Le chevauchement des ethnies et des langues sénégalaises

« De ma langue maternelle je suis Diola ; ma langue paternelle est le manding. Pourtant chez nous en famille on parle le manding, comme ici aussi dans le quartier. Chez nous comme ça, on fait une mélange manding wolof, on mélange ou quoi, chez nous ou quoi. » D4.

Le brassage ethnique montre ses conséquences chez le locuteur diola qui témoigne de l'imbrication des usages des langues. Encore, le brassage ethnique et linguistique est l'un des résultats de la croissance démographique et de l'urbanisation, entre autres (cf. Hugon 1998 : 74-79). La raison pour cette imbrication est aussi bien attitudinale que fonctionnelle.

Selon Platiel (1988 : 16), les langues indigènes africaines qui véhiculent le patrimoine culturel, peuvent être méprisées et vues comme inférieures par rapport au français qui est la langue de l'éducation, de l'administration et des journaux. De plus, la scolarité touche un nombre croissant d'enfants et le statut de la femme est en perpétuel état de modification ; le modèle du mariage ne correspond plus aux règles des échanges matrimoniaux traditionnelles et l'exogamie<sup>7</sup> est devenue

---

<sup>25</sup> Voir chapitre 4. 1. 6

<sup>7</sup> Se marier avec un époux /une épouse d'une autre tribu que la sienne (Le Nouveau Petit Robert)

de plus en plus naturelle. Dans une telle situation il se peut que le fils ne s'identifie plus à la même langue que son père, parce que la langue parlée par les parents est disparue au moment où ils se sont adressés à leur enfant dans langue véhiculaire ou dans celle de l'entourage. Dans ce cas, c'est souvent la femme qui doit adopter la langue de son mari, souvent la langue dominante de la communauté, seulement pour des raisons pratiques elle est donc prête à renoncer à sa propre langue (Platiel 1988 : 21).

Le cas de S2 ne semble pas être exceptionnel ; il est de plus en plus fréquent aujourd'hui que les enfants des familles sereres parlent le wolof. Dans ces circonstances, l'infiltration du wolof déstabilise les modèles de communication intra-familiale, ce qui pourtant selon lui est considéré comme « normal mais dangereux » (voir annexe).

Auparavant le nom de famille a également servi d'indice de groupe ethnique de la personne : celui qui annonçait son nom Diop, Fall, Gaye ou Seck appartenait sans doute aux Wolofs, les Badji et les Sané aux Diolas, les Diouf et les Sène aux Serers, Diallo, Bâ et les Sow aux Peuls. À cause des mariages exogamiques, nous ne pouvons plus compter sur cela. « Sant dëkkul fenn » – « Le nom de famille n'est de nulle part » comme le dit le proverbe wolof (Franke et al. 2001 : 69).

#### 4. 1. 6 Adaptation linguistique -Qui domine et qui se conforme ?

« Quand je fais mon choix entre les langues que je parle..**quand ils parlent le diola, je parle le diola ; quand ils parlent le socé, je parle le socé. Quand ils parlent le wolof, je parle le wolof. Je vais me débrouiller.** J'aime bien le diola, c'est la langue maternelle ; si les enfants le parlent, je ne peux pas répondre, mais je mets là-bas le wolof, je mélange. »D3.

« Dans les dialogues je mélange toutes les trois langues mais **ça dépend aussi de celui qu'on a en face.** Si par exemple vous vous comprenez toutes les trois langues, en parlant avec vous je peux les mélanger toutes. Normalement je n'ai pas de préférences entre les langues que je comprends ; **je choisis la langue dépendant de la personne qui est en face de moi.** » S2.

Quant au choix de la langue dans la communication plurilingue, un locuteur se situe normalement entre deux options : soit, il peut parvenir à faire parler sa propre langue à l'interlocuteur, soit il se plie à la langue choisie par l'autre. Si les manières de parler des interlocuteurs se rapprochent, par exemple stylistiquement, on parle de *convergence linguistique* (Holmes 1992 : 255). Ce rapprochement peut aussi susciter un changement d'accent ou de code, ainsi l'interlocuteur se montre solidaire et apte à l'adaptation (Juillard 1995 : 12-14). En revanche, les rencontres linguistiques peuvent aussi produire des comportements linguistiques *divergents*, ce qui implique une distinction identitaire de l'autre : le locuteur choisit intentionnellement une langue

qui n'est pas parlée par l'interlocuteur. Selon Holmes (1992 : 257) ceci est un exemple de *la divergence linguistique*<sup>26</sup>.

Quant à tous ces deux phénomènes, nous pouvons examiner les processus en tant qu'*adaptation* ou *accommodation linguistique* (Holmes 1992 : 255). Les adaptations ou les distanciations selon Juillard (1995 : 96) révèlent l'accord ou le désaccord, la relative indifférence, avec les choix identitaires et linguistiques affichés.

Holmes (1992 : 255-257), élaborant sa théorie de l'*accommodation*<sup>27</sup>, affirme que normalement, le langage d'une personne converge vers l'interlocuteur<sup>28</sup>. Cette *convergence* peut se diriger vers une *variété haute*, H, qui est à la fois souvent aussi l'idiome le plus complexe. Ainsi, la personne a normalement tendance à polir son langage quand elle parle dans des situations officielles, à l'école, au travail et ainsi de suite. Par contre le langage converge vers une *variété* qui est plus *basse*, B, quand on parle avec des enfants ou avec des étrangers.

Pourtant selon Juillard (1995 : 96), la pluralité des options n'est pas partagée également par tous. Nous pourrions ajouter à ces processus *une adaptation réciproque*, à deux ou en groupe. Toutefois, toutes ces catégorisations linguistiques, qui incluent les uns et excluent les autres, ne se produisent pas selon des schémas constants. La situation et la distribution des locuteurs, entre autres, influencent ces fonctionnements.

Les Wolof au Sénégal ont une tendance à enseigner leur langue à leurs compatriotes non-Wolof et des visiteurs étrangers. L'un d'eux (W1) l'avoue :

«Ceux qui ne comprennent pas le wolof, on essaye de les initier ou quoi. Quand ils viennent ici, ils ont hâte de le parler, donc de leur gré ou de force je vais lui parler le wolof. C'est comme ça, parce que le wolof, c'est une langue au Sénégal que tout le monde teste de parler, même les Libanais, les Syriens libanais le connaissent ; les Américains qui viennent –ils font tout en apprenant le wolof ».

Selon Juillard (1995 : 169), le fait que les Wolof introduisent leur langue dans les échanges multilingues surtout pour les enfants afin de les y initier, surtout s'ils considèrent que l'enfant ne la maîtrise pas suffisamment. Dans ces mêmes conditions l'adaptation se produit souvent envers le wolof.

Juillard (1995 : 63, 74) affirme que le *choix* de la langue, *marqué* ou *non-marqué*, est un témoignage de proximité ou de distance des locuteurs plurilingues. Dans la culture africaine le répertoire linguistique d'un individu peut contenir une dizaine de langues parmi lesquelles il fait son

---

<sup>26</sup> « Choosing a language not used by one's addressee is the clearest example of speech divergence. » (ibid.)

<sup>27</sup> Terme original : « speech accommodation »

<sup>28</sup> « Person's speech converges towards the speech of the person they are talking to. » (Holmes 1992 : 225)

choix selon le contexte et l'interlocuteur (ibid. : 312). La coprésence des différentes langues permet que pendant la même journée, un individu puisse utiliser ses dix langues dans des situations différentes. On passe d'une langue à une autre par exemple en venant du milieu scolaire au milieu familial, et encore entre amis, on peut utiliser de nombreuses langues. W1 témoigne de la proximité qui se manifeste au choix de la langue de celui que l'on a en face. L'emploi du français, par contre, surtout dans les situations extrascolaires et –professionnelles est vu comme une marque de distance (voir D1, W1). En revanche, le choix de la langue de l'interlocuteur est un signe d'approchement, de proximité (voir P2)

En ce qui concerne les raisons au *maintien* ou à l'*abandon* de la langue d'origine, d'après Boutet et Vermes (1987 : 92), elles peuvent être réparties entre facteurs sociaux et attitudeaux. Il faut tenir compte du poids des attitudes que les locuteurs ont vis-à-vis de leur langue, s'ils veulent toujours souligner leur attachement à l'identité culturelle d'origine. Dans une situation de biculturalisme, *la loyauté ou fidélité linguistique* maintient l'utilisation de la langue de l'origine entre amis et en famille. Cette loyauté se manifeste par la transmission de la langue aux enfants (voir S1, D1).

Le choix de la langue est souvent déterminé par l'interlocuteur : P4 et S2 constatent que par politesse, il faut répondre dans la langue introduite par l'interlocuteur. Selon S1 le choix du wolof est naturel si tout autre choix est exclu.

#### 4. 1. 7 Codes secrets

*La divergence linguistique* quelquefois exclut intentionnellement les autres. Il semble que parfois ne pas choisir une certaine langue fasse partie d'un jeu. *Le choix* de ce que j'ai nommé *langue ou code secret*, est toujours *marqué* :

« Avec un de mes amis, Youssou, on parle beaucoup de langues. **S'il y a beaucoup de gens qui ne comprennent pas une langue que nous on connaît, on le dit dans cette langue.** Par exemple, s'il y a des Manding autour de nous, on attaque directement en diola, parce que c'est une langue lourde ; une langue lourde parce que c'est une langue que tout le monde ne peut pas comprendre. » D2.

De même, l'absence de réciprocité partagée par tous les locuteurs peut se manifester délibérément, si deux locuteurs ont recours à une langue qui n'est pas comprise par tous :

« Moi je me débrouille aussi en sérer et comme ma femme elle est serere, si on se trouve dans un milieu où il y a d'autres gens et que **je ne veux pas que les autres comprennent ce que je dis à ma femme, je peux m'adresser à elle en serer.** » W4.

« Mais le français en famille, si mon frère parle au téléphone quelque chose qu'il ne veut pas que la famille comprenne, il parle en français, ou en italien. » P2.

P2 a recours au français qu'il a appris à l'école, ou à l'italien, qu'il a acquis en vivant en Italie, s'il ne veut pas que la famille le comprenne. Ce locuteur poular témoigne aussi que soit la présence d'un locuteur wolof soit la pluralité des origines des locuteurs génère la conversion au wolof. Tout autre choix est méprisé, car il serait interprété en tant que code secret :

« La langue wolof, par contre, c'est la langue populaire ici au Sénégal. Quand je parle en langue maternelle en poular et **il y a un Wolof qui est présent, il va penser que je parle de mauvaises choses sur lui.** » P2

#### 4. 2 Analyse des fonctions des différentes langues –attitudes et motivation envers celles-ci

Les choix de la langue marquent de multiples appartenances. Selon Juillard (1995 : 273) les *langue-emblèmes* signalent une appartenance ethnique et régionale entre autres. Afin de désigner des sphères d'usage, nous pouvons également parler des langues de « dehors » et des langues de « dedans ». Les premières renvoient aux langues employées dans la sphère du travail, du marché et de la rue, alors que les dernières s'utilisent dans les interactions intra-familiales (ibid.). Cette division se montre clairement chez les Sénégalais : le wolof et le français sont des langues de « dehors ». Ils s'utilisent à l'école, au travail, dans la rue et au marché. Les autres langues nationales et les langues vernaculaires sont des langues de « dedans » : elles s'emploient à domicile (cf. P2, P3, P4, S1).

##### 4. 2. 1 La langue maternelle -relation intime, attitude conservatrice

« Il y a des choses que tu ne peux pas négliger, comme ta langue maternelle. Tu dois t'améliorer par exemple, ta culture ; tu es obligé de le mettre dans la tête. » D4.

En ce qui concerne la relation avec la langue de la famille, la langue maternelle au moins des générations précédentes, une nette division peut être tracée entre les conservateurs et par contre ceux qui manifestent une attitude ouverte, propice à l'adaptation à ce qui se passe autour d'eux. Je suis d'accord avec Juillard (1995 : 271) qui affirme que ces « freins conservateurs et poussées novatrices sont concomitants ». Les attitudes de résistance envers le wolof et le français coexistent

avec les sentiments de soumission. Certes, beaucoup d'interrogés éprouvent un attachement très proche des traditions familiales. Ce qui en résulte est souvent un souci du statut inférieur de la langue de la maison par rapport au wolof ou au français (voir P2 entre autres).

P4 ne voit pas de contradiction dans la cohabitation du français et les langues indigènes sénégalaises. Selon lui l'écart entre les statuts des langues sénégalaises et ceux de la langue officielle est dû au manque d'histoire littéraire des langues indigènes :

« **C'est normal qu'on parle le français, ça fait du bien. Mais aussi, nous devons préserver ce que nous avons, c'est notre culture, ce que nous avons ce sont nos langues.** Il faut les préserver, et comment les préserver, c'est de les apprendre et de **savoir les écrire**, d'apprendre à les écrire. Comme cela, l'analphabétisme ne serait plus ne pas connaître une langue européenne, mais ne pas connaître aucune langue à l'écrit. » P4.

P4 critique l'esprit conservateur de ses ancêtres, quant à leur langue de famille. À son avis il faudrait plutôt se soumettre à ce qui se produit au niveau linguistique, et ainsi montrer *une adaptation* aux tendances linguistiques actuelles et non pas lutter contre ce qui se produit autour. *La loyauté linguistique* est considérée comme ringarde par les jeunes Sénégalais, alors que la génération antécédente a montré une forte appartenance au groupe, voire à l'origine, suscitant ainsi des sentiments de cloisonnement (cf. Juillard 1995 : 273). S1, de son côté montre un avis divergent de celui de P4 ; inquiet de l'avenir de sa langue maternelle, minoritaire au Sénégal, il ne cache pas son souci pour sa langue de famille (voir annexe).

La conscience de l'infériorité sociale de la langue maternelle pousse certains locuteurs à insister à n'utiliser que celle-ci à domicile, surtout si la famille serere, diola, ou poular se trouve à Dakar. Selon D1 il est important de préserver les langues minoritaires : il constate que la seule façon de ne pas perdre ces langues à Dakar est de les parler à la maison. Ce qui grignote notamment les langues minoritaires dans la capitale ce sont le wolof, le français et les autres langues européennes (voir annexe).

#### 4. 2. 2 Attitudes envers le wolof

En ce qui concerne ses fonctions, le wolof est la langue normalement utilisée dans la rue et au marché. Selon Juillard (1995 : 270 -271) le wolof s'impose également comme le « vecteur de la communication dans le secteur commercial ». Il est ainsi très souvent la langue employée dans toute l'interaction interethnique sénégalaise. En tant que *langue véhiculaire*, il est considéré comme la langue de tous les Sénégalais. La propagation du wolof partout au Sénégal semble pourtant inquiéter la plupart des interviewés issus d'autres ethnies. Certes, certains affirment sa dominance

juste comme un « phénomène naturel ». C'est-à-dire que les opinions semblent être réparties en ceux qui s'inquiètent du sort de leur langue de famille aussi bien à cause du français qu'à cause du wolof, alors que d'autres voient la wolofisation comme une tendance positive. Les premiers défendent une pluralité des langues au Sénégal, tandis que les derniers se plient aux tendances sociolinguistiques sénégalaises. Ils voient une langue véhiculaire sénégalaise comme un outil pratique, qui regroupe tous les Sénégalais.

Souvent *les jeunes* trouvent le wolof au sommet de la hiérarchie des langues. Ils apprennent le wolof pour s'identifier à un autre type de regroupement que celui auquel les générations précédentes permettent de s'attacher. Ce nouveau regroupement est moins restreint, cependant, aux yeux des autres, les jeunes wolofisés sont souvent considérés comme « déracinés », S4 :

« Le Wolof, c'est celui qui a perdu ses repères. Quand on ne sait plus où on va, c'est le wolof qu'on parle. Si un Serer vient et il dit « Dama gali », je ne parle pas, vous rencontrez un Poular et il dit « Dama gali », je ne parle pas ; vous rencontrez un Diola et il vous dit « Dama gali », je ne parle pas. Ils comprennent que c'est une personne qui est devenue Wolof, déraciné. Le wolof, ceux qui l'utilisent, ce sont les gens qui ont perdu leurs racines ; celui qui a perdu ces racines devient Wolof. Quand on perd ses repères on est Wolof. Je m'y inquiète parce que c'est un déracinement total des enfants.»

Pourtant, à mon avis un déracinement des repères culturels et linguistiques ne conduit jamais la personne à un vide de valeurs et de culture. L'identité d'une personne et d'un groupe ethnique ou d'une communauté linguistique est toujours en état de modification. Dans la wolofisation, il s'agit d'un autre mode d'*enracinement*, nouveau, mixte et citadin, moins attaché aux origines (cf. Juillard 1995 : 270 et D1 dans l'annexe). Avec l'émergence du wolof véhiculaire, dans quelque mesure aussi *dévéhicularisé*, se créent ses nouvelles variétés propres à chaque ethnie. Les autres l'adoptent au détriment partiel ou total de la langue maternelle (voir D1).

La wolofisation se répand de la rue à la maison, avec les termes de Juillard (1995 : 225), elle prend de l'ampleur de la sphère de « dehors » parmi les langues de « dedans ». D'après Juillard (1995 : 270), le wolof s'impose également comme vecteur de la communication dans le secteur commercial (voir W1). La wolofisation partage les opinions quel que soit le groupe ethnique de la personne interrogée : S3 voit le wolof comme quelque chose de pratique qui sert à faciliter la communication interethnique. Selon S4 la wolofisation est un résultat regrettable de brassage ethnique qui se fait au détriment des langues sénégalaises minoritaires.

#### 4. 2. 3 Entre le wolof et le français

« Souvent c'est le bas âge qui se fait en français. Mais le wolof et le français se complètent ; ce que tu ne peux pas dire en français, tu le dis en wolof et vice versa. » S2

« Tu vois, il y a beaucoup de différents dialectes en diola. Moi je parle le diola, le manding et le wolof et entre ces langues là, je fais mon choix. Ici aussi à Dakar on parle ces langues et on met le français et l'anglais à l'intérieur, avec l'italien. » D2

Les fonctions et les attitudes envers les variétés hautes, les « langues 'H' » du Sénégal, semblent aussi s'expliquer par une interdépendance de ces deux langues: elles se complètent. Ceci veut dire que le continuum des variétés entre le wolof et le français explique ses fonctions et ainsi les attitudes dans la configuration sociolinguistique dakaroise. L'émergence d'un nouveau code mixte wolof-français s'explique partiellement par la cohabitation intime de ces deux langues, et le chevauchement de ses fonctions. Il s'agit d'une manière de pallier des lacunes, de compenser les manques qu'une de ces deux langues a laissés. Le degré des éléments français dans le wolof n'est pourtant pas solide, même si dans quelque mesure ses fonctions se chevauchent jusqu'à une mesure où on pourrait prévoir une certaine *créolisation* (cf. Juillard 1995 : 86).

Le *code mixte*, caractéristique des interactions dakaroises, est en outre caractérisé par une alternance wolof-français, ce qui réfère au code switching. Il est également caractérisé par des *emprunts établis* ou *intégrés*, mais tout également *spontanés* (W2, S4, D2, W1). Le rôle du wolof est central dans la culture orale : il est la langue de la plaisanterie, surtout parmi les jeunes Sénégalais (W1). Dans le domaine scolaire par contre, le wolof complète les vides de compréhension que le français a laissés. D2, W3 et W4 expliquent les avantages que ces codes mixtes apportent en rendant plus riche le vocabulaire d'un locuteur plurilingue ; le terme manquant d'un idiome est emprunté d'un autre.

Pour résumer, là où le français complète le wolof c'est quand il s'agit du vocabulaire du *travail* ou de l'*écriture*. Le wolof en revanche, est la langue de communication de la *rue* et d'ailleurs dans la culture *orale*. C'est-à-dire que le wolof fait se détendre, le français travailler.

#### 4. 2. 4 L'arabe dans le répertoire sénégalais

Le succès de l'islam ne favorise pas seulement le wolof, mais rend la langue arabe présente aux répertoires linguistiques sénégalais. Pourtant, son usage reste toujours référentiel et réservé dans les fonctions « hautes », religieuses. Calvet (1994 : 91) affirme que la *fonction* religieuse de

l'arabe est la seule qu'il possède, bien qu'il n'ait pas de *statut*. L'éducation formelle est souvent liée au français, informelle au wolof et à l'arabe (W2).

#### 4. 2. 5 Attitudes envers l'anglais

Les attitudes envers l'anglais semblent être très positives, surtout parmi les jeunes. Cette orientation favorable et l'acquisition de l'anglais s'expliquent souvent plutôt par connotations à la musique ciblée aux jeunes et aux idéologies qu'elle transmet. Ceci se réfère souvent à l'image préétablie des Etats-Unis. À cause de cette même raison, les générations antérieures se montrent critiques (D1) :

« Mes grands-parents et ses amis quelque fois appellent la radio pour dire aux jeunes rappers sénégalais d'arrêter de dire 'you know what I'm saying', tu sais, ils veulent que tous les Sénégalais ne se tiennent qu'à leur langue. Ils pensent que ces façons de parler-là sont trop américains ou quoi ».

P4 semble partager cette idée. W1 et P2 non plus, ne sont pas des exceptions en tant que jeunes Sénégalais, quant à leur intérêt pour l'anglais.

Deuxièmement, l'anglais est vu comme une alternative pour le français en tant que langue étrangère (W1, S3, D2). Peu d'associations à l'anglais se font à son statut en Gambie, quoique quelquefois cela explique l'acquisition de l'anglais si le locuteur a été émigré en Gambie (D4).

Certains ne se méfient pas du français, ni des autres langues. L'anglais, notamment, reflète une attitude d'ouverture (P1). Les jeunes lycéens semblent être très favorables à l'anglais, non pas parce que c'est la langue officielle gambienne, mais parce que c'est la langue internationale et surtout, la langue des rappers américains, idoles de beaucoup de Sénégalais (S3, W1).

Le commentaire de S4, cependant, ne flatte pas le monde anglophone. C'est-à-dire que l'anglophonie et la francophonie créent des blocs politico-culturels, qui se reflètent dans de telles idées présentés par S4. Ceci suggère également le fait que l'anglais est étranger, aussi bien dans les visions embellies que dans son altérité qui ainsi évoque des images négatives préétablies.

#### 4. 3 Fonctions du français et les attitudes envers celui-ci

Sur une grande échelle, suivant mon hypothèse originelle, nous pouvons garder deux grandes lignes quant aux attitudes envers le français : ceux qui *favorisent* la langue officielle ou ont une attitude plus ou moins *neutre* envers celle-ci et ceux qui en revanche s'y montrent critiques ou en

*défaveur*. En termes de Gardner et Lambert (1974) nous pourrions plus ou moins adopter une répartition entre bilinguisme *additif* et ensuite par contre bilinguisme *soustractif*. Certes, Allard et Landrey (1992 : 223) affirment que le *bilinguisme des groupes minoritaires* connaît une tendance à être de type soustractif. Les différences dans le bilinguisme dit minoritaire et bilinguisme majoritaire est évident : les communautés linguistiques minoritaires n'ont qu'à apprendre ou à acquérir d'autres langues afin de pouvoir communiquer aussi bien dans leur entourage à domicile qu'à l'étranger, au travail, à l'école et cetera. En revanche, c'est souvent de leur propre gré que les *groupes majoritaires* apprennent une deuxième langue (cf. Juillard 1995 : 312).

Ainsi, l'acquisition de la langue du groupe dominant est souvent un pas transitoire vers l'assimilation, au moins quand celle-là commence à grignoter les fonctions de la première langue ou de la langue maternelle. Pourtant il ne faut pas trop s'attacher à cette vision dichotomique : beaucoup de locuteurs cultivent les deux opinions : une idée particulière émerge dépendant du sujet en question.

J'ai compté des occurrences (16 = le nombre total des interrogés) des points de vue les plus centraux que nous allons examiner. Pourtant, comme cette étude n'est pas une recherche quantitative, mettons toujours en relief *ce que* les gens disent et non pas *combien* d'entre eux sont de tel ou de tel avis.

#### 4. 3. 1 Connotations positives

Le français fait émerger des allusions positives chez les Sénégalais principalement grâce à sa liaison avec l'école et avec le travail. Quand le français est vu *utile* et qu'il a de nombreuses *fonctions* chez un locuteur, celui-ci en a *besoin*, et ainsi montre souvent une attitude positive ou neutre envers la langue.

##### 4. 3. 1. 1 Langue urbaine (5/16)

Le français est surtout considéré comme une langue citadine à cause de la liaison avec la scolarisation et les emplois dans la ville ; ces deux situations demandent une maîtrise de la langue officielle. Quand les Sénégalais parlent le français en tant que langue urbaine, ses fonctions citadines sont souvent reparties encore à trois : P1, par exemple, a vu le français en tant que langue *urbaine* en général ; S4 et W1 le considèrent comme une langue exclusivement *dakaroise*. D3 et D1 se dirigent vers une échelle plus détaillée : le français est la langue des *quartiers administratifs* dans le cœur de la capitale :

Dans la rue tu ne parles que le wolof. Tu ne peux pas te permettre de parler en français parce qu'on croit que tu es prétentieux ou quoi, ou des choses de ce genre. Ici dans les milieux, dans des ghettos, si aujourd'hui, tu te mets à parler le français, ils pensent que tu es prétentieux. (D1).

Selon S4 le français à Dakar pourrait en principe frayer son chemin à domicile, ce qui ne serait guère possible dans la campagne sénégalaise. Selon D1 le français ne s'emparera guère des rues de Dakar ; c'est-à-dire que si le français résonne dans la communication quotidienne, on peut être sûr que l'un des interlocuteurs africains n'est pas un Sénégalais :

Mais si c'est en ville, là, tu peux te permettre de le (le français) parler librement, parce que dans le centre-ville, c'est le métropole : il y a des Béninois, il y a des Ivoiriens qui fréquentent, comme des Sénégalais. Tu peux parler en français quand tu entends quelqu'un qui le parle. Là, tu pourra dire que cet Africain n'est pas forcément un Sénégalais ou quoi (D1).

#### 4. 3. 1. 2 Langue de l'administration et des bureaux (7/16)

Le français au Sénégal partage quelques *fonctions* avec le wolof, en tant que langue véhiculaire, entre autres. Cependant, en ce qui concerne son *statut*, il n'a pas d'équivalent (cf. Calvet 1994 : 91). C'est-à-dire qu'il est la seule *langue officielle*, et ainsi la langue employée dans les interactions gouvernementales. Elle n'évoque pas de rapport sentimental, mais plutôt une approche utilitaire :

« Le français au Sénégal n'est pas une langue indigène ni une langue étrangère, c'est la langue officielle, parce qu'elle s'utilise surtout dans l'administration, c'est la langue utilisée dans les bureaux. » W3

Certes, le gouvernement a déclaré six *langues nationales*, dont la fonction est dans quelque mesure aussi politique, mais surtout culturelle, sociale, et avant tout, symbolique. Dans beaucoup de pays la distinction entre la langue nationale et la langue officielle ne se fait pas ; toutes les deux fonctionnent comme des symboles d'unité nationale ou internationale, et tracent une distinction entre communautés linguistiques étrangères. Le choix de(s) langue(s) officielle(s) véhicule cependant les attitudes des politiciens envers l'identité nationale. L'élaboration du statut des langues nationales est une reconnaissance de la diversité culturelle et linguistique. La question de la « neutralité » surtout de la langue officielle n'est pourtant pas toujours nette (cf. Holmes 1992 : 105, 111, 115). Dans mon échantillon de locuteurs sénégalais, sept interrogés favorisent le français pour

des raisons utilitaires ; ils ont une approche instrumentale de la langue des bureaux (P3, S2, S4, D4, W1, W3).

#### 4. 3. 1. 3 Langue du travail (8/16)

Huit locuteurs, dont la majorité des Poulars, voient le français comme ce qu'il est officiellement : la langue des rencontres officielles, qui sont souvent des rencontres nouées sur le lieu de travail. C'est un *instrument* qui contribue à accéder à un certain habitus. Quant à la maîtrise du français, tous les interrogés ont constaté que leur *attitude* pour pratiquer le français est de type *instrumentale* (P1, P2, P3, P4, S2, D4, W1, W3). Pour W3 le domaine du français s'est pourtant élargi de ses fonctions référentielles.

Pourtant chez les Wolof la répartition des usages des langues est claire : le wolof est parlé à la maison et dans tout autre contexte informel. Le français, par contre, s'emploie au travail et dans toute autre situation officielle. Pour W2 le wolof et le français sont également importants ; ces deux pourtant occupant leurs propres domaines d'usage. La répartition entre le français et le wolof est ainsi claire dans la famille d'un Wolof : le français s'emploie d'une façon référentielle à l'école et au travail, le wolof s'utilise dans tout autre contexte, souvent officieux.

#### 4. 3. 1. 4 Langue scolaire (12/16)

La première association que le français suscite est l'école (P2, P3, P4, S3, D3, W1, W3, W4). Ceci est évident car beaucoup de gens qui parlent le français, se sont instruits dans les établissements nationaux. Le côté écrit du français, également, est vu comme un soutien éducatif (P3, S1).

Pour D3 le français ne s'utilise qu'à l'école. W4, par contre, l'emploie aussi dans des situations extra-scolaires. D4, qui le parle aussi hors du contexte scolaire, pense que le français est devenu une langue sénégalaise, c'est-à-dire que selon lui, il est *vernacularisé*. W1 voit le fait que le français est le moyen d'instruction des Sénégalais aussi bien comme une conséquence que comme un rappel de la colonisation. Par l'expérience de P4, la présence centrale du français est *normale*.

#### 4. 3. 1. 5 Un privilège (3/16)

« Moi, de toutes les langues que j'utiliser, je préfère **le français** parce que c'est une langue qui **nous permet d'avoir une promotion**. Oui, à l'école, ce qu'on fait, c'est sur la base de français. J'aimerais que nos enfants puissent comprendre depuis le bas âge, très tôt le français. Nous

essayons autant que possible, de leur parler le français déjà à domicile pour qu'ils puissent maîtriser déjà très tôt le français, et maintenant ils se débrouillent déjà pas mal. » D4

Comme le français est la langue scolaire et celle du travail, il est vu comme le vecteur de développement du pays (S1). Également, il a le prestige d'être la langue de la communauté scientifique sénégalaise (W4). Le français occupe ainsi par excellence les *fonctions hautes*, *H*, d'une langue. Pourtant, D1 regrette que tout le monde ne maîtrise pas la langue officielle, ce qui en résulte est que ce défaut les prive de ses possibilités éducatives et professionnelles.

#### 4. 3. 1. 6 Langue écrite (6/16)

Le caractère oral des langues sénégalaises les prive de certaines fonctions, de celles qui véhiculent l'information écrite entre autres. Ceci peut susciter un manque de prestige, que vient compléter la langue européenne, à laquelle on a accordé beaucoup de valeur livresque (D2, W1, W2).

Il est difficile de dire si c'est le français qui complète les vides laissés par le wolof ou si c'est le wolof qui complète le français sénégalais. La complémentarité de ces deux langues, qui a créé le code mixte, est toutefois réciproque. Il est beaucoup plus facile de constater que le français occupe la place dominante dans toute communication écrite sénégalaise (W1). S3 présente une constatation neutre sur la langue scolaire, encore, à part S3 et W1, beaucoup d'autres ont insisté sur la valeur livresque du français.

Surtout à Dakar il est difficile de dire où finit une conversation en wolof et où commence une autre en français. C'est-à-dire que aussi bien à l'écrit qu'à l'oral, le français complète le wolof, surtout urbain (W4, W3). La répartition des usages de ces deux langues est accentuée chez les Wolof : le wolof est la langue des interactions orales, le français des communications écrites.

#### 4. 3. 1. 7 Langue véhiculaire (5/16)

Même si le français ne s'emploie pas dans des interactions interethniques informelles au Sénégal, dans quelques situations il peut avoir cette fonction : il sert de véhiculaire si le wolof n'y suffit pas. Même si le wolof est *la langue véhiculaire*, surtout au Nord du Sénégal, selon P3 et S4, si le wolof ne suffit pas pour faciliter la communication interethnique, elle se fait en français. Selon, P2, notamment, le français joue le rôle de langue véhiculaire, ce qui paraît être moins commun pour

les autres interrogés. Pourtant avec une approche utilitaire, les Poular voient le français comme la langue qui relie les Sénégalais (P2, P3).

Deuxièmement, le français est surtout la langue unificatrice de l'Afrique de l'ouest francophone (D1). P2 est du même avis :

« Avec la langue française on peut communiquer, déjà, parce qu'elle est beaucoup plus parlée ici que les autres langues. **Si tu vois un Guinéen, il parle le français ; tu vois un Ivoirien, tu vois un Gabonais –tu peux communiquer avec eux tous !** Par rapport aux autres langues, c'est la langue la plus populaire ici ou quoi, à part le wolof et les autres langues maternelles. À part le Sénégal, **la langue française est aussi parlée dans beaucoup d'autres pays d'Afrique.** Elle est la langue la plus parlée. » P2.

Le wolof pour beaucoup d'interrogés n'a pas de concurrent pour ce qui est de son rôle en tant que langue véhiculaire du Sénégal. Pourtant selon D2, là où le français accède aux fonctions véhiculaires pour les Sénégalais, c'est quand il est utilisé avec les Togolais, Ivoiriens, les Maliens et les Camerounais, entre autres. La langue française est un point de référence central pour les pays dits « francophones » en Afrique et ailleurs dans le monde<sup>29</sup>. Cependant, quand la francophonie d'une part unifie culturellement les 18 États africains, elle les exclut du reste du continent (voir 4.2.4).

Troisièmement et finalement, le français est vu comme une langue internationale, c'est-à-dire la langue qui véhicule les connexions entre l'Afrique et l'Europe. Il n'est ainsi pourtant pas défendu seulement en tant que langue officielle sénégalaise ; ses liens ont également vu atteindre des dimensions internationales. Là, sa valeur instrumentale est soulignée (P4, D1). Ceux qui partagent un esprit ouvert, internationaliste, ne voient pourtant pas seulement le français en tant que langue qui permet de noyer des connexions internationales et surtout, intercontinentales ; les locuteurs ont volontiers aussi recours à l'anglais (W1, P4).

#### 4. 3. 1. 8 Marqueur d'identité autre que wolof (2/16)

Au choix entre le français et le wolof, deux locuteurs, tous les deux Diolas, ont favorisé le français, car entre les Sénégalais il est ethniquement neutre, *dé-ethnisé*. D2, entre autres, pense que son groupe ethnique est le plus favorable au français :

« Les Diola, ils parlent mieux le français parmi tous les ethnies. Ils aiment bien parler le français. La majorité des gens qui travaillent dans l'administration, dans les services militaires,

---

<sup>29</sup> En témoigne aussi la même monnaie, le cfa, qui unifie les Africains « francophones », dans le domaine de l'économie.

s'ils parlent le français, ce sont des Diola. Aussi dans les bus, ils parlent le diola et le français en même temps, mais les Wolof, ils parlent toujours le wolof entre eux. »

De plus, D1 dit de ses expériences que parler le wolof en Casamance a marqué un lien au Nord, c'est-à-dire une distance avec les autres Casamançais :

« ..si je ne parle pas le diola, il faut absolument que mieux que je parle en français ou bien même en anglais, mais je ne pouvais pas prononcer un mot de wolof. »

#### 4. 3. 2. Connotations négatives

Si le français suscite des connotations négatives chez les Sénégalais, il est souvent dû au sentiment d'*insécurité linguistique* qu'il pose. Les lacunes dans la maîtrise du français créent des hiérarchies sociales ; ceux qui ne le maîtrisent pas sont stigmatisés inexpérimentés. Il pose souvent un problème au début de la vie scolaire ; les jeunes écoliers le voient étranger et difficile.

##### 4. 3. 2. 1 Fonction purement référentielle (14/16)

Les interrogés ne disent pas explicitement que leur usage du français demeure référentiel. Pourtant ils ne disent pas directement non plus, qu'il pensent en français ou l'utilisent d'une manière affective, sauf deux locuteurs du wolof, dont la maîtrise du français semble être de niveau élevé (W2, W3).

D1 est un bon exemple de locuteur sénégalais originaire d'un groupe linguistique minoritaire. Issu d'une famille diola, il s'est approprié le wolof en tant que langue maternelle. La langue officielle par contre, il l'utilise pour les fonctions référentielles, pas affectives ni expressives (voir annexe).

##### 4. 3. 2. 2 Rappel de la colonisation (2/16)

Parmi beaucoup de locuteurs, le français est considéré comme étranger ; ceux-ci ne pensent pas qu'il soit vernacularisé, car il marque une distance entre les locuteurs sénégalais. Ainsi, il n'est pas dé-ethnisé de la France ni des connotations qu'elle évoque. Le français marque une distance entre les Sénégalais, alors qu'entre les différentes nationalités de l'Afrique francophone, il marque une proximité (P3, D2).

Certains locuteurs affirment que le français n'est pas vernacularisé au Sénégal, il est vu comme imposé et comme un instrument de néocolonisation. Pourtant, ceux qui ont évoqué la colonisation ont été beaucoup moins nombreux par rapport à l'hypothèse (voir annexe).

#### 4. 3. 2. 3 Mal à l'aise, l'obligation (5/16)

Les *schémas de dominance sociale* de Schumann (1978 : 165) expliquent les problèmes qui peuvent survenir dans l'acquisition de la langue cible, LC. Si les apprenants de la deuxième langue sont socialement supérieurs ou dominants dans le domaine politique, culturel, technique ou économique, ils ne vont pas apprendre la langue cible, si celle-ci est la langue d'un groupe inférieur ou dominé. Les groupes dominés ont aussi un complexe : *la distance sociale* entre le groupe des apprenants et la communauté linguistique des locuteurs de la langue cible est néfaste pour l'acquisition ou l'apprentissage de cette langue.

Les meilleurs résultats et performances dans une deuxième langue se produisent quand les deux communautés sont le plus égalitaires possible quant à leur statut politique, culturel, économique et technique. Il y a évidemment un manque d'égalité entre le français et les langues sénégalaises ; l'acquisition du français au Sénégal est quelquefois jugée problématique à cause de cette distance.

Le problème se pose davantage quand le français est vu comme une langue étrangère et imposé au détriment de la langue maternelle et du développement cognitif que permet l'apprentissage en celle-ci (voir P3). Également selon S2, P3 et W1 les jeunes élèves des classes primaires sont confrontés à un choc linguistique une fois qu'ils affrontent une langue qu'ils entendent pour la première fois.

La diglossie est un phénomène problématique. Le plurilinguisme et la pluralité ethnique sont souvent vus comme une richesse, alors que la diglossie est un appareil de subordination où certaines langues se dévalorisent par rapport à autres (cf. Chiss et al. 1992 : 32). Ainsi, selon D4, par exemple, le défaut de maîtrise crée un inconvénient.

#### 4. 4 Tendances sociolinguistiques sénégalaises

##### 4. 4. 1 Changement du rôle de la langue officielle

Les fonctions du français ont changé dans la configuration sociolinguistique sénégalaise. Depuis que le français s'est installé au Sénégal, les domaines d'usage sont élargis de « français tirailleur » au « français scolaire » et à beaucoup d'autres domaines (cf. Walter 1988 : 226). Selon trois interrogés ce changement de rôle dès l'indépendance a fait en sorte que le symbole du capital culturel et livresque n'est plus la seule clé pour accéder aux postes supérieurs dans la société hiérarchique sénégalaise :

Après l'indépendance on a vécu une certaine perception que celui qui parle le français était évolué, qui avait une situation sociale privilégiée. À travers le français la personne était valorisée, mais maintenant ce n'est plus le cas (W2).

Les Sénégalais d'aujourd'hui semblent remettre en cause le français comme la seule langue jouissant de l'estime général :

Maintenant on a pris conscience que dans tous les pays colonisés par la France, même si on y parle leur langue, ça ne veut pas dire qu'on devrait oublier les autres langues. Maintenant les gens ont commencé à instaurer les langues dans les écoles, les langues comme le wolof, le poular, le serer, le diola (P4).

S2, également, est de même avis. Il pense en plus que le rôle du wolof en tant que langue unificatrice du Sénégal est plus central que celui du français :

Je pense que le wolof, c'est la langue qui est plus fédératrice que le français dans ce pays. Le français est pourtant très utile, vous savez, depuis longtemps c'est un instrument de la promotion sociale, le français. Quand on part à l'école on peut se faire une situation privilégiée, mais ces circonstances ont évoluées. C'est-à-dire que maintenant les gens ont compris que ce n'est pas seulement le français qui peut faire cette promotion (S2).

La situation sociolinguistique du Sénégal est à mon avis caractérisée principalement par trois facteurs. Premièrement, le brassage ethnique et linguistique se renforce de plus en plus faisant en

sorte que les frontières ethniques et linguistiques ne sont plus identifiables et fixes. D'un côté, la raison pour cela est la prolifération des mariages exogames, d'un autre, le rôle expansif de la langue wolof. La wolofisation prend de plus en plus d'ampleur, surtout en tant que langue commune des rues et du marché, il sert de plus en plus de langue véhiculaire surtout dans le Nord du pays. Il va également au de-là de sa fonction de langue véhiculaire une fois entré dans les foyers des autres groupes ethniques. Ainsi, il se *dévêhicularise* une fois transmis aux enfants des autres ethnies.

Pour ce qui est du français, son rôle demeure central, quoiqu'il n'occupe toujours pas de place dans la vie hors du contexte scolaire ou gouvernemental. En ce qui concerne le niveau des attitudes, il est difficile de tracer une dichotomie entre les groupes ethniques qui ont une attitude positive envers le français, qui sont en faveur de son statut incomparable, et ceux qui par contre ont une attitude négative, qui voudraient remplacer certaines fonctions de la langue officielle par les langues nationales. Les réponses de chaque interviewé connaissent des contradictions : des idées positives et négatives émergent selon le besoin et le sujet dont on parle. C'est-à-dire que, en ce qui concerne les attitudes envers le wolof et le français, l'ethnie de la personne interrogée s'est révélé un facteur de très peu d'importance. Sauf dans certains chapitres : dans 4.3.1.8, les Diola disent utiliser le français afin de bien marquer l'altérité aux Wolof. Les Poular voient le français, comme toutes les autres langues (voir P1, P2, P3, P4), d'une manière utilitaire, dans le domaine du travail (4.1.3.1) et de l'interaction interethnique et internationale (4.3.1.7). Ce qui est caractéristique aux Serer, c'est qu'ils sont sous la menace d'être particulièrement wolofisés, ce qui les fait tenir à leur langue maternelle (cf. Juillard 1995 : 177).

#### 4. 4. 2 Réflexions sur le plurilinguisme

Abordant la question du plurilinguisme, il faut que nous nous rappelions que ce phénomène en Afrique se révèle d'une façon très particulière par rapport à l'Europe, entre autres. Ceci fait que même le concept de *la langue* est interprété différemment. La vision européenne, divise les langues en maternelle et en étrangères. On *apprend* les langues étrangères souvent par des moyens écrits. Dans les milieux oraux et plurilingues par contre, on parlerait plutôt d'une *acquisition* : les langues incluses dans le répertoire plurilingue sont *acquises* dans le quotidien pour les besoins communicatifs et professionnels.

Le caractère plurilingue et oral des sociétés ouest-africaines génère des particularités dans la perception de la langue et de l'acquisition de celle(s)-ci par rapport à la pensée européenne, traditionnellement monolingue et bien répartie entre communications écrites et orales. D'après mon expérience, pour des personnes plurilingues, il est naturel d'entendre dans leur entourage des

langues qu'ils ne connaissent pas sans que cela leur soit particulièrement gênant. La maîtrise de plusieurs langues dans un répertoire européen signale souvent un bon statut social et est le résultat d'une scolarisation élevée, voire même académique. En Afrique et ailleurs dans le monde, l'ordre normal a toutefois été le plurilinguisme et non pas le monolinguisme tel qu'il est maintenant connu en Europe (cf. Anhava 2002 : 30-31). Le plurilinguisme est souvent un phénomène oral et caractéristique des environnements pauvres où le déplacement des gens est compliqué. Ainsi, même si le plurilinguisme est souhaitable dans l'optique qui le considère comme additif, il est difficile de convertir les sociétés à cet état, ce qui irait contre le développement (cf. Anhava 2002 : 31).

#### 4. 4. 3 Renforcer la situation des langues nationales

Il est crucial de tenir compte des tendances sociolinguistiques quand on élabore les programmes éducatifs (cf. Skutnabb-Kangas 1988 : 52). L'éducation primaire est sans doute la plus fructueuse quand elle se fait dans les langue(s) maternelle(s) afin d'éviter les situations de *sabotage linguistique* dont parle Skutnabb-Kangas (1995 : 8). Ce n'est pas le cas au Sénégal où le français n'est guère la langue des mères sénégalaises. Ainsi nous pourrions supposer que la situation idéale pour un jeune élève serait que l'enseignement se fasse dans sa langue maternelle sénégalaise. Pourtant dans toute ancienne colonie africaine où la langue officielle est toujours le français, l'anglais ou le portugais, ce ne sont pas autant ces langues qui grignotent la place des langues minoritaires, mais plutôt les langues locales dominantes (cf. Anhava 2002 : 230). Beaucoup de Sénégalais sont d'accord quant à la promotion des langues nationales dans les écoles primaires : le passage au français pourrait se faire plus tard, dans les classes avancées, et non pas pour les petits écoliers qui débutent leur carrière scolaire (cf. S2).

## 5. CONCLUSION

Pour conclure cette étude, je dois constater qu'une fois les entretiens démarrés, je me suis toute de suite rendu compte que mon hypothèse de départ était trop absolue. C'est-à-dire que nous ne pouvons pas tracer une dichotomie entre ceux qui sont favorables au français et ceux qui en revanche lui sont défavorables. Nous ne pouvons pas non plus répartir les opinions selon les ethnies, ce que je pensais être essentiel en tant que facteur influençant la relation avec la langue officielle. Par contre, d'après mon observation, différentes opinions émergent selon le thème dont on parle : la famille, l'éducation, les relations interethniques sénégalaises, les relations internationales africaines et les relations intercontinentales. Pourtant pour synthétiser j'ai divisé les

fonctions du français n'essayant pas de mettre trop en relief l'origine ethnique de la personne interrogée.

J'avais aussi voulu découvrir si les Sénégalais proposaient des alternatives pour le français dans l'éducation primaire. Ceux qui en ont parlé ont été d'avis que l'idéal serait de soutenir l'enfant aussi dans le développement de sa langue maternelle. Pourtant, la réalisation d'écoles au moins bilingues n'est pas facile sur un plan administratif.

Avec des « alternatives », je pensais bien sûr au wolof, qui au moins touche un nombre plus élevé de Sénégalais, 80% de la population (Franke et al. 2001 : 5). Certes le côté internationale du français incite les gens à le favoriser. Pourtant, il est difficile de dire combien des 9 millions des Sénégalais maîtrisent -au moins à un niveau élémentaire- la langue officielle. Un indice serait possiblement le taux des alphabétisés, car l'alphabétisation se fait souvent en français. Beaucoup d'étudiants sénégalais rêvent de faire un diplôme à l'étranger, souvent en Europe ou aux États-Unis. Certes, la langue que les jeunes commencent à favoriser est également l'anglais.

Pour ce qui est de la vernacularisation du français, une seule opinion déclarée par tous les Sénégalais est impossible à discerner : les uns l'ont adopté dans leur répertoire linguistique, alors que pour les autres il demeure toujours étranger et marque une distance entre les locuteurs du même pays. Ce qui souvent précède une attitude positive envers une langue donnée est *un besoin* de la parler, soit au moment présent soit dans l'avenir. Le français est considéré à partir de ses différentes *fonctions* dont divers points de vue émergent de ce qui concerne les relations de hiérarchie entre la langue officielle et les langues vernaculaires.

La langue officielle sénégalaise est alors vue premièrement comme une langue urbaine qui sert à la communication dans les plus grandes villes. Deuxièmement, elle est toujours associée à la vie du travail, à l'administration et aux rencontres qui se déroulent dans les bureaux. La fonction de langue de temps en temps véhiculaire de la population urbaine et travailleuse est constatée dans la plupart des réponses comme un fait neutre, ce qui veut dire qu'il y a une absence d'attitude partielle. Par contre, ce qui fait les Sénégalais défendre leurs langues maternelles face au français, est la vie scolaire et la problématique de l'instruction nationale.

La véhicularité du français se voit à trois niveaux : premièrement, au niveau national, certains interrogés affirment qu'au manque de maîtrise du wolof, le français s'insère dans la communication interethnique. Deuxièmement, le français est souvent perçu utile dans les relations avec les autres Africains venant des pays dits francophones, ce qui est bien plus fréquent comme cas que le premier. Par conséquent si l'on entend le français hors des situations officielles, dans la rue par exemple, il est bien plus probable qu'au moins l'un des interlocuteurs africains soit un Guinéen, un Ivoirien ou un Togolais par exemple. Finalement, ceux qui favorisent le français grâce à sa fonction

de langue internationale, défendent sa présence au Sénégal, car il est un pont pour ceux qui songent à émigrer pour les études ou pour le travail.

Je me poserais volontiers la question suivante : comment peut-on se servir des conclusions tirées dans cette dissertation ? Quels emplois ultérieurs pourrait-on trouver en profitant de la synthèse de cette étude ? Comme tout système langagier, la situation sociolinguistique sénégalaise est en perpétuel état de modification. Les nouvelles études des attitudes et des fonctions des langues portent de nouveaux points de vue. Dans cette étude je me suis interrogée sur les questions concernant le français, pour ceux qui au moins sont en quelque mesure des détenteurs de la langue officielle sénégalaise.

Si je devais prolonger cette étude, je m'interrogerais sur la relation entre le français et le wolof, plus spécifiquement sur l'aspect du code switching que j'ai déjà à plusieurs reprises observé. Dans de tels cas l'objet de l'étude pourrait être le degré d'interférence entre le wolof et le français sénégalais. Le continuum entre le wolof empreint du français, le code mixte citadin, et la variété urbaine dakaroise du français ouvre un domaine d'étude intéressant.

L'autre point pertinent que j'aimerais souligner concerne les politiques d'éducation dans les pays multilingues et surtout di- ou triglossiques où une langue, souvent celle de l'ancienne puissance coloniale jouit toujours de l'estime générale. Ceci produit une situation diglossique, hiérarchique, dont souvent même pas la moitié du peuple n'a la possibilité de profiter. En rédigeant des programmes d'instruction, il faut tenir compte des tendances linguistiques des ressortissants mêmes, afin de bien développer le pays dans une direction si impartiale et fructueuse que possible.

## 6. BIBLIOGRAPHIE

- Anhava, Jaakko (2002) : *Maailman kielet ja kielikunnat*, 2ème édition, Tammerpaino oy, Tampere
- Allard, R. & Landry, R. (1992) : « Ethnolinguistic Vitality and the Bilingual Development of Minority and Majority Group Students », Pp. 223-251, dans Face, Jaspaert & Kroon éd. (1992): *Maintenance and loss of minority languages*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam/Philadelphia
- Baggiani, Moreau, Robillard (1997) : « Communauté linguistique » Pp. 88-93 dans Moreau, Marie-Louise, éd : *Sociolinguistique –Concepts de base*, Mardaga, Sprimont
- Beniamino, Michel (1997) : « Diglossie », Pp. 125-130 ; « Variété basse » ; p. 287 ; « Variété haute » p. 288 dans Moreau, Marie-Louise, éd. : *Sociolinguistique –Concepts de base*, Mardaga, Sprimont
- Bickerton, D. (1975) : *Dynamics of a Creole system*, Cambridge University Press
- Calvet, Louis-Jean (1994): « Quel modèle sociolinguistique pour le Sénégal ? ou il n'y a pas que la véhicularité », Pp. 89-108 dans *Langage et Société*, no 68, juin 2004, Maison des sciences de l'homme, Paris
- Calvet, Louis-Jean (1997): « Véhiculaire », p. 289, « Vernaculaire », p. 291, « Vernacularisation », p. 292-294 dans Moreau, Marie-Louise éd. : *Sociolinguistique –Concepts de base*, Mardaga, Sprimont
- Chiss, Jean-Louis et al. (1992) : *Linguistique française*, Hachette, Paris
- Cook, Vivian (1996) : *Second language learning and language teaching*, Arnold, London
- Crystal, David (1997) : *English as a global language*, Cambridge University Press, Cambridge
- Diouf, Jean-Léopold & Yaguello, Maria (1991): *J'apprends le wolof*, Karthala, Paris
- Face, Jaspaert & Kroon éd. (1992): *Maintenance and loss of minority languages*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam/Philadelphia
- Franke, Michael et al. (2001): *Le wolof de poche*, Assimil, Chennevières-sur-Marne
- Gardner, R. & Lambert, W. (1972) : *Attitudes and Motivation in Second Language Learning*, Rowley, Newbury House
- Holmes, Janet (1992) : *An introduction to sociolinguistics*, Longman, New York, 7<sup>ème</sup>

- éd. 1997
- Hugon, Anne (1998) : *Introduction à l'histoire de l'Afrique contemporaine*, Armand Colin, Paris
- Huntington, Samuel (2002): « A universal civilization ? Modernization and westernization : language », Pp. 59-64 dans *Clash of civilizations and the remaking of world order*, 1ère édition 1996, The Free Press, London
- Häkkinen, Kaisa (1996) : *Kielitieteen perusteet*, Tammerpaino, Tampere
- Juillard, Caroline et al. (1994) : « Leur wolof dit-il qui ils sont ? La perception des appartenances régionales et ethniques à travers du wolof urbain parlé par des adolescents », Pp. 35-62 dans *Langage et Société*, no 68, juin 2004, Maison des sciences de l'homme, Paris
- Juillard, Caroline (1995) : *Sociolinguistique urbaine –La vie des langues à Ziguinchor (Sénégal)*, Cnrs éditions, Paris
- Le Petit Larousse illustré 1997*, Larousse, Paris
- Lightbown, Patsy & Spada, Nina (1996) : *How are languages learned ?*, Oxford university press, Oxford
- Moreau, Marie-Louise (1994) : « Ombres et lumière d'une expansion linguistique. Les attitudes des Diola et des Peul d'Oussouye à l'égard du wolof », Pp. 63-88 dans *Langage et Société*, no 68, juin 1994, Maison des sciences de l'homme, Paris
- Moreau, Marie-Louise, éd. (1997) : *Sociolinguistique –Concepts de base*, Mardaga, Sprimont
- Ong, Walter J. (1986) : *Oralità e scrittura –Le tecnologie della parola*, Il Mulino, Bologna
- Platiel, S. (1988) : « Les langues de culture face à une langue de la communication », Pp. 9-27 dans *Vingt-cinq communautés linguistiques de la France, les langues immigrés*, Tome 2, L'Harmattan, Paris
- Preston, Dennis (1989) : *Sociolinguistics and second language acquisition*, Blackwell, Oxford
- Raittila, Pentti (2004) : *Venäläiset ja virolaiset suomalaisten Toisina – Tapaustutkimuksia ja analyysimenetelmien kehittelyä*, Tampereen yliopistopaino, Tampere
- Rey, Alain (1993) : *Le Nouveau Petit Robert*, Dictionnaires Petit Robert, Paris
- Schumann, John H. (1978) : « Social and Psychological factors in second language

- acquisition », Pp. 163-178, dans Richards, J. C., éd. : *Understanding Second and Foreign Language Learning : Issues & Approaches*, Rowley, Newbury House
- Segalowiz, Norman & Gathbonton, Elisabeth (1977) : « Studies of the nonfluent bilingual », Pp. 77-89 dans Hornby, I., éd, *Bilingualism : psychological, social and educational implications* ;, Academic Press, London
- Skutnabb-Kangas, Tove, éd. (1995) : *Multilingualism for all*, Swets & Zeitlinger B.V., Den Haag
- Skutnabb-Kangas, Tove (1988) : *Vähemmistö, kieli ja rasismi*, Gaudeamus, Helsinki
- Spolsky, Bernard (1998) : *Sociolinguistics*, Oxford university press
- Stern, H.H. (1983) : *Fundamental concepts of language teaching*, Oxford University Press, Oxford
- Thiam, Ndiassé (1994) : « La variation sociolinguistique du code mixte wolof-français à Dakar : une première approche », Pp. 11-34 dans *Langage et Société*, no 68, juin 2004, Maison des sciences de l'homme, Paris
- Walter, Henriette (1988) : *Le Français dans tous les sens*, Robert Laffront, Paris

**Internet :**

[www.ethnologue.com](http://www.ethnologue.com), 09.10.2003

## 7. ANNEXES

### 7.1 Les entretiens transcrits

J'ai énuméré les entretiens par ethnies : les Poular, les Serer, les Diola et les Wolof, dont j'ai quatre représentants de chaque groupe. Afin de pouvoir clairement citer aux personnes interrogées, j'ai nommé l'échantillon peul en P1, P2, P3, P4, le serer en S1, S2 etc.

#### 1. Les Poular : Les Peul et Les Toucouleur

P1 : Poular (wassoulou), Bemla, masculin, 27 ans, musicien

**Moi, je me considère comme un Peul, mais ma langue maternelle c'est le manding, parce que ma mère, elle est manding. On le parle à la maison chez moi. Mon père aussi, il parle le manding, il nous n'a pas appris à parler le wassoulou (peul), même si lui, il le parle entre les autres langues qu'il sait (2.1).**

Moi je parle le créole, le mandinka, le diola, un peu de peul. Je parle le socé aussi, et un peu de bambara, tu sais, le bambara et le mandinka, ils ont les mêmes racines. À la maison nous, les enfants en famille, nous parlons tous le bambara, parce que le mandinka et le wassoulou (peul) tout ça, c'est le bambara.

**Ici à Dakar, je parle le wolof ; c'est la langue nationale du Sénégal. Mais à Casamance d'où je viens, je parle le mandinka et en même temps je parle le wolof avec le diola –en Casamance il y a plusieurs d'ethnies tu vois. Donc ça dépend des lieux ou quoi. (4.1.4)**

Donc ici à **Dakar** (4.3.1.1) c'est le wolof, et **le français** que je préfère, parce que je **travaille** (4.3.1.3) dans le tourisme ou quoi. Mais moi, j'aime toutes les langues et je n'ai pas de préférences, j'aime **les toutes** parce que **ça me permet de communiquer plus, tu vois, avec les gens et les différentes personnes** (4.3.1.7). À Dakar, j'utilise beaucoup le français, à Ziguinchor aussi, mais chez moi **au village je ne l'utilise pas beaucoup** (4.3.1.1), sauf dans les **milieux touristiques** (4.3.1.3) par exemple à Kafountine et à Kap Skiring tu vois.

Tu sais, **quand je parle le français, en même temps je le mixe avec le wolof, avec peut-être un peu d'anglais** (4.2.3), c'est ma façon ou quoi. Tu vois, c'est l'habitude. Sans que tu comprends ces mots-là, là, il y a un peu de wolof ou quoi.

Et à part le français, j'aime bien apprendre toutes les langues ; **l'anglais** (4.2.5), pour moi c'est **universel** ou quoi. N'importe où tu es tu peux parler anglais Je le parle même si je ne le

parlais pas avant ou quoi, comme ça je l'ai appris. Comme dans le japonais, je connais l'alphabet, parce que j'ai travaillé de fois avec des touristes japonais.

**Quand je pense, c'est en wolof ou quoi, parce que on est au Sénégal (2.1).**

P2 : Poular (foulbé), Seidu, masculin, 32 ans, commerçant

Avec la langue française on peut communiquer, déjà, parce qu'elle est beaucoup plus parlée ici que les autres langues. **Si tu vois un Guinéen, il parle le français ; tu vois un Ivoirien, tu vois un Gabonais (4.3.1.7)** –tu peux communiquer avec eux tous ! Par rapport aux autres langues, c'est la langue la plus populaire ici ou quoi, à part le wolof et les autres langues maternelles. À part le Sénégal, la langue française est aussi parlée **dans beaucoup d'autres pays d'Afrique (4.3.1.7)**. Elle est la langue la plus parlée.

Pour moi, ce que le français m'apporte c'est que je peux **faire le commerce (4.3.1.3)**, et puis je peux être un interprète si je vois quelqu'un qui ne parle pas le français.

Ici à Dakar, de fois quand je vois un **étudiant (4.3.1.4)**, je parle le français avec lui, parce que les étudiants sénégalais l'aiment bien. Parfois ils parlent **l'anglais aussi (4.2.5)**. Chacun a sa langue, comme moi aussi en tant qu'étudiant, j'ai préféré parler l'anglais. Chacun a sa langue préférée ; quelqu'un aime l'anglais, quelqu'un aime l'allemand.

Actuellement quand même la langue que je préfère c'est la langue française avec des autres langues comme l'anglais.

La langue wolof, par contre, c'est la langue populaire ici au Sénégal. **Quand je parle en langue maternelle en pulaar et il y a un Wolof qui est présent, il va penser que je parle de mauvaises choses sur lui. (4.1.7) Il veut que nous parlons le wolof, parce que sinon il ne comprend pas. Ça serait le racisme ; s'il y a un Wolof, on parle le wolof.** Mais si nous sommes ici **en famille**, nous parlons **le pulaar**. **S'il y a quelqu'un d'étranger, on parle le wolof.** C'est la famille, on préfère parler la langue maternelle, le pulaar. Mais **si tu sors de la maison c'est la langue wolof (4.2)** que tu parles, c'est ça que tu entends. Si tu vois un Toucouleur dans la rue, tu lui parles en wolof ; le wolof, tout le monde l'entend. Mais le français en famille, si mon frère parle **au téléphone quelque chose qu'il ne veut pas que la famille comprenne, il parle en français (4.1.7)**, ou en italien.

**Chaque famille préfère qu'ils parlent leur langue, la langue maternelle. Moi aussi, si j'ai des enfants, je préférerais qu'ils apprennent ma langue, le pulaar. Tu vois, il y a des familles, des autres familles qui laissent leur langue et qui parlent le wolof avec leurs enfants, mais aussi le contraire, c'est-à-dire qu'il y a des familles qui ne laissent pas que leurs gosses parlent**

**même un mot de wolof. Eux, ils veulent que leur langue maternelle évolue ou quoi. La langue maternelle, c'est la langue familiale. Si c'était à moi de décider, dans le monde, on ne parlerait que le poular (4.2.1). Si je sors de la maison et dans la rue je vois quelqu'un qui parle le poular, ça me plaît ou quoi (4.1.6) Il n'y aura aucun problème.**

Quand même, **l'unification du Sénégal à mon avis se fait avec la langue française (4.3.1.7)**, là, il n'y aura aucun problème, si je peux parler le français avec tout le monde ici.

P3 : Poular (foulbé), masculin, 33 ans, Abdou, commerçant

Le français, c'est une langue qui nous **permet de communiquer**, surtout parce **qu'au Sénégal, il y a beaucoup de langues, et que les gens n'ont pas la même langue. Donc le seul moyen de communiquer c'est le français, c'est ça, c'est intéressant, parce que là, c'est bizarre que les Sénégalais ne se comprennent pas (4.3.1.7).**

Le français, c'est aussi une langue qui nous a permis de nous instruire, aller à **l'école (4.3.1.4)**. Quand tu vas à l'école, c'est le français ; aux **bureaux (4.3.1.2)**, c'est le français, à la **télévision (4.3.1.6)** c'est le français. C'est une langue disons, une langue nationale, **ça fait partie de la peuple (4.3.1.7)** ; c'est une première langue.

En plus le wolof, c'est une langue plus facile, et une langue aussi que 90% des Sénégalais maîtrisent. Donc aussi c'est grâce à cela, que tous ces gens se comprennent, grâce à **wolof**. Mais ici, tous les gens le comprennent même **s'ils ne sont pas capables de répondre. Ce qui veut dire que c'est intéressant parce que là, avec ces gens là, tu vas parler le français (4.3.1.7).**

D'un côté le wolof, il est aussi une langue nationale. Ici au Sénégal, il y a plusieurs langues nationales, mais le français est la langue officielle c'est-à-dire que c'est la langue qu'on utilise à l'école, qu'on utilise dans **le gouvernement**, dans **les bureaux (4.3.1.2)**, donc aussi les Sénégalais le maîtrisent très bien.

Le wolof, c'est une langue nationale. Il y a beaucoup de langues nationales au Sénégal : il y a le wolof, il y a le foulbé, il y a le soninké, il y a le serer et cetera et cetera. Donc la première langue nationale, c'est le wolof. 90% des Sénégalais le parlent vraiment couramment, très régulièrement disons, au niveau du Sénégal. Moi personnellement je suis Foulbé et c'est une langue qui me plaît beaucoup. Parce que quand je parle avec un Foulbé ou quand je parle en fulbe je n'ai pas beaucoup à réfléchir des mots que je dis ; je n'ai pas besoin de créer un vocabulaire, donc c'est une langue qui me facilite. Et puis **je n'ai pas peur de faire des fautes comme par exemple quand je parle le français maintenant, certains mots que je voudrais utiliser, je ne peux pas les trouver. J'ai des difficultés (4.3.2.3).**

**Ici à la maison, on parle le foulbé, quand on le parle on est plus à l'aise parce qu'on n'a pas besoin de tracasser la tête pour savoir tel mot ou tel mot pour créer des phrases (4.3.2.3).** Le foulbé, c'est la langue maternelle ; notre éducation de base, c'est une éducation foulbé. Depuis le bas âge je parle le foulbé donc j'ai grandi avec cette langue-là. Donc à la maison on le parle très régulièrement, mais **quand tu es dehors**, quand tu rencontres des Wolof, des Diola, des Serer, des Soninké et les autres, alors là, **tu es obligé de parler le wolof** (4.2) parce que c'est la première langue nationale du Sénégal. On le parle couramment ici, et le gens le comprennent très bien. Et c'est très bien, **l'essentiel, c'est que les gens se comprennent, qu'on peut bien communiquer** (4.2.2.1).

Si moi, si je pouvais aujourd'hui faire en sorte qu'on pourrait prendre **le wolof pour le faire la langue officielle du Sénégal, ça serait extraordinaire** (4.4.3). Tu sais, la langue officielle du Sénégal, aujourd'hui, c'est le français. Mais si on arrivait à instaurer à l'éducation sénégalaise et qu'on pouvait faire circuler dans les bureaux du Sénégal le wolof, je veux dire, ça serait extraordinaire parce que dans les pays développés : aujourd'hui en France ou en Finlande, c'est votre langue que vous parlez. Les Italiens ne doivent pas parler notre langue, c'est l'italien qu'ils parlent.

Jusqu'à présent on a connu **la colonisation française** (4.3.2.2). Pourquoi ? Parce qu'on est toujours en train d'utiliser la langue française, pourtant, si on pouvait **au moins faire une langue sénégalaise** (4.4.3), une langue nationale, qui serait la langue officielle ça serait très bien, donc alors pourquoi pas le wolof ? Le wolof, c'est une langue que tout le monde, disons même si on ne dit pas tout le monde, au moins 90 % des Sénégalais comprennent. Aujourd'hui même les analphabètes du Sénégal parlent le wolof très bien. Alors que tu peux trouver des gens qui ne comprennent pas le français, mais ils te parlent le wolof. Tu peux trouver des gens qui parlent le français très bien, mais qui parlent à la fois très bien le wolof.

Aujourd'hui on ne parle pas le wolof comme la langue officielle, on ne parle pas le poular comme la langue officielle ; donc qu'est-ce qu'on parle ? On parle le français, mais pourquoi comme ça on est en train de **privilegier les Français** (4.3.2.2) ? Les Français sont en train de pénétrer tous les quatre coins du monde jusqu'à la francophonie aujourd'hui..les sommets de la francophonie..mais qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi on n'est pas en train de créer au Sénégal quelque chose comme par exemple la wolofophonie ou bien la poularophonie ? Mais il n'y en a pas ! Pour moi ça serait intéressant, d'utiliser une langue nationale comme par exemple le wolof ou le foulbé que tout le monde utiliserait.

**Aujourd'hui, à mon avis ce n'est pas quelque chose de mauvais que le wolof soit bien connu, moi, je comprends le wolof. Tu vas rencontrer quelqu'un qui est Diola ; il ne**

**comprend pas le poular, mais il comprendra le wolof, aussi, quand on est tous ensemble, on parle le wolof (4.2.2.1).**

P4 : Poular (foulbé), Boubacar, masculin, 30 ans, commerçant

Moi, la langue française, je ne la vois pas mauvaise. Étant donné que le Sénégal est un pays **colonisé par la France, c'est normal** que la langue nationale sénégalaise soit le français. Ça m'apporte beaucoup de choses dans ma culture ; **ça m'apporte plus dans mes connaissances** parce que le monde aujourd'hui, tu sais, le fait de **connaître beaucoup de langues, ça fait du bien**. Je n'y vois pas d'inconvénient parce que disons dans le monde entier, les gens ont tendance à **voyager**, d'aller partout dans le monde, donc le fait de connaître beaucoup de langues, ça te fait du bien. Parfois tu rencontres des gens qui ne parlent que le français, parfois tu rencontres des gens qui ne parlent que l'anglais, des gens qui ne parlent que l'italien et puis il y a ceux qui ne parlent que les langues locales comme le wolof ou le poular. Donc là, moi, comme je parle toutes ces langues, j'ai **la possibilité de communiquer avec tous (4.2.2.1).**

En revenant à la langue française, c'est normal que nous les Sénégalais nous parlions le français. Ça n'explique pas que les langues locales, qu'on les devrait oublier, notre culture. Tu sais, avant l'arrivée des Français, on ne connaissait pas le français. On ne parlait que le wolof, le poular et d'autres dialectes comme le diola, le serer, le manding et cetera. C'est après **la colonisation (4.3.2.2)** qu'on a commencé à parler le français. Pour aller à **l'école (4.3.1.2)** et des trucs comme ça, il faut parler le français. **Les gens qui ne parlent que le wolof ou une autre langue locale, dans les foyers ont des problèmes (4.3.1.5). Mais maintenant on a pris conscience que dans tous les pays colonisés par la France, même si on y parle leur langue, ça ne veut pas dire qu'on devrait oublier les autres langues.**

**Maintenant les gens ont commencé à instaurer les langues dans les écoles, les langues comme le wolof, le poular, le serer, le diola (4.4.1).** Comme moi, je parle bien **le wolof, et ce n'est pas parce que je suis allé à l'école. Je l'ai appris dans la rue (4.2),** cela ne veut pas dire que je l'ai étudié. Par exemple, de 80 à 100 % des Sénégalais le parlent très bien. Donc c'est très bien.

**C'est normal qu'on parle le français, ça fait du bien. Mais aussi, nous devons préserver ce que nous avons, c'est notre culture, ce que nous avons ce sont nos langues. Il faut les préserver, et comment les préserver, c'est de les apprendre et de savoir les écrire, d'apprendre à les écrire. Comme cela, l'analphabétisme ne serait plus ne pas connaître une langue européenne, mais ne pas connaître aucune langue à l'écrit (4.2.1).**

**Maintenant les gens qui sont analphabètes ne sont pas allés à l'école et ne parlent pas le français. Pourtant ils transmettent le message avec le wolof ou bien avec le poular ou le serer, je le trouve normal. Pourtant, dans le monde où que tu vas c'est le français. Le français des Français, il y a des Français qui ne parlent que le français, ils ne comprennent même pas l'anglais. S'ils rencontrent un Anglais, comment ils vont faire, s'ils parlent seulement le français : ils ont un problème de communication.**

Donc moi, je trouve que ça soit n'importe quelle langue, si une personne arrive à **apprendre beaucoup de langues et quand même elle préserve sa langue à lui, c'est normal** (4.2.2.1). Le maximum, c'est de maîtriser aussi sa langue à lui, de savoir la lire et à écrire.

Je ne vois pas mal de personnes qui communiquent à travers les langues que nous avons, les langues locales par exemple. Le poular, moi j'écris des lettres en poular, des lettres en wolof et en serer. **Dans n'importe quelle situation quand je vois un Sénégalais, je lui parle en wolof. Pour communiquer en wolof, on s'entend bien. Je vois un pot à moi qui est Toucouleur, Haal-poular disons, là, je lui parle en poular** (4.2). Parfois si par contre je vois quelqu'un qui ne parle pas le poular, ni le wolof, là, je lui parle en français. S'il parle l'anglais, je lui parle en anglais ; s'il parle italien, je lui parle italien. Ça ne veut pas dire que c'est mal, non, ça, c'est très bien tu sais **tout dépend de la personne qui se trouve devant moi. La langue qu'il parle, si je la comprends, je lui réponds dans cette langue** (4.1.6).

Avec le français il n'y a aucun problème ; je le parle parce que je suis allé à l'école (4.3.1.4), et à l'école j'ai appris le français. En plus, j'ai appris l'espagnol et l'anglais. Tu sais, actuellement les langues **internationales** (4.3.1.7) dans le monde ce sont ces trois langues : **l'anglais, l'espagnol et l'arabe**. Ce qui veut dire qu'à mon avis, c'est rare si maintenant tu ne comprends pas une de ces trois langues.

**L'arabe, je l'ai appris un peu, mais puis je l'ai laissé ; quand même, le Coran, je l'ai appris pour savoir faire mes prières. L'arabe, c'est la langue de la religion. Ça m'aurait plu quand même de connaître bien l'arabe pour le bien parler** (4.2.4). Si je pouvais par exemple mémoriser à apprendre de 10 à 15 langues, je le ferais.

Moi, je trouve que **le problème qui se pose par exemple dans le passé ; nos parents, nos ancêtres, ils tenaient plus à la culture** (4.2.1), à ce qu'ils sont. Par exemple le poular des Haal-poular, ils ne parlaient que l'Haal-poular ; les Wolof, la même chose. Chacun essayait de préserver ce qu'ils avaient –leur langue. Mais le monde d'aujourd'hui, vraiment, le monde évolue et les personnes évoluent aussi.

Je trouve qu'il y a des avantages et des inconvénients dans ce que les ancêtres ont essayé de faire préservant leur culture et leur langue. D'une part c'est du racisme, **ce n'est pas un esprit**

## **d'ouverture si on n'apprécie pas sa culture et que l'on refuse d'apprendre d'autres langues**

(4.4.1). Moi par exemple si j'apprends une langue, étant donné que je suis un Haal-poulaar et que je parle le wolof –est-ce que je vais oublier ma langue ? Est-ce que les Wolof que je parlerais avec se sentaient mieux que moi ? Non, ce n'est pas vrai ; c'est tout à fait le contraire. Tu parles le wolof, le français et en même temps le pulaar. Mais le poulaar, tu le parles à la maison et **quand tu sors et tu as un Serer devant toi, c'est le wolof que tu parles et comme ça tu peux communiquer avec lui** (4.2).

La langue française pour moi a des **niveaux internationaux** (4.3.1.7), par exemple dans les marchés internationaux.

## **2. Les Serer**

S1 : Serer, Moussa, masculin, 41 ans

C'est le wolof que je parle des autres langues africaines à part ma langue maternelle le serer ; puis je parle le français et l'anglais. Mais il faut préciser que le serer *diout* est un dialecte de la grande famille serere. Le français, je l'ai appris au primaire, l'anglais au secondaire.

Ma langue, je la vois comme une langue minoritaire. C'est une langue qui est moins importante dans la famille serere. Quant'au nombre des locuteurs, c'est une langue qui est moins importante.

Je suis un peu **inquiète pour la domination du wolof dans notre pays** (4.2.1). Je suis pour l'épanouissement, pour le développement, pour le maintien qu'on le parle encore. Mais ce n'est pas facile, parce que c'est le wolof qui domine dans notre pays, pas le français.

**Le français** c'est surtout dans le domaine de **développement**, de l'épanouissement social. Les gens utilisent le français et ce n'est pas parce que ça leur plaît, mais c'est surtout pour **se faire une place dans la société**. Ceux qui ne le parlent pas sont des gens qui n'ont pas de diplôme parce que pour avoir **un diplôme**, il a fallu le faire en français. Ça montre **la responsabilité** (4.3.1.5) de ces gens. C'est comme ça qu'ils ont pris leur place au soleil.

Quant à ma langue maternelle, **chez moi** avec ma femme et avec mes enfants je ne parle que le **diout, exclusivement** (4.1.6), parce que je suis un défenseur fervent de cette langue. Je suis un Diout. Mais quand il y a d'autres gens, des **étrangers** chez moi, les gens qui ne parlent pas le diout, **je leur parle le wolof. Si c'est quelqu'un qui parle le français, je lui parle en français** (4.1.6), tout naturellement. Une fois que je sors de la maison c'est très rare que je trouve quelqu'un qui parle le **diout, donc je la laisse à la maison. Dans la rue** donc je parle **en wolof** (4.2) ; s'il y a des

gens qui ne parlent ni le diout ni le français, je leur parle le wolof, même s'ils ne le comprennent pas.

**Le français** par contre c'est la langue des **écoles** (4.3.1.4). Donc chez moi, c'est le diout ; quand il y a une personne étrangère je m'arrange à parler le français ou en wolof.

Comme je suis un défenseur fervent de diout, j'aime tellement le parler qu'il m'arrive que même si je parle en wolof, j'utilise quelques mots de diout. **C'est une langue minoritaire menacée par le wolof**. Je suis pour qu'on maintienne les langues minoritaires. Je suis tellement pour ma langue qu'il m'arrive de mettre des mots diout quand je parle en wolof. Dans le milieu où j'habite **ici à Dakar c'est le wolof qui domine, donc c'est seulement à la maison qu'on peut essayer à transmettre le diout aux enfants**(4.2.1).

Mes meilleures pensées je le fais en diout, pour être original je pense en diout même si je peux aussi penser en wolof ou en français. C'est ma langue maternelle, ma langue naturelle ; pour me mieux m'exprimer je m'exprime en diout.

S2 : Serer, Maissa, masculin, 48 ans

Serer safi, c'est ma langue maternelle ; c'est la langue qu'on parle à la maison avec le wolof. Mon épouse, elle est Wolof, donc c'est comme ça que les enfants apprennent d'abord le wolof et après ils entendent le serer.

**Le français** je l'utilise dans le cadre du **travail** (4.3.1.3). Chez nous c'est la langue officielle ; on est obligé à apprendre le français. Les contacts qu'on établit avec les gens, on les établit en français.

**Dans les dialogues je mélange toutes les trois langues mais ça dépend aussi de celui qu'on a en face. Si par exemple vous vous comprenez toutes les trois langues, en parlant avec vous je peux les mélanger toutes. Normalement je n'ai pas de préférences entre les langues que je comprends ; je choisis la langue dépendant de la personne qui est en face de moi.** (4.1.6)

Là où on parle seulement le français c'est dans les **bureaux** (4.3.1.2) parce que c'est la langue officielle. Souvent c'est le bas âge qui se fait en français. Mais le wolof et le français se complètent ; **ce que tu ne peux pas dire en français, tu le dis en wolof et vice versa** (4.2.1).

**Aujourd'hui ce qui se passe c'est qu'on perd la langue maternelle. Le wolof a tendance de vouloir manger les autres langues ; par exemple chez nous, les sérer c'est normal que les enfants ne parlent plus notre langue mais le wolof. C'est normal, mais c'est dangereux. Donc là c'est seulement le wolof qui reste, ce qui peut causer un peu de frustration.** (4.1.5)

Chacun aime bien sa langue, et si on continue ainsi, on va aller vers une uniformisation, c'est-à-dire qu'il faut que toutes ces langues existent. Et si on va uniformiser le Sénégal de cette façon par croire ou faire croire que c'est le wolof qui doit rester, ça cause des problèmes, avec les guerres civiles et disputes ethniques et tout ça.

C'est **le wolof qui est la langue fédératrice du Sénégal** (4.2.2). Pourtant où vous allez vous trouvez au moins quelqu'un qui le parle, donc c'est quelque chose de positive ; ainsi vous n'avez aucun problème de communication. Mais s'il s'agit du **français c'est un peu difficile** ; tout la moitié, **50 % de la population ne parle pas le français** (4.3.2.3), mais si vous allez au fond fond du Sénégal, vous pouvez vous faire comprendre en wolof, mais si c'est le français, non.

Je pense que le wolof, c'est la langue qui est plus fédératrice que le français dans ce pays. Le français est pourtant très **utile**, vous savez, depuis longtemps c'est un instrument de la **promotion sociale**, le français. Quand on part à l'école on peut se faire une **situation privilégiée**, mais ces circonstances ont évoluées. C'est-à-dire que **maintenant les gens ont compris que ce n'est pas seulement le français qui peut faire cette promotion** (4.4.1). Les gens peuvent apprendre dans leur langue maternelle et par la suite avoir une telle situation. Ce qui se passe c'est qu'**on a longtemps fait croire aux gens que c'est seulement le français qui peut faire cette promotion, mais c'est faux. Dans un pays développé les gens apprennent dans leur langue maternelle** (4.4.3) : les Japonais apprennent en japonais, Les Finlandais en finnois, c'est la même chose. Donc c'est seulement comme ça que cela peut se faire. La promotion des langues nationales ce n'est pas quand même quelque chose de nouveau au Sénégal ; on a essayé de faire des écoles bilingues. Les deux langues sont déterminées par la région où l'école se trouve ; il y a des écoles wolof-français, diola-français, serer-français. C'étaient des écoles d'expérimentation.

**Les avantages qu'apprendre en langue maternelle apporte c'est qu'on n'a pas de blocage, on comprend vite et là on se rend compte que les enfants africains sont vraiment intelligents** (4.4.3). Vous imaginez je prends un petit Finlandais et je vais lui apprendre des choses en wolof quand il ne comprend pas le wolof. C'est la même chose avec le français ; le petit Sénégalais qui ne parle pas le français est amené à l'école non seulement pour apprendre le français mais pour utiliser cette langue afin d'apprendre d'autres choses.

Pour la majorité des gens **ce n'est qu'à l'école qu'ils commencent à s'initier au français. Sauf pour les couches supérieures qui peut-être le parlent déjà à la maison** (4.3.2.3). Moi, je pense que les gens sont fiers de leur langue maternelle par rapport au wolof et au français ; ils aiment bien la parler.

S3 : Serer, Ami, féminine, 25 ans

J'ai appris la langue française à l'école. Cette langue est plus développée que les langues comme le serer ou bien le wolof, le diola, le manging, le balante, le toucouleur. J'utilise le français par exemple lorsque j'ai un ami qui ne parle en français, comme toi, ou quand je fais la lecture. **Puis moi, je parle le wolof parce que ma mère est Wolof. Je n'ai pas appris ma langue le serer, parce que mon père il parle le socé et ma mère elle parle le wolof. On dit que je suis une Serere, mais ma langue maternelle est le wolof ; je suis Serere mais je n'ai pas appris le serer. Ici en famille on parle le socé parce que ma grand-mère est socé, et mon grand-père serer** (2.1).

**J'aime bien parler le wolof ; je le parle avec tout le monde ; tout le monde ici parle le wolof ; c'est la langue préférée à Dakar. Je préfère parler le wolof chaque fois ; ça me permet de communiquer avec tout le monde !** (4.2.2)

**L'arabe, je l'entends comme ça mais je ne peux pas le parler. Quand j'étais petite je suis allée à l'école coranique** (4.2.2) avant d'aller à l'école française. Moi j'aimerais bien quand on apprend en français en même temps on apprend l'arabe. Puis j'ai appris **l'anglais, c'est bon, c'est ma langue préférée aussi, même si je ne sais pas où je peux l'utiliser** (4.2.5). Je l'ai appris un mois.

Mes enfants vont apprendre le français ou bien l'anglais et puis le wolof. Des autres langues africaines, ils vont les apprendre s'ils veulent.

S4 : Serer, El-Hadji, masculin, 49 ans

**Le français** ici c'est une langue de **intercommunication** (4.3.1.7). En plus comme nous étions dominés par **la France** (4.3.2.2) et **ils nous ont inculqué des modes de vie, des modes de communication** et aussi des habitudes politiques. Ici le français représente beaucoup ; c'est une langue de communication qu'on mélange avec les langues nationales.

**Le wolof est en train de perdre sa valeur à l'heure actuel à cause du français. Comme vous savez, le wolof est composé de français, d'arabe, et des langues nationales qu'on y mélange. Souvent quand on dit « wolof », c'est une langue, une langue de communication ; on parle de la langue et pas de l'ethnie. Donc là on utilise le français parce qu'il e a des mots qu'on mélange, qui n'ont pas une appellation en wolof. Par exemple si je dis ici « bouteille » ; ça n'a pas d'appellation en wolof. On le dit en français. Mais pourtant dans d'autres langues africaines, ça existe, vous le retrouvez.**

**Ce que le wolof nous permet de faire c'est une continuation de communication après le français. C'est-à-dire que celui qui ne comprend pas le français exactement, il peut se débrouiller à partir du wolof pour parler, grâce à ces mots français qu'il insère à son wolof. Ça facilite la communication (4.2.1).**

Pendant ma journée j'utilise le wolof dans la rue, en famille, généralement c'est la langue de l'ethnie qu'on appartient c'est-à-dire le serer. **Le français**, on l'utilise généralement surtout quand on est dans le domaine de l'**administration** (4.3.1.2) ; quand on va **en ville** (4.3.1.1) généralement le français domine. Bon mais **dans les quartiers c'est le wolof** qui domine ; ici on parle beaucoup de wolof dans les quartiers. Dans les zones résidentielles par contre, les dialectes disparaissent ; **dans les HLM**, les gens ne parlent que **le français**. En famille, **ceux qui parlent le français en famille, ce ne sont que des habitants des zones résidentielles** (4.3.1.1).

En famille moi, je parle le serer. La langue serere est une langue très riche puisque le poular, le serer et l'arabe ont des traits en commun ; le poular, c'est du serer et de l'arabe. Quand vous parlez le wolof, vous y retrouvez aussi des mots serers. Au Sénégal c'est le seul ethnies apparenté aux Peul, aux Diola, aux Socé et à l'ensemble des Manding.

On dit que le serer a tendance à disparaître, mais moi, je ne le pense pas. **Je ne pense pas que le serer puisse disparaître** (4.2.1). Puisque autant des colons, même les Peul, les femmes de ménage, ils préféraient le serer et le diola. Quand ils reportaient, ils les recommandaient. Pourquoi ? Parce que ce sont des gens travailleurs et francs.

**Le wolof, ceux qui l'utilisent, ce sont les gens qui ont perdu leurs racines ; celui qui a perdu ces racines devient Wolof. Quand on perd ses repères on est Wolof. Je m'y inquiète parce que c'est un déracinement total des enfants. On n'a pas besoin d'apprendre son fils le wolof. Quand vous venez directement du village et vous errez dans la rue des villes, dans deux mois vous comprenez les gens qui vous parlent le wolof. C'est une langue de communication mais ce n'est pas une ethnies** (4.2.2).

**Insérer les langues nationales dans le système scolaire cela serait une bonne chose mais très difficile à réaliser.** Dans les années 60 il y avait des Catéchismes en sérer et en diola ; et aussi, il y avait un dictionnaire serer. **Mais comme le wolof c'est une langue de communication au Sénégal, on ne voulait pas imposer les gens à parler le serer, on ne voulait pas emmener des problèmes aux gens au niveau du Sénégal. On ne voulait pas imposer les gens à s'instruire en serer** (4.4.3).

**Donc le wolof c'est la langue de ceux qui ont perdu leurs repères** (4.2.2). Le serer, c'est une langue qui a créé du vocabulaire pour tout ce qui pousse sur terre, comme ça on a pu faire des études approfondies sur les arbres. Donc si vraiment on pouvait insérer les langues nationales au

niveau de la scolarisation, si on pouvait enseigner les gens à lire et à écrire, ça ne pourrait pas tuer le français. Le français au Sénégal dans les premières années après l'indépendance jouait un rôle très important, mais **à l'heure actuelle il y a l'agression des anglophones surtout au niveau d'Afrique. Tout récemment, il y a tout le monde qui veut s'initier à l'anglais ; tout le monde le recommande. En plus dans l'axe scientifique, il y a une augmentation des documents scientifiques qui sont rédigés en anglais. C'est-à-dire qu'afin d'y accéder, il faut vraiment s'initier à l'anglais** (4.2.5).

**Mais les anglophones en Afrique..tout ce qui est de drogue dans l'Afrique de l'ouest vient des pays anglophones. Tous les vendeurs de drogue, tous les trafiquants viennent soit du Nigéria, soit du Ghana, ou de la Sierra Leone. Donc c'est à cause de certaines pratiques débauches, comme aussi la prostitution, tout vient de l'anglophonie. Ils agressent tous les pays disons francophones. Mais généralement ces réseaux, ses réseaux criminels en Afrique de l'Ouest sont gérés par les anglophones** (4.2.5).

Mes enfants, ils parlent le serer d'abord, et puis le français, l'anglais et l'espagnol. **Je ne parle pas le wolof aux gens, surtout sur le plan de la famille** (4.2.1).

Ici au Sénégal la personne est déterminée et aussi jugée à partir des racines et des ancêtres. Vous savez qu'il y a certaines pratiques qu'on sait que ce n'est pas un Serer, ce n'est pas un Diola, ça ne peut être qu'un Wolof. Comme je disais **le Wolof, c'est celui qui a perdu ses repères. Quand on ne sait plus où on va, c'est le wolof qu'on parle. Si un Serer vient et il dit « Dama gali », je ne parle pas, vous rencontrez un Poular et il dit « Dama gali », je ne parle pas ; vous rencontrez un Diola et il vous dit « Dama gali », je ne parle pas. Ils comprennent que c'est une personne qui est devenue Wolof, déraciné** (4.2.2). Ça veut dire qu'ils sont des gens qui ont perdu leur langue. Ici la langue détermine d'abord le caractère et le mode de vie. Mais on le voit aussi sur l'habillement –là, c'est un Serer, ou un Diola, on le voit des vêtements aussi.

Pourtant on cohabite bien. Tout ça c'est grâce au cousinage, d'abord, il y a le cousinage à partir des ethnies et puis à partir des noms. Un Serer et un Diola, le Serer et le Haal-poular ; le Socé et le Serer. Ce sont ces rapprochements-là qui font que vous pouvez généralement trouver une histoire qui pourrait acquiescer au niveau de la justice. La famille africaine, elle n'a pas de frontières, tout le monde est des parents.

En plus la religion maintenant vient compléter le reste, comme vous trouvez dans une même maison une même famille l'un qui est musulman et l'autre qui est chrétien. Mon grand-père il est catholique, moi, je suis musulman. Pourtant on cohabite ensemble ; il n'y a aucun problème.

Les guerres civiles à cause des affrontements des religions sont dues aux gens qui ne comprennent pas les fondements de la religion ; la tolérance et l'amour du prochain. Les religions différentes à cause de ces malentendus sont parce que Dieu n'a jamais promis la guerre, ni la haine.

### 3. Les Diola

D1 : Diola, André, masculin, 27 ans

Ma langue maternelle c'est le diola ; **le français, je le parle aussi parce que ça me permet de communiquer avec les autres qui ne partagent pas ma langue maternelle**, puis il y a beaucoup de **pays francophones ici en Afrique** (4.3.1.7), ce qui me permet de communiquer avec d'autres francophones, des Français également. C'est ça.

Dans mon quotidien je parle le français **quand quelqu'un s'adresse à moi en français** (4.1.6). Des fois, je parle le français mais **pas expressivement** (4.3.2.1) ; je le parle comme je peux ou quoi. Mais je parle beaucoup plus le wolof que le diola ou le français.

On nous a appris que le français, c'est la langue d'**école** (4.3.1.4), langue des **bureaux** (4.3.1.2), tandis qu'ici **dans la rue tu ne parles que le wolof. Tu ne peux pas te permettre de parler en français parce qu'on croit que tu es prétentieux** (4.1.6, 4.3.1.1) ou quoi, ou des choses de ce genre. Ici dans les milieux, dans des ghettos, si aujourd'hui, tu te mets à parler le français, ils pensent que tu es prétentieux. **Mais si c'est en ville, là, tu peux te permettre de le parler librement, parce que dans le centre-ville**, c'est le métropole : il y a des **Bénois, il y a des Ivoiriens** qui fréquentent, comme des Sénégalais. Tu peux parler en français quand tu entends quelqu'un qui le parle. **Là, tu pourra dire que cet Africain n'est pas forcément un Sénégalais** (4.3.1.7) ou quoi.

Ici au Sénégal la langue qui nous unie, c'est le wolof ; un Diola pourra parler avec un Toucouleur en Wolof, mais **si ce Toucouleur ne comprend pas le wolof, on sera obligé de lui parler en français** (4.3.1.7).

Pourtant, c'est un peu malheureux que les autres ethnies perdent leur langue à cause du wolof. C'est pour cela qu'à la maison **chez moi je ne me peu pas permettre de parler le wolof** (4.1.6, 4.2.1) : je parle tout le temps le diola. Avec ma maman, je ne peux pas me permettre de parler en wolof ni en français, mais si j'ai des invités, là, je leur parle le wolof. **C'est dans l'intérêt de propre éducation de la maison de garder la langue. Des fois tu entres dans des familles et tu vois des gars qui parlent en wolof devant leurs parents. On comprend vite qu'il y a un manque d'éducation tu vois** (4.2.2).

Ma mère tient à ce qu'on parle le diola en famille, parce que là c'est la seule chance de le parler. Si ici à **Dakar, si tu ne parles pas le diola chez toi, ce n'est pas dans la rue que tu vas l'apprendre**(4.1.6). Donc c'est de quelque façon une base. Nous sommes obligés de parler le diola chez nous ou quoi. Ça reste en famille, mais seulement si je rencontre un parent –un parent proche ou bien un parent lointain- dans la rue, là, **je peux me permettre de parler en diola, c'est la langue qui nous unie ou quoi** (4.2.1).

De même façon, si je comprenais peut être le serer, je pourrais parler le serer avec un Serer, mais chez les Diola, on parle le diola. Si un Diola rencontre un Diola, c'est tout à fait légitime qu'ils parlent le diola. Si l'un d'eux commettait l'erreur de parler le wolof à l'autre, il se blâmait lui même ou quoi. C'est pour cela qu'on parle tout le temps le diola chez nous ou quoi, pour ne pas perdre la culture, l'identité ou quoi.

Le français est une langue de chance pour moi ; si tu as la possibilité de faire école, pour moi, il faut le faire. Les gars qui ne parlent pas le français, c'est une malchance de leur côté ; de fois leurs parents ne l'ont pas laissé aller à l'**école** (4.3.1.4), donc là personne-là, elle n'est pas condamnable. Le français, ce n'est pas une langue qu'on a de la base, c'est une langue qu'on va apprendre à l'école. **Donc si quelqu'un ne parle pas le français, on ne peut pas le condamner** (4.3.1.5). On est obligé de vivre avec lui ou quoi. Donc les gars qui ne parlent pas le français sont ceux qui n'ont pas réussi à faire l'école, et arrivés à un âge, je les vois d'essayer de parler le français ; là, tu sens qu'ils ont tellement envie de le parler –on ne peut pas les condamner ou quoi.

**Mais pour le wolof, il y a très rarement les gars qui ne le parlent pas. En fait je crois que soit il est étranger, soit c'est quelqu'un qui est grandi dans son village** (4.2.2) ; c'est un Peul ou un Diola qui est grandi dans son village naturel –il n'a pas réussi à comprendre le wolof. C'est comme ça que tu parviens à rencontrer quelqu'un qui ne parle pas le wolof. Voilà.

Mais ici au Sénégal les ethnies et les langues cohabitent bien. Et là, je dirais que c'est une chance ou quoi ; qu'on ne se focalise pas sur cela ou quoi, sur les ethnies et dire que mon ethnie est plus valeureux qu'autres. C'est-à-dire que dès le bas âge on apprend à respecter son prochain, le respecter plus que la personne même. C'est cette chance qu'on a pour pouvoir cohabiter ensemble. Des fois on arrive même à oublier que telle personne est un Serer et quelqu'un autre est un Diola. Quelquefois je m'entends bien avec un Peul, plus qu'avec un Diola même. Donc ce n'est pas forcément à partir des ethnies que vous êtes forcés de lier des relations d'amitié avec une personne. On y va naturellement ou quoi. De fois tu vois un Peul, un Serer et un Diola, qui partagent la même chambre. C'est tout grâce à notre éducation de base ; je m'en réjouis ou quoi.

**Quand je parle le wolof, des fois les gens ont du mal à croire que je suis un Diola** (4.2.2). Ils ne veulent pas le comprendre à travers mon accent. J'ai grandi ici à Dakar, et comme ça je

maîtrise le wolof donc c'est un peu différent de quelqu'un qui vient d'arriver il y a un mois ou un an. Là, il y a l'accent qui reste. Par contre, quelqu'un qui est là depuis 10 ans par exemple et qui est beaucoup plus dans la rue, il a beaucoup plus tendance d'avoir un bon accent de wolof que sa langue maternelle. Mais **quelquefois tu rencontres aussi quelqu'un de Peul sans te rendre compte qu'il est Peul parce qu'il parle tellement bien le wolof** (4.2.2) ; c'est dû au ton et à la diction ou quoi.

Mais les Serer, tu sens directement que ce sont des Serer ; dans leur wolof, il y a toujours l'accent serer qui demeure. Les Diola ont beaucoup plus d'adaptation que les Peul ou bien les Serer. C'est parce qu'eux, ils ont beaucoup plus d'éducation de base, tu vois, tu ne peux pas être un Serer et parler le wolof chez toi. Ils s'attachent plus à leur langue maternelle. **Par conte chez les Diola, il y a beaucoup plus d'ouverture que chez les Serer** (4.4.1). Le wolof, ce n'est pas une ethnie, c'est une langue. Ici à Dakar, personne n'habitait ici. Tout le monde venait d'ailleurs, des villages tu vois. Il y avait des Serer, il y avait des Manding, il y avait des Diola, des Mandiak, mais le Wolof n'était pas une ethnie ici, c'était la langue. Donc le wolof pour moi c'est une langue. C'est pour cela qu'on est tous obligés de parler le wolof. Les gens qui aujourd'hui parlent le wolof, si tu vois leurs racines ce sont des Serer, des Diola et des Peul ou quoi.

**Puis le français et l'anglais. Quand je suis allé chez mes grands-parents à Ziguinchor et je parle en wolof, ils disent que c'est la langue du Sénégal, quand ils réfèrent au Nord. Donc c'était en 1991 et à l'époque ils disaient que si je ne parle pas le diola, il faut absolument mieux que je parle le français ou bien même l'anglais, mais je ne pouvais pas prononcer un mot de wolof** (4.1.4). Mes grands-parents ont ce problème de fermeture tu vois. Mais moi et mes futurs enfants tu sais, je veux encore apprendre le serer, le toucouleur, le socé, l'espagnol, l'italien, et le finnois.

**Mes grands-parents et ses amis aussi quelque fois appellent la radio pour dire aux jeunes rappers sénégalais d'arrêter de dire « you know what I'm saying », tu sais, ils veulent que tous les Sénégalais ne se tiennent qu'à leur langue. Ils pensent que ces façons de parler là sont trop américain ou quoi** (4.1.5). Ils pensent qu'une langue appartient à un peuple mais moi, je ne pense pas comme ça. Tu vois maintenant des gens qui commencent à être mélangés ou quoi. Le wolof, n'appartient plus aux Wolof, l'anglais n'appartient pas aux Anglais et aux Américains ; le français n'est plus des Français.

D2 : Diola, Lamine, masculin, 32 ans

**La langue maternelle ici au Sénégal c'est le wolof ; après le wolof il y a aussi la langue maternelle ; pour moi, la langue maternelle, c'est le manding, mais le diola, c'est la première langue que j'ai apprise. C'est le diola, c'est le diola ou quoi. Ma langue maternelle c'est le diola mais je parle aussi le manding. En famille quand je suis avec ma mère je parle le diola, mais souvent je parle le wolof aussi ; parfois un peu aussi le français. Tu vois, à la maison on parle un peu tout ou quoi : on mélange le wolof, le français et les autres (2.1).** On parle le wolof en famille, c'est ça. Tu vois, la majorité des enfants ici en famille (serer & diola) sont partis jusqu'à parler le wolof en famille. Au fur et à mesure il y a la langue qui se perd, la langue maternelle qui se perd tu vois, c'est à cause de ne pas les parler aux enfants à la maison ou quoi. Il y a certaines langues à travers lesquelles une culture, une éducation de base se fait, à travers la langue.

Les langues maternelles ne s'utilisent plus à la maison ; ça dépend de la région ; il y a certaines régions où on n'utilise que les langues maternelles tu vois. En suite au Sénégal en Casamance 90 % des gens parlent le diola, ils ne comprennent pas bien le wolof. Pareil chez les Manding ; ils comprennent peu le wolof.

Mais puis on les mélange. Tu ne peux pas parler ta langue maternelle sans y ajoutant au moins quelques mots français. Comme le diola, comme le serer, le manding –chez tous les ethnies on a pris des mots de français.

Aussi quand tu parles le français tu mélanges les mots des langues maternelles. Par exemple le manding, quelque fois tu ne peux pas dire certaines choses en français, donc tu dois le garder en manding. Les Diola aussi, ils ne peuvent pas parler trois mots le diola sans parlant un mot le français.

**Les Diola, ils parlent mieux le français parmi toutes les ethnies. Ils aiment bien parler le français. La majorité des gens qui travaillent dans l'administration, dans les services militaires, s'ils parlent le français, ce sont des Diola (4.4.1).** Aussi dans les bus, ils parlent le diola et le français en même temps, mais les Wolof, ils parlent toujours le wolof entre eux.

Il y a une émission à la radio en wolof. J'aime bien parler le manding. C'est une langue internationale ici au Sénégal, avec le wolof. Manding, elle vient du Mali, de Soninké.

**L'anglais** aussi c'est une langue très importante. C'est une langue que les gens aiment bien apprendre ; il faut qu'ils l'apprennent parce que c'est une langue **internationale** (4.2.5). Là où tu pars tu peux parler l'anglais. Moi je l'ai appris parce que je travaille dans le milieu touristique à Gorée. Là-bas tu peux faire le tour du monde sans bouger parce que tu reçois toutes les nationalités ; tu as la chance de connaître certaines langues comme l'anglais, l'italien, l'espagnol et le japonais ;

moi, je parle le japonais aussi. Mais **le français**, on l'apprend à l'**école** (4.3.1.4). C'est la **colonisation française** (4.3.2.2) qui fait qu'on est obligé à nous instruire dans cette langue. On est colonisé par les Français. Le français quand même, ça va, je me débrouille bien en français mais j'aime bien l'anglais, j'aime bien parler en anglais parce que c'est une langue que tu peux utiliser là où tu vas, même si tu le parles que deux ou trois mots. Après l'anglais pour moi, c'est espagnol que je vois utile. Le français, c'est en troisième place.

Avec un de mes amis, Youssou, on parle beaucoup de langues. **S'il y a beaucoup de gens qui ne comprennent pas une langue que nous on connaît, on le dit dans cette langue. Par exemple, s'il y a des Manding autour de nous, on attaque directement en diola, parce que c'est une langue lourde ; une langue lourde parce que c'est une langue que tout le monde ne peut pas comprendre** (4.1.7). Tu vois, il y a beaucoup de différents dialectes en diola. Moi je parle le diola, le manding et le wolof et entre ces langues là, je fais mon choix. Ici aussi à Dakar on parle ces langues et on met le français et l'anglais à l'intérieur, avec l'italien.

Les gens qui parlent le wolof ; il y en a beaucoup, mais les gens ne l'écrivent pas bien. Comme moi, je ne l'ai jamais appris à écrire, mais je l'écris comme je l'entends. Enseignement quelquefois tu dois leur parler dans leur langue maternelle plus dans les villages, qu'ici. Dans le wolof il y a la grammaire et la conjugaison à l'intérieur.

Ici à Dakar je parle plus en wolof qu'en Casamance. Quand je pense, je pense beaucoup en wolof, mais bon, ça dépend de la personne avec laquelle tu as des relations ou quoi.

Parce que bon tu peux aussi avoir des relations avec des Français qui fait que tu causes en français et aussi, tu penses en français. Quand tu as des relations avec des Sénégalais, tu parles en wolof et tu penses aussi en wolof. Comme en manding ; mais moi, je pense plus en wolof qu'en manding ou en diola. Surtout **ici à Dakar tu vois, si tu ne parles pas bien le wolof**, on te rigole ou quoi ; **on te prend comme quelqu'un d'illettré, quelqu'un d'ignorant** (4.2.2) tu vois, si tu ne comprends pas le wolof à Dakar. Tu ne connais rien et tout, ignorant. Le wolof, c'est aussi dur ou quoi, tu vois, dans les différentes régions ce n'est pas les mêmes accents que tu entends. Par exemple le côté nord, le côté sud c'est pas le même accent : Kay lek –kay lekel (viens manger) ; kay ted –kay tede (viens te reposer).

D3 : Diola, Terema, féminin, 17 ans

Je parle le wolof à la maison, mais je comprends aussi le diola. La langue que je préfère, c'est l'anglais, mais aussi, je parle le socé. **Le français, c'est bon, c'est notre langue, mais c'est difficile** (4.3.2.3). En classe avec le professeur on le parle. Mais moi, j'apprends à parler l'anglais.

**Quand je fais mon choix entre les langues que je parle..quand ils parlent le diola, je parle le diola ; quand ils parlent le socé, je parle le socé. Quand ils parlent le wolof, je parle le wolof. Je vais me débrouiller. J'aime bien le diola, c'est la langue maternelle ; si les enfants le parlent, je ne peux pas répondre, mais je mets là-bas le wolof, je mélange. (4.1.6)**

D4 : Diola, Alain Sayo, masculin, 29 ans

**De ma langue maternelle je suis Diola ; ma langue paternelle est le manding. Pourtant chez nous en famille on parle le manding, comme ici aussi dans le quartier. Chez nous comme ça, on fait une mélange manding-wolof, on mélange ou quoi, chez nous ou quoi. (4.1.5)** Puis je parle le créole ; je l'ai appris ici à Ziguinchor parce que c'est près de Guinée-Bissau. Heureusement ici on a une éducation ; l'anglais c'est une langue que j'aime. Ma mère, elle connaît l'anglais parce qu'elle est allée en Gambie ; quand j'étais gosse, j'étais en Gambie. C'est vrai que je ne connaissais pas l'anglais mais le peu temps que je parle l'anglais avec les gens qui viennent de gauche et de droit dans ce pays ; beaucoup de temps que j'ai cotoué comme cela, j'ai vu la différence ou quoi. J'ai vu la différence : je comprends leur tête par rapport aux cultures. Ça m'a beaucoup plu.

**Pourtant je suis plus à l'aise quand je parle le français.** Pourquoi ? Parce que c'est ça que j'ai appris à l'école (4.3.1.4). Comme ça j'ai pu communiquer. Le français au Sénégal occupe une place très importante ; école et la presse tu vois ; **tu ne peux pas avoir un poste si tu ne parles pas le français (4.3.1.5).**

Mon père, il comprenait le créole, tu sais, il travaillait et il était obligé de comprendre beaucoup de langues. Quand les conditions, si les conditions..xamga..amélioraient..de préférence..comme ça je suis obligé ou quoi ; **il y a des choses que tu ne peux pas négliger, comme ta langue maternelle. Tu dois t'améliorer par exemple, ta culture ; tu es obligé de le mettre dans la tête (4.2.1).**

#### **4. Les Wolof**

W1 : Wolof, Magatte, 28 ans, masculin

Nous parlons le wolof, mais ma maman, elle est Toucouleur ou quoi. En tout cas on parle le wolof parce que c'est la langue qui domine. Bon, en fait **le wolof** est la langue de communication qui permet à tous les Sénégalais de se comprendre. Ça facilite la communication au niveau des **marchés (4.2.2)** ; c'est le wolof, qu'on parle pour que la communication se passe. Même au niveau

des bureaux, quand il y a un problème de –comment dirais-je- d’interlocuteur, **quand ils ne comprennent pas le français, ils utilisent le wolof pour se faire comprendre** (4.2.3). Donc dans ce cas le wolof répand à 40..50..60 pourcent des langues parlées au Sénégal.

Les autres ethnies ils ne sont pas souvent contre la domination du wolof. De fois ils disent que bon en fait qu’il faut parler la langue que leurs ancêtres ont parlée, c’est-à-dire par exemple qu’un Toucouleur vient et il dit que moi, je dois obligatoirement parler le toucouleur, mais à la longue c’est quand même lui qui est obligé de parler le wolof. Pour être en contact avec les autres habitants dans le même pays, c’est-à-dire qu’au Sénégal le wolof est unificateur ou quoi ; la langue wolof est **unificatrice** (4.2.2).

**Le français**, c’est la langue qu’on utilise dans les **bureaux** (4.3.1.2), **à l’école** (4.3.1.4). Le français nous permet donc comment dirais-je, de **travailler** (4.3.1.1) ; c’est la base le français, c’est un...comment dirais-je, notre ancien **colonisateur**, **c’est eux qui nous ont colonisé. Nous sommes obligés donc parler le français, parce que c’est eux qui avaient les premières écoles qui permettaient une fois que certifié de ces écoles, d’avoir un boulot, un travail, donc ça, c’était le français** (4.3.2.2).

Donc dans l’**administration** (4.3.1.2) on est obligé de parler le français. **Sans français on ne peut pas accéder aux postes de haut niveau** (4.3.1.5). Il faut que tu manipules bien la langue française pour que tu puisses y accéder ou quoi.

Aujourd’hui même, si tu es bilinguiste, c’est-à-dire français-anglais tu as plus de possibilités encore, oui, d’avoir des postes de haut niveau. Souvent encore si tu veux un poste de niveau international, c’est-à-dire les représentants du Sénégal à l’Onu par exemple, eux, ils sont souvent bilinguistes, c’est-à-dire qu’ils manipulent le français et l’anglais. Parce que souvent ce sont les dimensions, les zones où tu entends les deux langues.

L’anglais, bon moi, **j’aime l’anglais. Tout le temps, la plupart de temps, j’apprends l’anglais –ce n’est jamais suffisant ; depuis mon bas âge, autrement dit depuis que je faisais la 6<sup>ème</sup>, ce qui correspond à 1<sup>er</sup> pas du lycée, je suis habitué à parler l’anglais, à apprendre et à parler l’anglais. Jusqu’à nos jours j’essaie d’apprendre et de parler l’anglais. De fois, j’écoute le BBC aussi pour comment dirais-je..augmenter ma capacité d’écoute** (4.2.5).

Donc je connais l’anglais, le français, le wolof, le toucouleur, oui, je parle toucouleur là-bas, à St.Louis, mais à Dakar aussi, s’il y a des habitants qui sont des Toucouleurs, je communique avec eux en toucouleur, et en peul aussi parce que le peul et le toucouleur se ressemblent plus ou moins ; ils ont les mêmes ancêtres, mais la différentiation, c’est le poula-fouta qui est différent.

Je me débrouille en socé aussi. **Le peul, je l’ai appris à Kolda ; là, à la fois on a parlé le peul, le sarakolé et le socé aussi, en Casamance.** (4.1.4)

**Ici à Dakar on mélange souvent le français et le wolof, parce qu'il y a des mots qui ne viennent pas du Sénégal ; des mots qui viennent de l'extérieur, souvent de la France (4.2.3).** Donc là, on est obligé d'utiliser des mots français, par exemple les pots-là, avec lesquelles on boit, on dit « le pot ». Même avec la balle, on est obligé de dire « la balle » : « Doxma la balle » (=Donne-moi la balle). Le livre, on peut dire teri ou quoi, mais souvent on dit doxma livre-bi. Paranter, ça veut dire fenêtre.

Des fois quand j'apprenais, mon père qui est prof de français de formation, il me donnait **des cours de français ; par exemple, un poème qu'on a traité ; on était obligé de parler en français, de dialoguer en français parce que c'est un poème, un poème avec des explications avec des notions linguistiques ; en faisant des choses comme ça on était obligé de parler en français. Sinon à la maison on ne l'utilise jamais pour la communication.**

Mais avec des amis, moi, souvent, au niveau de boulot, **pour rigoler on parle le wolof (4.2.2).** Mais en fait mes collègues, je les invite à parler l'anglais, mais ils refusent de parler anglais. Souvent quand j'ai quelque chose à leur dire je parle ça en anglais. De fois si je fais une faute, je dis : « God damn it ! » ou « What is this ? » ou « What are you doing ? » J'utilise des mots anglais, ça me plaît ou quoi. Comme ça, par ci par là, je mets beaucoup de mots ; je mélange ou quoi.

En face des clients au boulot à la banque, tout se fait en français, mais nous, **entre collègues, c'est le wolof, pour rigoler** ou quoi, mais **quand quelqu'un taquine quelqu'un de bizarre qui passe, on dit en wolof «Regardez ce gars-là, il fait le malin ou quoi », et tout le monde comprend bien ce qui se passe (4.1.7).**

**Dans tous les pays développés c'est la langue maternelle qui est la base, c'est leur culture, c'est le respect pour la culture indigène qui est la base pour le développement d'un pays. Tous les pays développés ont pris la langue du pays dans l'éducation (4.2.1).** Au Japon, en France, et si au Sénégal, si au Sénégal on prenait le wolof dans l'administration, ça faciliterait des choses, parce que c'est douleur la tête, d'apprendre en français et puis le traduire en wolof, c'est un double travail ou quoi.

Des fois, j'ai des amis qui viennent de l'étranger, comme Kenny, qui est du Nigéria ; avec lui je suis obligé de parler anglais ou quoi. Mais de fois, **je lui parle un peu en wolof, pour l'apprendre à lui aussi ou quoi (4.1.6).** J'avais aussi un ami guinéen ; je lui parlais un peu en wolof, mais il ne comprenait pas donc j'étais obligé à lui parler en français. C'est ça ou quoi. Des fois j'ai des amis, la clientèle, au telecentre par exemple, qui parlent le portugais, et moi, j'essaye de parler le portugais avec eux. Eu falu portugues..

**À l'école des fois, quand le professeur explique quelque chose en français et les élèves ne le comprennent pas ; il leur répète en wolof pour que tout le monde le comprenne (4.2.3).** Mais moi, même avant d'aller à l'école, je le comprenais un peu, le français, grâce à mon père. De toute façon, **le français pour moi est toujours une langue étrangère ; ce n'est pas quelque chose qui est inné en nous. Il faut qu'on l'apprenne, il faut qu'on puisse le parler correctement (2.2.4.2)** donc. Comme il y a deux genres de l'apprentissage, l'école parallèle c'est-à-dire le français débrouillé qu'on parle n'importe comment, avec des fautes comment dirais-je, sans respecter le syntaxe, oui, quelque chose comme ça. Deuxièmement il y a le français appris c'est-à-dire le français qu'on apprend à l'école pour puis après l'utiliser dans l'**administration**.

**Ceux qui ne comprennent pas le wolof, on essaye de les initier ou quoi. Quand ils viennent ici, ils ont hâte de le parler, donc de leur gré ou de force je vais leur parler le wolof. C'est comme ça, parce que le wolof c'est une langue au Sénégal que tout le monde teste de parler, même les Libanais, les Syriens libanais le connaissent ; les Américains qui viennent – ils font tout en apprenant le wolof. (4.1.6)**

**Ceux qui ne connaissent pas le français par contre, on dit que ce sont des analphabètes. Même s'ils parlent une dizaine de langues africaines et pourtant ne connaissent pas le français, on dit que ce sont des analphabètes. Mais moi, je qualifie un analphabète celui qui n'a appris aucune langue sur papier je veux dire ici au Sénégal il y a certains gens qui ont appris l'école coranique donc là, la base, c'est l'arabe ou quoi ; donc quelqu'un qui a fait cette école-là, ce n'est pas un analphabète. Tu apprends l'arabe, pourtant, normalement ici au Sénégal si tu n'apprends pas le français ou l'anglais, tu es considéré comme un analphabète. Ce qui ne peut pas être qualifié ainsi. Ceux qui n'ont jamais fait ni école coranique, ni appris le français ou l'anglais, ce sont ces gens-là qui sont des analphabètes (4.2.4).** Mais on ne les sous-estime pas quand même parce qu'analphabétisme part de nos parents qui ne sont pas été à l'école, mais maintenant ce phénomène a diminué, parce qu'il y a l'alphabétisation. C'est-à-dire qu'on t'apprend une langue et tu apprends à l'écrire ou quoi, comme le wolof et le français. Même à l'université tu peux apprendre le wolof.

Après le français tu choisis une langue étrangère comme le portugais, l'anglais ou l'espagnol ou l'italien, mais après tu vas choisir encore, une autre langue comme le wolof, le manding, le diola, ou le toucouleur –on les enseigne là-bas, à l'université.

La plupart des écrivains, ils écrivent en français, mais il y a des écrivains qui écrivent à la fois en français et en wolof. Il y a même un dictionnaire français-wolof.

Au niveau des préférences, la plupart du temps, **je préfère l'anglais ou quoi (4.2.5)** ; j'écris des textes de **rap**, de fois je les écrivais en français, comme des poèmes aussi, mais maintenant, je

les préfère faire en anglais ou quoi. Oui, et des contes aussi, mais à la longue, je préfère l'anglais. Même **au computer**, quand je surfe, je préfère, j'ai la facilité d'écrire en anglais que, comment dirais-je, d'écrire en français. Donc je préfère écrire en anglais qu'en français. **Je ne sais pas d'où vient cette volonté d'écrire en anglais, tu sais, quand on aime quelque chose, on l'aime ; ça vient comme ça ou quoi.** C'est comme quand tu aimes quelqu'un, quand tu aimes une femme ; si on te demande pourquoi tu l'aimes et tu dis que c'est ça ou ça, réellement tu ne l'aimes pas, parce que si la chose disparaît, tu ne l'aimes plus. Mais si tu l'aimes et tu ne sais pas pourquoi tu le fais, c'est-à-dire que tu sais réellement que tu l'aimes.

Le wolof et le toucouleur sont mes langues maternelles. J'aime parler le toucouleur parce qu'**ici en Afrique si tu parles la langue de quelqu'un, on te considère, on te respecte** (4.1.6). Si tu cherches quelque chose, si par exemple je regarde une personne et si je vois que c'est un Toucouleur et je veux de la monnaie, je ne dois pas parler le wolof ; si je pars là-bas, et ok, je dis, je viens lui dire « He wots mai tuuti », ce qui veut dire « fais-moi de la monnaie ; aide-moi avec la monnaie ». Il va être content ! C'est mon, comment dirais-je, c'est mon cousin à moi, c'est mon frère à moi, ou bien c'est un parent à moi. Si on parle la même langue, ça veut dire qu'on a des liens, donc facilement il t'aide. C'est pour cela que moi quand je vois que tu es poula-fouta, « Hey wadou », ça dépend ou quoi ; et immédiatement il t'aide. En wolof, il t'aiderait aussi, mais il préfère de se sentir, comment dirais-je, réciproque, c'est-à-dire face à face à la langue maternelle.

Le français entre les Africains..Si tu ne maîtrise pas bien la langue, **quand tu parles avec un Sénégalais, et tu lui parles en français, il dit que tu fais le malin ou quoi. Il essaye de te montrer qu'il sait manipuler la langue, la langue française,** (4.1.6) alors que ce n'est pas le cas.

Avec Moussa (un ami du quartier de même âge), on parle le wolof, toujours en wolof. Mais puis **j'ai un autre ami avec lequel je parle en anglais seulement. On dit que c'est un Américain ou quoi** (4.2.5). Il ne comprend pas le wolof, et souvent, au téléphone, on parle en anglais quand il est parti chez lui. Il ne parle qu'anglais et comme ça, on me dit que ce gars-là, il essaye de faire l'Américain.

W2 : Wolof, Madieng, masculin, 49 ans

**Chez nous, le wolof est parlé dans le milieu familial** (4.2.1, 4.3.1.3), dans les réunions de famille, dans la rue en général également, mais avec les collègues c'est la langue officielle qu'on parle ; comme dans le **milieu scolaire** aussi, comme je suis enseignant, **c'est surtout le français qui est parlé.** Quand même, de plus en plus, il y a une tendance qui voudrait que les langues nationales soient enseignées à l'école : le wolof, le poular, le serer, le manding, le balante et le

sarakolé. Déjà depuis trois ans on essaye de les intégrer dans les milieux scolaires. Donc l'enseignement se ferait en langue dominante de chaque milieu en question ; justement comme l'alphabétisation qui se fait en langues nationales dans les classes primaires.

**Le français** par contre, est utilisé dans **l'éducation formelle** (4.3.1.4) et dans les **institutions** ; l'éducation informelle se fait par contre à la maison.

**Puis l'enseignement du Coran dans les maisons et dans les écoles coraniques apporte la langue arabe chez les gens** (4.2.4) ; mais cela fait toujours partie de cette éducation informelle. **Le français** intervient toujours quand l'**état** est présent en question ; c'est la langue formelle qui est souvent exclu du milieu familial.

À domicile, nous on parle la langue nationale, là où nos enfants ont appris le français, c'est dans les institutions, dans les garderies, écoles maternelles. Quelque fois on y parle le wolof, mais à partir de l'école primaire on leur parle le français. En famille quand même, c'est rare qu'on parle le toucouleur, ce qui est la langue de ma femme, parce qu'ici, on habite un quartier wolof.

Pourtant le fait que **le français connaît une histoire littéraire longue** (4.3.1.6), par rapport à wolof, **cela nous a beaucoup apporté**, parce que la vérification des choses est ainsi plus plausible : une fois que l'on a la témoigne écrit au lieu de toujours croire ce que les gens disent. Ici, c'est l'oralité qui domine : l'écriture est venu avec les Arabes dans le 11<sup>e</sup> siècle ; les Européens ont apporté la leur dans le 15<sup>e</sup> siècle. Quand on raconte un conte, on écoute bien et on la peut, par la suite reraconter. Les Africains ont créé une mémoire auditive, ce qui nous caractérise.

Donc le wolof pour nous est parlé à la maison, le français dans les situations officielles, mais quelquefois **avec les collègues dans les situations informelles, souvent on parle automatiquement en français** (4.2.3). Ça dépend de la situation ; c'est le contexte qui détermine la langue qu'on parle. Comme la tendance maintenant est de plus en plus parler les langues nationales, même au niveau de travail, on commence à parler plus le wolof. Même dans les bureaux.

**Après l'indépendance on a vécu une certaine perception que celui qui parle le français était évolué, qui avait une situation sociale privilégié. À travers le français la personne était valorisée, mais maintenant ce n'est plus le cas** (4.4.1). Maintenant on a une tendance de savoir que parler la langue maternelle est plus naturelle, parce qu'elle est directement liée à la pensée. Pourtant la langue de pensée dépend encore : si on fait un travail intellectuel, on pense en français, et au contraire, en faisant un travail au volet, on n'a pas besoin de recours à cela.

Moi, je passe couramment de wolof au français. Il n'y a aucun problème. Maintenant les gens sont tellement habitués à mélanger les langues qu'ils parlent ; même s'ils parlent une autre langue qu'ils pensent. **Dans les dialogues on parle à la fois le wolof et le français généralement. Donc**

**on mélange les deux** (4.2.3). On emprunte des mots, des expressions, des proverbes du wolof, parce que souvent ils n'ont pas d'équivalent en français.

**Les Socé, les Manding, les Peul et les autres utilisent moins de mots français dans leur langage et cela s'explique historiquement : les Wolof sont beaucoup plus intégrés, assimilés ; ils acceptent peut-être mieux la présence des Français. Les Socé par contre par exemple sont une société cloisonnée. Ils habitent la région sud dans le Casamance. Pour expliquer la dominance de la langue et la culture wolof dans le Sénégal entier se fait avec deux facteurs : la ville de St. Louis a été la première ville occupé par les Français. St. Louis est majoritairement une ville wolof, donc les Français ont intégré premièrement les Wolof dans des postes des fonctionnaires. Ceux-ci, ces commerçants ont ainsi fait disperser leur langue. L'autre explication se fait sur le plan social et géographique : les Wolof sont pénétrés un peu partout, surtout à Dakar. Et les fois..Ensuite, ils sont les plus nombreux, et ceux qui parlent le wolof sont encore plus nombreux** (4.1.4).

**En Casamance la situation est différente pour la langue française, au moins ceux qui sont allés à l'école. C'est le plurilinguisme qui règne : les gens parlent leur langue –le diola, le socé, le peul, le créole- en plus, tout le monde parle aussi le wolof et le français. Partout ou vous allez il y a au moins une personne qui parle le wolof. Le plan économique explique la dominance du wolof tout également : les Wolof ont été toujours les plus riches. Ils ont travaillé dans les plus grandes villes à Dakar et à St. Louis** (4.1.4).

Le wolof dans l'éducation..Comme 90 % de la population parle le wolof, cela pourrait se faire, mais il y a quelques ethnies qui sont contre, par exemple les Peul. En 1980, ils ont voulu hiérarchiser les langues, mais voyons que la wolofisation du Sénégal a été fait naturellement. La pratique règle cela, la dominance du wolof ; c'est le contexte qui l'a crée.

Le français du Sénégal se fait dans les écoles ; c'est le français qui essaye d'être le français de France, le français du clergé. La langue française ne doit pas disparaître puisque c'est la langue de **communication internationale**, c'est la **langue diplomatique**, la **langue officielle**. Ça pourrait être une langue **qui unifierait tous les Sénégalais** (4.3.1.7). Même si c'est pas notre langue, ça pourrait être une langue ou tout le monde se retrouverait, aussi pour régler une problème ce qui concerne la hiérarchisation des langues. Aucune langue ne veut pas être inférieure par rapport au wolof. Par exemple il y a les Peul qui ne veulent pas que les langues soient classifiées ainsi. C'est la langue wolof qui est la langue nationale, donc les autres langues peuvent sentir ça un peu serré.

La situation entre les langues évolue, mais si une langue meurt, la culture disparaît, donc, ce n'est pas bon que les langues disparaissent. Donc il est plus indiqué qu'il y ait une cohabitation entre les différentes langues ce qui cultive une culture riche.

W3 : Wolof, Ibraïma, masculin, 46 ans

À la maison on parle le wolof ; c'est la langue qu'on utilise. Puis je comprends quelques mots de Poular et bien le français. Ici au Sénégal même si on parle une autre langue, **on parle aussi le wolof. C'est une langue véhiculaire, qui permet à tous les gens de se comprendre** (4.2.2), dans toutes les situations parce qu'en principe 80% des Sénégalais parlent le wolof. Même s'ils ne sont pas d'ethnie wolof.

**Le français**, c'est une langue de **travail** (4.3.1.1) ; comme je suis professeur de français, j'utilise la langue française dans l'**enseignement** (4.3.1.3). Avec les collègues également, dans les **bureaux** (4.3.1.2) aussi, dans les services officiels. On l'utilise couramment bien que ce soit **un mélange, un mélange de français et de wolof** (4.2.3).

**Avec les collègues que je rencontre hors le contexte du travail, on peut tout également toujours continuer à parler le français** (4.2.3). À la fac par exemple on parle aussi le français, mais on peut bel et bien terminer le dialogue en wolof ou vice versa ; commencer en wolof et terminer en français ; ce qu'on appelle l'alternance codique ; c'est un mélange entre les deux.

Mais dès qu'il y a une certaine situation dû à la langue française, on s'adresse en français, n'est ce pas ? Mais si c'est dans d'autres cas, dans le cadre familial, on revient à notre wolof. En famille, moi, je ne parle normalement qu'en wolof.

Je pense que nous avons atteint un niveau quand même élevé en ce qui concerne l'utilisation de la langue française en telle sorte qu'**on peut maintenant directement penser en français** (4.3.2.1). Pour les élèves ça peut pourtant poser des problèmes parce qu'il faut faire ce parcours là, le parcours de pensée de wolof en français ; il y a de l'interférence entre ces deux langues. Maintenant je pense quand même directement en français.

**Le français au Sénégal est plus parlé en Casamance, tandis que dans le Nord, dans le Nord c'est le wolof qui sert de langue véhiculaire.** (4.1.4)

Je pense que cela serait très important pour le développement d'un enfant d'introduire les langues nationales dans l'éducation. **Il faut que l'enfant l'acquière un bon niveau de sa langue maternelle d'abord et ensuite plus tard d'apprendre une langue étrangère** (4.4.3).

Le français au Sénégal n'est pas une langue indigène ni une langue étrangère, c'est la langue officielle, parce qu'elle s'utilise surtout dans l'**administration**, c'est la langue utilisée dans les **bureaux** (4.3.1.2).

On peut dire également que c'est une langue seconde par rapport la langue maternelle dans les écoles mais seconde tout également à la maison ; c'est aussi une langue **que nous avons**

**adoptée** ; maintenant **nous sommes des francophones** ce qui est devenu normal. Je ne dirai pas que ça prend la place des langues maternelles ; c'est une langue qu'on doit maintenir, surtout pour **les relations internationales** (4.3.1.7) : le français, c'est une langue internationale qui permet de communiquer à l'extérieur, mais pour pouvoir également parler sur **les plans scientifiques, économiques et sociales, culturelles et tout** (4.3.1.3., 4.3.1.4). Il faut qu'on ait **une langue qui sert d'union entre le plan national et l'extérieur** (4.3.1.7). C'est fondamental, donc il faut absolument que la langue française demeure. Pourtant ce serait bon d'intégrer les langues nationales pour créer une sorte de bilinguisme officiel. Les langues nationales peuvent aussi servir aussi bien sur le plan social que économique. 70 % de la population vit de l'agriculture. Ça serait bon de traduire tout ce qui dépend d'agriculture –engrais, machines- qu'on pourrait les traduire en langues maternelles pour que les gens puissent savoir de quoi il s'agit –les insecticides ecc. Les nouvelles technologies, techniques et les outils, les gens ne connaissent pas les mots en langues maternelles. S'ils les connaissent les gens pourraient s'en servir mieux.

W4 : Wolof, Assam, 37 ans, masculin

Le wolof, c'est la langue que j'ai apprise dès la naissance ; en famille tout le monde parle le wolof. Mon père est Wolof, ma mère aussi, mais maintenant même si je suis marié avec une femme serere, on parle quand même le wolof en famille, avec le français : **En famille on parle donc le wolof et le français, parce que ma femme est prof de français** (4.3.1.4).

Le fait qu'on parle le wolof en famille n'est pas dû au fait que moi en tant qu'homme, j'ai choisi la langue, mais parce qu'on est à Dakar depuis deux ans. Auparavant, j'étais à Fatique avec ma tante, donc nous étions dans un milieu serer, ce qui a fait que notre premier fils, il avait la tendance de parler plus le serer que le wolof. Peut-être c'était lié au milieu ; les enfants qu'il fréquentait et les deux bonnes qu'on avait à la maison, elles étaient des sérères, qui naturellement parlaient leur langue à nos enfants.

**Maintenant quand nous sommes arrivés à un milieu wolof, on a laissé le serer et on ne parle qu'en wolof ou en français en famille.** (4.1.4) Puis je comprends un peu l'anglais. Ici le français joue un rôle déterminant parce que c'est la langue la plus parlée et **toutes les disciplines** se font dans cette langue. Quand on enseigne l'anglais, on l'enseigne en français, pareil pour les mathématiques ; en tant que prof, **j'utilisais toujours le français pour faire passer le message.**

Mais maintenant, récemment, dans l'innovaté de modernisme, nos autorités veulent introduire les langues nationales, et **l'arabe aussi, parce qu'on enseigne la religion musulmane dans les écoles coraniques** (4.2.4). Entre les collègues la langue qu'on choisit, ça dépend. **Des fois, je peux**

**introduire le débat en parlant en français et quelqu'un peut continuer aussi en français, mais il y met quelques mots en wolof dedans (4.2.3). Mais dans la plupart des cas après les cours quand on prend le thé en attendant la reprise, normalement c'est le wolof qu'on parle (4.2.2).**

Il n'y a pas de motivation qui dit qu'aujourd'hui, je parle en wolof avec mon collègue et demain, ça sera le français, no. Ça vient spontanément comme ça ; s'il y a un thème actuel, lié à l'actualité du jour, de fois on le fait en français, de fois on le fait en wolof. Mais rien ne nous oblige d'exclure l'autre.

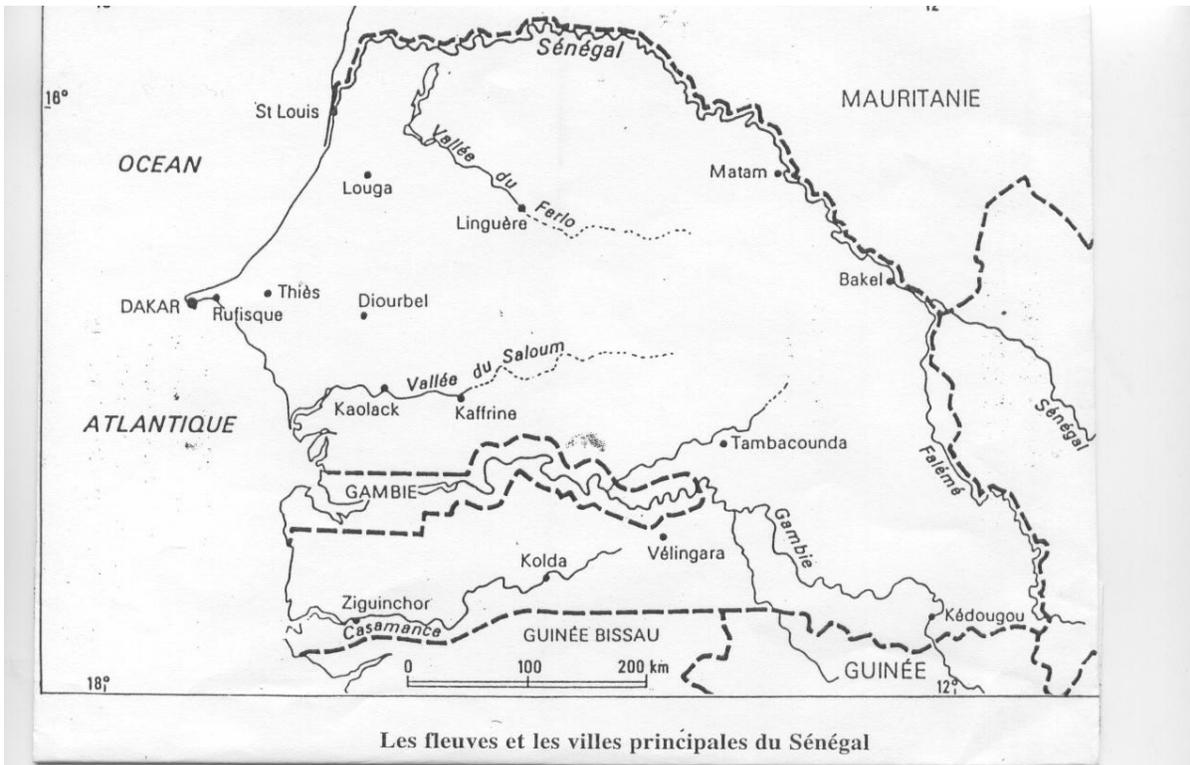
Mais maintenant ma bonne..ma femme je veux dire, comme elle a une bonne serere, et que toutes les deux sont des sereres, ma femme a la tendance de parler le sérer en s'adressant à la bonne.

Moi je me débrouille aussi en serer et comme ma femme elle est serere, **si on se trouve dans un milieu où il y a d'autres gens et que je ne veux pas que les autres comprennent ce que je dis à ma femme, je peux m'adresser à elle en serer (4.1.7).**

Moi, de toutes les langues que j'utiliser, je préfère **le français parce que c'est une langue qui nous permet d'avoir une promotion (4.3.1.5).** Oui, à l'école, ce qu'on fait, c'est sur la base de français. J'aimerais que nos enfants puissent comprendre depuis le bas âge, très tôt le français. **Nous essayons autant que possible, de leur parler le français déjà à domicile pour qu'ils puissent maîtriser déjà très tôt le français, et maintenant ils se débrouillent déjà pas mal.**

**Si à la maison l'enfant refuse de parler le français, on le vraiment pousse à essayer pour qu'elle parle en français aussi après l'école (4.3.1.4).** Ainsi on essaye que l'enfant parle plus le français que le wolof. C'est une situation particulière peut être parce que le papa, moi, et la maman, nous sommes tous les deux des enseignants.

## 7.2 La carte du Sénégal



## TIIVISTELMÄ

Tarkastelen progradututkimukseni senegalilaisten asenteita ranskan kieleen. Sosiolingvistisen tutkimukseni empiirisenä aineksena käytin nauhurille tallennettuja ja liitteeksi transkriboituja haastatteluja, jotka tein Senegalissa keväällä 2004. Haastattelin neljää henkilöä neljästä eri senegalilaisesta etnisestä ryhmästä: wolofeja, serereitä, diolija sekä fulia. Analysoin haastatteluja sosiolingvistisen termistön kautta.

Diglossia ja polyglossia ovat tutkimukseni avaintermejä; Senegal kielihierarkkisuudellaan asettelee kielensä kolmeen luokkaan: ranska on virallisten yhteyksien ”korkeiden funktioiden kieli”, wolofia käytetään jossakin määrin puolivirallisissa yhteyksissä, muita viittä kansalliskieltä –mandingoa, soninkéa, fulaa, sereriä ja diolaa- käytetään hieman enemmän virallisissa yhteyksissä kuin kolmeakymmentä muuta kotikieltä.

Senegalin sosiolingvistinen kenttä on kuitenkin jatkuvassa muutoksessa: muiden etnisten ja kieliryhmien wolofisoituminen auraa alinomaan itselleen lisää tilaa. Kielitaitoiset senegalilaiset, erityisesti nuoret tuntuvat suosivan englannin kieltä, kiinnostus englantia kohtaan on huima.

Asennetutkimusta tehdessäni huomasin kuinka kiinteässä syy-seuraus suhteessa kielen käyttötarpeet, funktio, on yhteydessä asenteeseen. Moni puoltaa ranskan kielen asemaa Senegalissa sillä, että puhuja tarvitsee kieltä tietyissä tilanteissa: koulu, hyvä työpaikka, kommunikointi muiden ranskankielisten afrikkalaisten kanssa sekä kommunikointi Eurooppaan. Vuonna 1960 itsenäistyneen Senegalin virallisen kielen haittapuoli tuntuu olevan se, että vain kaupunkilaisväestö taitaa sitä. Ranskaa puhumattomien mielipiteitä tässä tutkielmassa en kuitenkaan pääse todistamaan, koska haastattelujen lähtökohtana oli se, että haastateltava osaa edes hieman ranskaa pystyäkseen vastaamaan kysymyksiin.

On mahdotonta yleistää mielipiteitä etnisten ryhmien kesken ja sanoa esimerkiksi, että diolat puoltavat ranskan kielen asemaa Senegalissa ja wolofit sen sijaan olisivat myönteisiä oman kielensä käyttöönotolle joissakin virallisissa yhteyksissä ranskan kielen asemesta. Positiivisia ja negatiivisia mielipiteitä nousee puheenaiheen ja puhujan kielten käyttötarpeiden mukaan. Haastatteluja analysoidessani tyypittelin ranskan kielen funktioita ja siihen liittyviä positiivisia ja negatiivisia asenteita teeman mukaan.

Senegalilaiset kuitenkin puoltavat periaatteessa äidinkielistä opetusta, vaikka käytännössä sen toteuttaminen monikielisessä maassa on haasteellista.

ASIASANAT: sosiolingvistiikka, monikielisyys, diglossia, kielelliset asenteet